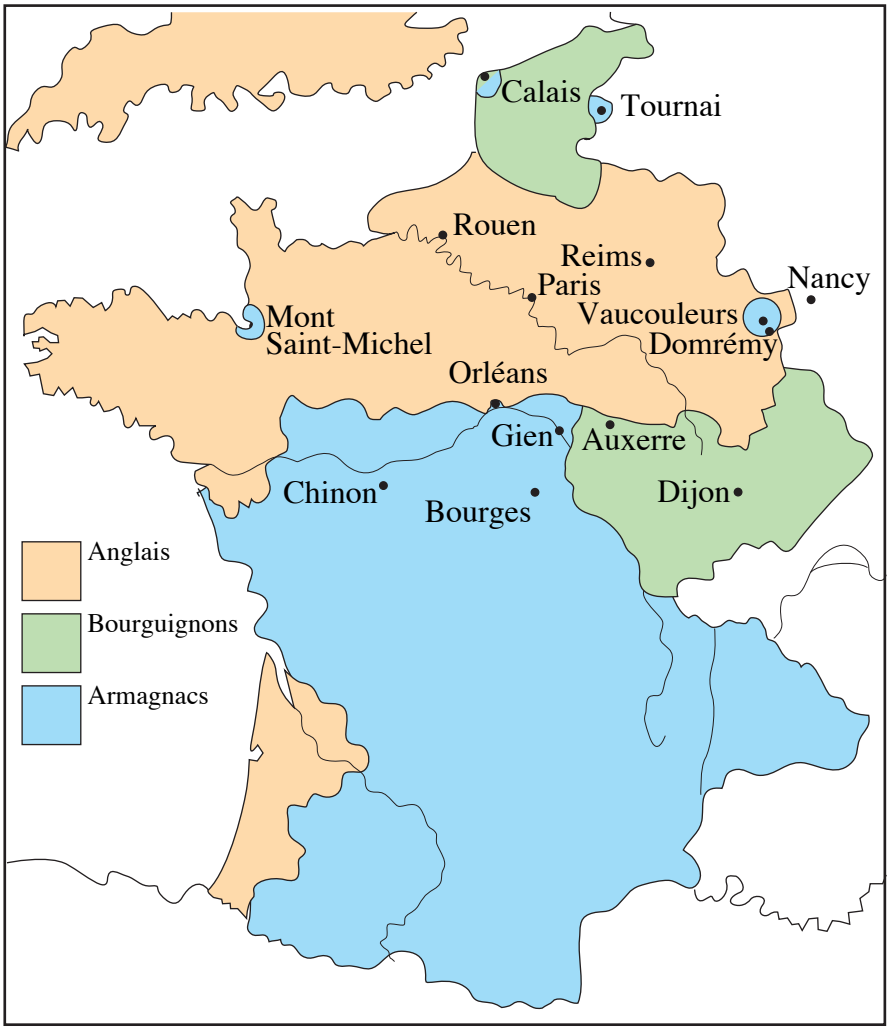
Jean-Jacques Greif

Jeanne Darc

22 rue du petit musc 75004 Paris 01 48 87 57 36 greif.jj@gmail.com

La France à l'époque de Jeannette



1. Les voix

J'entends la voix rauque d'un homme.

– Jeannette, Jeannette, fille de Dieu, écoute-moi… Il faut que tu aides le dauphin de France… Sois bonne enfant… Le Seigneur te soutiendra… Tu vas rassembler une armée et bouter les Anglais hors du royaume.

– Hein ? Qui, quoi, comment ? Aider le dauphin ? Qui me parle ? Comment pourrais-je rassembler une armée ? Je ne suis qu'une pauvre paysanne… Je ne sais ni chevaucher ni mener guerre.

Oh oh, c'est chose bien étrange. La voix résonne dans ma tête, ce me semble, plutôt du côté droit. J'espère que ce n'est pas une attaque malicieuse[1] du Démon. Sainte Marie mère de Dieu, protégez-moi… Qui donc m'appelle ? Je crois apercevoir quelqu'un sous le grand orme. Est-ce un chevalier portant armure brillante, ou bien la lumière du soleil qui joue dans la feuillée ?

– Qui êtes-vous, messire ? Je vous trouve bien hardi de parler ainsi à une pauvre pucelle[2] !

– C'est Michel qui te parle par commandement de Dieu.

– Quel Michel ? Le fils du meunier ? Michelet le rémouleur ? Est-ce toi, Michelet ? Je ne te vois pas bien.

– Mais non… Je suis le Michel du vitrail… Celui auquel tu adresses tes prières quand tu vas à l'église.

– Saint Michel l'archange ? Le benoît saint du paradis ? Mon bon Saint Michel ! Je suis tellement heureuse de vous entendre. Ce miracle me remplit de joie !

– Tu te réjouiras plus tard. Tu dois d'abord accomplir la tâche que le ciel a prévue pour toi. Pense au dauphin.

Ce n'est pas la voix de Saint Michel qui vient de parler, mais la voix haut perchée d'une femme. Je ne comprends rien à ce mystère.

– Saint Michel, est-ce toujours vous ? Avez-vous changé de voix ?

– Je m'appelle Catherine. J'accompagne Michel, pour le cas où il aurait besoin d'aide.

– Sainte Catherine ? La gentille protectrice de la Lorraine… Je ne mérite pas un tel honneur ! Je vous remercie de vous être dérangée pour moi.

– Bah, ne me remercie pas. Je m'ennuie là-haut. J'espère que cette aventure va me distraire un peu…

Je regarde sous l'orme pour tenter d'apercevoir Sainte Catherine, mais il n'y a personne. Je n'entends plus aucune voix. Cette légion d'anges que je croyais voir dans le ciel n'était qu'un vol d'étourneaux. Je me suis assoupie, sans doute, et j'ai rêvé.

Quelques semaines se passent. De nouveau, alors que j'épluche des légumes près du grand orme, une voix de femme chuchote dans ma tête.

– Alors, Jeannette, es-tu prête à partir ? As-tu compris ce que t'a dit Michel ? Rassembler une armée… aller en France… chasser les Anglais…

---

[1] À l'époque, "malicieux" signifiait "qui veut le mal", c'est-à-dire "méchant, sournois".

[2] Le sens premier de ce mot, tiré du latin puella, est simplement "jeune fille". Le mot signifie aussi "vierge", car une jeune fille qui perd sa virginité devient une femme.

– La France, c'est loin d'ici. Rassembler une armée… Je ne suis pas un homme d'armes. Je sais rassembler des moutons.

– Eh bien voilà ! C'est un début… Des soldats ou des moutons, la différence n'est pas grande.

– Vous vous moquez, ma bonne Catherine ?

– Je ne suis pas Catherine, mais Marguerite. Il ne faut pas confondre.

La voix est légèrement différente, en effet, chantante et mélodieuse comme celle d'un rossignolet, mais elle résonne dans ma tête comme les deux autres. Cela fait beaucoup de monde dans ma tête.

– Est-ce vraiment vous, Sainte Marguerite ? Je vous vois si mal sous cet arbre. Vous ne ressemblez pas à votre statue à l'église.

– Je ne fais que passer. Je suis venue en voisine. Je vais retourner à l'église. Tu n'as pas besoin de moi. Michel et Catherine t'accompagneront. Remarque, Catherine ne connaît rien à l'art militaire. Quant à Michel, ce n'est pas parce qu'il sait repousser les démons qu'il pourra t'aider à te battre contre des hommes en chair et en os. Eh, qu'est-ce qui te prend ? La voilà qui pleure, à présent. Ne t'inquiète pas, ma petite Jeannette, tu vas devenir une fameuse guerrière… Conduire une armée n'est pas difficile. Des brutes épaisses y arrivent depuis la nuit des temps.

– L'art de la guerre vous paraît peut-être simple vu du Ciel, mais je ne suis qu'une pauvre paysanne. Si je veux rassembler une armée, comment vais-je m'y prendre ? Les soldats vont-ils tomber des nuages comme une pluie d'été ? Que faire d'abord ?

– Le Ciel a tout prévu…

Depuis un moment, je l'entends, mais je ne la vois plus. Et puis je n'entends plus rien.

Pendant plusieurs jours, je prépare les confitures sèches[1] et les confits pour l'hiver. La récolte a été abondante, mais nous manquons d'épices. Un matin, ma mère me prie d'aller au pré pour y chercher des herbes. Je vais cueillir de la menthe, du persil et de la sauge près de l'orme. Les rayons du soleil bondissent comme des feux follets sous les branches. Je crois voir les reflets dansants d'une robe brodée d'argent et d'une armure bien polie. Est-ce le feuillage qui murmure ainsi, ou le tissu de la robe ?

– Prépare-toi, Jeannette.

– Est-ce de nouveau Catherine qui parle ? Marguerite s'en est retournée ? Vous m'embrouillez avec vos apparitions et vos disparitions…

– Marguerite est repartie dans son église, et bon débarras ! Elle voit toujours le mauvais côté des choses. Avec Michel et moi, tout se passera bien. N'est-ce pas, Michel ?

– Espérons-le. Nous ferons de notre mieux.

– Tu peux nous accorder confiance. Tu n'as qu'à suivre mes instructions à la lettre. Ecoute-moi… Tu vas aller chez ton cousin Durand Laxart.

– Oncle Durand ?

– Je croyais que c'était ton cousin.

– C'est le mari de ma cousine Jeanne, qui est la fille de ma tante Aveline, mais je l'appelle "mon oncle".

– Oui, bon, oncle, cousin, c'est pareil. Tu vas le voir et tu lui demandes de t'emmener à la garnison française la plus proche.

– Que me dites-vous là ? La France est à cent lieues d'ici, pour le moins.

---

[1] Sortes de pâtes de fruits.

– Je pensais à Vaucouleurs. Il n'y a que cinq lieues de Domrémy à Vaucouleurs, non ? Qu'en pensez-vous, Michel ?

– Cinq lieues ? J'aurais dit moins. Du ciel, les distances paraissent plus courtes… En écartant les nuages, je vois une rivière qui scintille sous le soleil, des bois tout noirs en hiver et tout verts en été, des champs, des prés, des vignes qui ressemblent à des tissus rayés. Ce qui est certain, c'est que je ne vois aucune différence entre une vigne française et une vigne bourguignonne. J'ai entendu dire, il est vrai, que Vaucouleurs est une forteresse française et que le sire de Baudricourt, son bailli, reste fidèle au dauphin de Bourges. À trois lieues d'ici, à Neufchâteau, ils reconnaissent l'autorité du duc de Lorraine. De l'autre côté de la rivière, ils obéissent aux Bourguignons. Domrémy appartient au Barrois mouvant. Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est bien trop compliqué pour moi, tout ça.

– Allons, Michel. Les êtres humains ne connaissent certes pas la divine simplicité qui règne au Ciel, mais vous n'arriverez pas à me faire croire que vous ne comprenez rien à leurs affaires. Le Barrois mouvant est une partie du duché de Bar que le vieux comte Henri avait, euh, séparée du reste… En tout cas, le sire de Baudricourt considère que sa ville de Vaucouleurs se trouve en France. Tu entends, Jeannette ? Va le voir et demande-lui audience.

– J'ai entendu mon père parler du sire de Baudricourt. Il commande quelques poignées de soldats. Belle armée, en vérité, pour aller délivrer la France !

– Ton père le connaît ?

– Il l'a vu il y a deux ans pour l'histoire du foin de Guyot Poingnant que le Damoiseau de Commercy avait saisi en gage quand notre village ne pouvait pas payer les impôts. Parce que mon père est le doyen de Domrémy, vous savez. C'est lui qui commande le gué ! Il est donc allé lui-même à Vaucouleurs avec mon parrain, Jean Morel, de Greux…

– Bon, d'accord, je n'ai pas besoin d'entendre toute l'histoire. Au fond, je ne sais pas pourquoi je te demande d'aller à Vaucouleurs avec ton oncle. Tu pourrais y aller avec ton père, puisqu'il connaît le sire de Baudricourt.

– Oh non, c'est impossible. Mon père a rêvé que je m'en irais avec des soldats[1]. Il m'a avertie que mes frères me noieraient plutôt que de me laisser partir.

– Oublions ton père. Pars donc avec Durand Laxart. Tu ne demanderas pas une armée au sire de Baudricourt, mais une simple escorte. Tu iras en France voir le dauphin, c'est lui qui te donnera une armée.

– Mais comment vais-je convaincre le sire de Baudricourt de me donner une escorte ? C'est un homme important. Il vit dans un château. Il gouverne toute la vallée !

– Rappelle-lui la prophétie de Merlin : que la France a été perdue par une femme[2] et sera sauvée par une vierge des marches de Lorraine.

---

[1] Comme les filles de mauvaise vie qui suivent les troupes.

[2] Isabeau de Bavière, épouse du roi fou Charles VI, a offert la régence du royaume à son gendre Henry, héritier du trône d'Angleterre, après avoir déclaré que son propre fils, le dauphin Charles, était un bâtard.

2. Le bailli de Vaucouleurs

Durand Laxart habite dans le village de Burey-le-Petit. Un matin de mai de l'an de grâce 1428, au lieu d'aller aux champs, je pars chez lui.

– Mon oncle, emmenez-moi à Vaucouleurs.

– Que veux-tu faire à Vaucouleurs ? Acheter des rubans pour nouer tes cheveux ?

– Je veux demander au sire de Baudricourt qu'il me donne une troupe d'hommes d'armes.

– Demander des hommes d'armes au bailli de Vaucouleurs ? Jeannette, que me dis-tu là ?

– Avec eux, j'irai en France et je chasserai les Anglais.

– Comment une fillette de seize ans pourrait-elle vaincre les Anglais ? Le sire de Baudricourt va rire de toi.

– Mon oncle, vous connaissez la prophétie : La France, perdue par une femme, sera sauvée par une vierge des marches de Lorraine.

Avec l'aide de Dieu, j'ai convaincu mon oncle de m'emmener. Nous allons à Vaucouleurs, la grande forteresse. Je compte plus de vingt hautes tours plantées au bord de la Meuse comme peupliers de pierre. Les habitants cultivent leurs champs à l'intérieur des murailles, sans craindre les ennemis et les écorcheurs[1].

Le sire de Baudricourt accepte de nous recevoir en son donjon. Mon oncle présente ma requête. Le sire de Baudricourt paraît étonné.

– Qui es-tu, mon enfant ?

– On m'appelle Jeannette. Je suis chrétienne baptisée en l'église de Saint-Rémy. J'ai seize ans environ. Mon père est Jacques Darc, laboureur à Domrémy. Il cultive l'orge, le seigle, l'avoine, le lin et le chanvre. Nous buvons le vin de notre vigne[2]. Ma mère est Isabelle Romée.

– Est-elle allée à Rome en pélerinage ?

– Quand j'étais petite, je le croyais, mais en vérité son pélerinage l'a menée à Riom, au pays d'Auvergne. Elle est très pieuse, encore bien plus que moi. C'est elle qui m'a enseigné la religion.

– Je ne connais pas ta mère, mais il me semble que ton père… Je l'ai vu pour une histoire de foin, avec le damoiseau de Commercy, je crois. C'est le doyen de Domrémy, n'est-ce pas ?

– Oui, messire. Chacun vous dira que mes parents sont vrais et bons catholiques, probes et vaillants. J'ai trois frères aînés : Jacquemin, Jean et Pierre, et une sœur cadette : Catherine. Notre maison n'est pas aussi grande que la vôtre, mais elle possède de vraies cheminées[3].

– Tu sais filer le lin et le chanvre ?

– Certes, messire.

– Que sais-tu faire encore ?

– Je sais coudre les draps, aller à la charrue et à la moisson quand c'est le temps, cailler le lait pour faire le fromage, écraser les noix pour fabriquer l'huile, récolter le miel dans la ruche. Je sais aussi garder les vaches et les moutons du village quand vient le tour de mon père.

---

[1] Bandits.

[2] Les paysans pauvres buvaient seulement de l'eau. Un "laboureur", propriétaire de ses terres, est un homme riche.

[3] Et non de simples trous dans le toit, comme les cabanes des pauvres.

– Oui, mais tu ne viens pas me demander une quenouille ou un pressoir à huile. Tu me demandes des hommes d'armes !

– Saint Michel et Sainte Catherine m'ont dit de vous les demander.

– Saint Michel et Sainte Catherine ?

– Et aussi Sainte Marguerite…

– Ça va. Tu ne vas pas me réciter les noms de tous les saints du paradis !

– Ils m'ont parlé. Ils m'ont dit que vous me donneriez des gens. Je les ai entendus comme je vous entends et vus comme je vous vois.

– Eh bien moi, je ne les ai ni vus, ni entendus. Tu n'as qu'à leur dire de venir faire leur demande eux-mêmes.

Il ordonne à mon oncle de me ramener chez mon père et de me donner des gifles. Bien courroucée et marrie, je retourne à Domrémy.

Au mois de juillet, une grande armée de Bourguignons vient assiéger la place de Vaucouleurs, mais ne réussit point à la prendre. Les soldats désolent les alentours et font grandes pilleries. Tous les habitants de Domrémy s'enfuient à Neufchâteau avec leurs bêtes et leurs biens, car ce village est fortifié. Ma mère demande au Seigneur du Ciel qu'il ait pitié de nous.

– Dieu, gardez-nous par votre grâce de désespoir, car ce matin étions en nos maisons aisés et manants, et à midi ensuivant, nous sommes comme gens en exil quérant notre pain.

Nous trouvons refuge chez notre cousine La Rousse, qui tient une auberge. Au bout de quelques semaines, nous revenons chez nous. Les Bourguignons ont pillé une partie des récoltes, emmené ou égorgé les bêtes que nous avions laissées, volé les confitures sèches et les confits, crevé les fenêtres[1]. Comme à l'accoutumée, ils ont brûlé des maisons, des granges et des meules de blé. Par aventure, notre maison, étant bâtie de bonnes pierres et poutres neuves, est à peu près entière. D'autres maisons de notre village ne sont plus que ruines noircies. Nous voyons de la fumée s'élever au-dessus des villages, de notre côté de la Meuse et de l'autre côté. Ma mère pleure en pensant à tous les pauvres gens qui n'ont plus de toit.

– Ces vils soldats ! S'ils ont faim, ils peuvent bien emporter du blé et des bêtes, mais pourquoi doivent-ils tout brûler ?

Mon frère Pierre trouve toujours chose plaisante à dire.

– Vous savez ce que disent les soldats : "Guerre sans feu ne vaut non plus qu'andouille sans moutarde !"

Au début de l'année suivante, harcelée constamment par Saint Michel et Sainte Catherine, je persuade mon oncle de m'emmener de nouveau à Vaucouleurs. Je demeure chez messire Le Royer, qui est charron[2]. Chaque matin, je vais entendre messe et prier la Sainte Vierge dans la chapelle du château. Le temps me dure comme à une femme enceinte d'enfant de ce qu'on me conduise vers le dauphin.

Aux premiers jours du mois de février, je vais avec mon oncle à Nancy chez le duc de Lorraine, qui m'a mandée chercher. Il ne veut pas nous accorder son aide, pour la raison qu'il est très malade et ne s'occupe ni d'Anglais ni de Français. Il croit que je puis le guérir par pouvoir miraculeux. Je

---

[1] On utilisait des parchemins huilés pour laisser entrer la lumière dans les maisons. Les vitres existaient seulement dans les églises et palais.

[2] Fabricant de charrettes. "Royer" signifie fabricant de roues.

lui dis que jamais il ne guérira s'il ne s'amende et ne reprend avec lui sa bonne épouse, qu'il a abandonnée pour vivre avec une mauvaise femme. Il me donne quatre francs[1]. Saint Michel n'est pas content.

– De quoi je me mêle ? Si tu ne lui avais pas parlé de sa femme, il t'aurait donné beaucoup plus que quatre francs : peut-être une escorte pour te conduire au dauphin.

– Je dis ce que je pense. S'il vit dans le péché, il ne doit pas s'étonner et se plaindre d'être malade.

– Les malades ne sont pas tous pécheurs, ni les pécheurs tous malades. Les êtres humains sont fragiles et tombent malades sans raison. Dirais-tu qu'un nourrisson malade a commis des péchés ? Au lieu de dire à ce pauvre duc qu'il est malade par sa propre faute, tu ferais mieux de le prendre en pitié et de prier Dieu pour lui.

– Vous dites cela parce que vous êtes un homme. Si vous étiez l'épouse que le duc a abandonnée, vous parleriez autrement !

Nous revenons à Vaucouleurs. Tous les habitants de la ville me connaissent ; je suis la folle qui demande une escorte au bailli. Un chevalier, Jean de Metz, se moque de moi.

– Ma mie, que faites-vous ici ? Si vous n'aidez pas le roi, il sera chassé du royaume et nous serons anglais !

– Je suis venue ici pour parler à messire Robert de Baudricourt, pour qu'il veuille me conduire ou me faire conduire auprès du dauphin, mais il ne fait pas attention à moi ni à mes paroles. Pourtant, avant que ce soit la mi-carême, il faut que je sois devers le dauphin, dussé-je m'user les pieds jusqu'aux genoux.

– Et pourquoi le dauphin devrait-il te recevoir ?

– Je suis née pour cela. Il n'y a personne au monde, ni roi ni ducs, ni fille du roi d'Écosse[2], qui puisse recouvrer le royaume de France, si ce n'est moi. J'eusse préférer filer la laine auprès de ma mère, car ce n'est point mon état de porter les armes, mais il faut que j'aille. C'est le plaisir de mon Seigneur.

– Qui est donc ton seigneur ?

– C'est le Roi du Ciel, et nul autre.

– Quand veux-tu t'en aller ?

– Plutôt aujourd'hui que demain, et demain que plus tard.

Avec l'aide de Dieu, mes paroles touchent Jean de Metz de telle manière qu'il se met à croire en moi, mettant sa main dans la mienne en geste de foi. Il promet de me conduire vers le dauphin. Il parle au sire de Baudricourt, qui accepte de me revoir. Je lui dis que le temps presse.

– En nom Dieu, vous mettez trop de temps à m'envoyer. Aujourd'hui, le gentil dauphin a eu près d'Orléans un bien grand dommage, et en aura-t-il encore un plus grand si vous ne m'envoyez pas bientôt vers lui.

– Est-ce Saint Michel qui te l'a dit ?

– Certes. Sinon, comment le saurais-je ?

---

[1] On verra un peu plus loin qu'un cheval coûte seize francs. Un franc de 1429 vaut donc beaucoup plus qu'un franc d'aujourd'hui. Le franc est une monnaie nouvelle, frappée pour célébrer la libération ("franc" signifie "libre") du roi Jean le Bon, prisonnier des Anglais après la défaite de Poitiers en 1356. Une livre vaut un peu plus ou un peu moins qu'un franc, selon qu'elle est "livre parisis" ou "livre tournoi". La valeur de l'écu varie de un à quatre francs.

[2] Jeanne est bien informée. Le dauphin vient de fiancer son fils (le futur Louis XI) avec la fille du roi d'Ecosse pour cimenter l'alliance franco-écossaise contre les Anglais.

– Tu es une étrange fille, Jeannette. J'aimerais bien t'aider, mais je ne peux tout de même pas donner des hommes d'armes à toutes les personnes qui croient entendre des saints du ciel. Dis-moi, que pensent tes parents ? Ils acceptent de te laisser partir ?

– Je leur ai d'abord dit que j'allais assister la femme de mon oncle pour ses couches. Au bout de quelques semaines, comme je n'étais pas rentrée, je leur ai fait dire la vérité. Mon père en est marri, m'a-t-on dit. Puisque Dieu le commande, je dois le faire. Si j'avais cent pères et cent mères, si j'étais fille de roi, je devrais partir.

Six jours plus tard, nous apprenons par des voyageurs que les Français ont tenté de faire lever le siège d'Orléans avec l'aide de leurs alliés écossais. Les Anglais les ont vaincus et ont tué John Stuart, le connétable des Écossais[1]. Le sire de Baudricourt vient me voir dans la maison du charron où je demeure. Messire Jean Fournier, le curé de Vaucouleurs, l'accompagne. Je le vois tous les matins, le bon curé, pour me confesser et entendre messe. Il revêt son étole et s'adresse à moi.

– S'il y a mauvaise chose en toi, éloigne-toi de nous. S'il y a bonne chose, rapproche-toi.

Je me jette aux pieds de messire Fournier.

– Pourquoi me conjurez[2]-vous, mon père ? Ne savez-vous pas que je suis bonne chrétienne ? Vous m'avez pourtant entendue en confession ce matin !

Le bon curé paraît gêné de m'avoir mesuré sa confiance. Je crois qu'il obéissait au seigneur de Baudricourt, lequel me relève.

– Ah, Jeannette, je commence à te croire. Hélas, je crains qu'il ne soit trop tard pour sauver le dauphin. On m'a dit qu'il pensait s'enfuir en Écosse ou en Espagne. Je préférerais rester français, mais quand la France ne sera plus, je deviendrai anglais, moi aussi.

Le sire de Baudricourt demande à Jean de Metz et à un autre homme d'armes, Bertrand de Poulengy, de me mener au dauphin. Nous accompagnent leurs valets Julien et Jeannot, ainsi que Richard l'archer et Collet de Vienne, qui est guide et messager. Il connaît chemins et sentiers et nous mènera à bon port, si Dieu le veut.

Les hommes d'armes montent de grands chevaux noirs. Puisque je suis leur capitaine, je ne peux pas aller à pied comme les valets. Les habitants de Vaucouleurs m'offrent donc une jument blanche nommée Musette, qui coûte seize francs. Je prie la Sainte Vierge avant de monter en selle, car j'ai grand peur de tomber. Sainte Catherine prétend que je dois me vêtir en garçon.

– Si tu veux arriver à Chinon, où demeure le dauphin Charles, tu dois éviter d'attirer l'attention. Une paysanne en robe rouge chevauchant avec des gens d'armes, cela n'est pas ordinaire. Tu dois traverser des pays tenus par les Anglais et les Bourguignons. Qu'en pensez-vous, mon cher Michel ?

– Il faut aussi qu'elle taille ses cheveux en rond à la façon des pages. Ce sera plus commode quand elle portera un casque. Les Bourguignons la prendront pour le fils de l'un des hommes d'armes. Tu verras, Jeannette, tu chevaucheras beaucoup mieux quand tu remplaceras ta robe par des chausses[3] et des houseaux[4]. Les habitants de Vaucouleurs seront heureux et fiers de t'habiller. Demande-leur un pourpoint et une tunique. N'oublie pas un chaperon pour couvrir ta tête et des mitaines pour tes mains, car l'hiver est froid.

---

[1] Le 12 février 1429.

[2] Exorcisez.

[3] Culotte.

[4] Guêtres montantes, protégeant les mollets et les genoux.

La bonne Catherine, la femme du charron, coupe la tresse blonde qui tombait jusqu'au bas de mon dos. Jean de Metz me donne des vêtements de ses serviteurs. Les habitants de Vaucouleurs m'offrent des chaussures et un manteau, et tout ce qui m'est nécessaire. Tout cela est bel et bon, mais mes chausses grises sont rattachées à mon pourpoint par des lacets. Quand les hommes veulent vider l'eau de leur corps, ils ouvrent leur braguette. Moi, je dois défaire les lacets. J'aimais mieux ma robe. Heureusement, mon sang ne s'écoule pas chaque mois comme celui des femmes faites[1].

Le vingt-deuxième jour du mois de février, le sire de Baudricourt et les habitants de Vaucouleurs nous conduisent jusqu'à la porte de la ville et nous souhaitent bonne chance.

– Va, va, et advienne que pourra ! s'exclame le sire.

Il me donne un cadeau d'adieu : une grande épée, que je ne peux pas accrocher à ma taille car elle traîne par terre. D'ailleurs, je ne saurais pas m'en servir.

[1] Selon plusieurs témoignages, Jeanne n'avait pas de règles, ce que l'on considérait comme un signe de pureté. En fait, Jeanne mangeait si peu qu'on la qualifierait sans doute aujourd'hui d'anorexique. Or l'anorexie supprime les règles.

3. De Vaucouleurs à Chinon

Nous chevauchons beaucoup de nuit, pour échapper à la curiosité des soldats anglais et bourguignons qui vont par la campagne. Je regarde dans le ciel noir les innombrables petites lumières que tiennent les anges. Tout autour de nous, les champs enneigés scintillent sous les rayons froids de la lune, comme si les lampes des anges se reflétaient dans des lacs de lait.

Nous n'entrons pas en grand chemin, mais allons à travers champs et landes, par sentiers peu hantés et marchés de gens. Nous évitons les villes, si bien que je ne peux pas me confesser et entendre messe chaque matin comme à mon habitude. Nous préférons les gués aux ponts. Nous couchons à la paillade[1] dans une cabane de bûcheron ou dans une étable. Avec l'aide de Dieu, mes compagnons dorment à côté de moi sans éprouver aucun désir charnel de me toucher. La nuit est bruyante. Les chouettes hululent, les cerfs brâment et nous avons même entendu des loups. Sainte Catherine m'assure que je n'ai rien à craindre, car notre feu de camp les tient à distance.

Je vois presque constamment Michel et Catherine, comme s'ils marchaient à mes côtés. Personne d'autre ne les voit. Je leur obéis, puisque c'est le Roi du Ciel qui les envoie, mais je ne comprends toujours pas pourquoi ils m'ont choisie et comment je pourrai bouter les Anglais hors de France. Ce pauvre Michel (un bien gentil compagnon, assurément) n'y comprend rien non plus.

– Ma chère Catherine, demande-t-il, pouvez-vous m'expliquer ces grandes luttes qui opposent la France à la Bourgogne et à l'Angleterre ? Pourquoi le dauphin Charles ne monte-t-il pas sur le trône de France ?

– Sa mère l'a déclaré bâtard. Elle s'est rangée du côté des Anglais. Elle a donné sa fille au roi d'Angleterre. Elle veut faire monter son petit-fils Henry sur le trône. Le dauphin Charles est bien faible, sans le soutien de sa mère, mais le prétendant Henry est faible aussi, puisqu'il n'a que huit ans. En fin de compte, cette affaire-là se décidera par les armes. En gagnant des batailles pour Charles, Jeannette montrera que Dieu le soutient.

– Et si je perds des batailles ?

– Non non, tu vas gagner. L'arrivée d'une jouvencelle à la tête d'une armée paraîtra miraculeuse. Les Anglais auront peur de toi. Ils s'enfuiront à bride abattue !

– Je ne suis même pas capable de manier mon épée.

– Michel va te montrer comment t'y prendre.

Nous nous arrêtons bientôt dans une clairière pour déjeuner. Pendant que nos écuyers embrochent un poulet acheté à un paysan, Catherine demande à Michel de me donner ma première leçon. Je saisis ma grande épée… Il me semble que Michel brandit la sienne, j'avance pour lui donner un grand coup d'estoc, mais sa figure se fond aussitôt en une sorte de nuage éblouissant qui n'offre aucune résistance à mon coup. Catherine n'est pas contente.

– Comment voulez-vous que la petite apprenne, si vous vous évanouissez dès qu'elle avance ?

– Elle m'a fait peur, avec sa grande épée. Je n'ai plus l'habitude, depuis le temps…

Michel lève son épée au-dessus de sa tête pour me montrer un coup de taille. L'épée pèse plus lourd que lui, dirait-on : le voilà qui tombe à la renverse ! J'éclate de rire, bien sûr. Catherine rit autant que moi ; Michel rit jaune…

---

[1] Sur la paille.

– Bravo l'archange ! s'exclame Catherine. Cette épée est plus lourde que votre glaive de feu, mon cher Michel. Donnez-la moi…

Elle souleve l'épée comme si c'était un fétu de paille, marche deux pas en avant, puis donne de terribles coups de haut en bas en criant "Haï, haï !"

Je tente de répéter ses coups avec ma propre épée. Mes compagnons ne manquent pas de s'étonner, car ils me voient donner des coups dans le vide en riant comme une folle. Au moins, je me réchauffe. C'est qu'il fait bien froid ; je le sens sur ma nuque et mes oreilles, que mes cheveux ne protègent plus. Quand je chevauche, je trouve la douce chaleur des flancs de Musette bien agréable.

Ayant traversé les pays anglais et bourguignons sans rencontrer malheur, en contournant les villes de Clairvaux, Pothières et Auxerre, nous entrons au royaume de France et franchissons le fleuve de Loire à Gien. Nous pouvons enfin nous montrer au grand jour, entendre messe dans les églises, manger et dormir dans les auberges. Voyant mes habits d'homme et mes cheveux courts, les aubergistes ne veulent pas me laisser dormir dans la chambre des femmes.

– En nom Dieu, je ne suis pas écuyer, mais pucelle de Lorraine. J'ai revêtu habits d'homme pour mener combat contre les Anglais. Je lèverai le siège d'Orléans et ferai couronner le dauphin.

Les aubergistes se demandent si j'ai toute ma raison. En tout cas, il parlent de moi à leurs clients. Peu à peu, je remarque que l'on m'attend dans les villages. Je suis bien contente de voir les braves gens m'encourager et m'applaudir. Il me semble que j'atteins déjà à moitié le but de mon entreprise, qui est de convaincre les habitants de France que Dieu les soutient. Sainte Catherine tempère un peu mon élan.

– Quand tu dis aux villageois que tu viens délivrer la France avec l'aide du Roi du Ciel, ils acceptent tes propos comme vérité d'évangile. Les nobles de la cour et les conseillers du dauphin ne se laisseront pas convaincre aussi facilement.

– Vous avez raison, bonne Sainte Catherine. Il faudrait leur dire belles phrases et parler latin. Comment faire ? J'échouerai, c'est sûr. Je ne suis qu'une pauvre paysanne…

– Cesse de te vanter d'être une pauvre paysanne, tu m'énerves. De toute façon, si tu dis que tu es envoyée de Dieu, ils voudront t'entendre. Après tout, c'est peut-être vrai. Tu as déjà accompli des miracles : tu as traversé le pays ennemi sans rencontrer malheur, et tu as dormi avec des gens d'armes sans qu'ils aient eu désir charnel de ton corps. Tu sais ce que tu devrais faire maintenant ? Tu devrais écrire une lettre au dauphin.

– Comment voulez-vous ? Je ne sais ni a ni b.

– Dicte la lettre à Jean de Metz, ton compagnon. Il sait écrire, lui. Tu manderas au dauphin que tu as parcouru cent cinquante lieues pour venir à son aide, que tu sais des choses secrètes pouvant lui être utiles, et que tu te fais fort de le reconnaître au milieu de sa cour.

– Je me fais fort ? Je ne me fais pas fort du tout. Comment le reconnaîtrai-je, le bon dauphin ?

– Eh bien, pour répondre à ton défi, il se cachera. Tous les courtisans t'observeront avec curiosité, paraderont pour se montrer à leur avantage. Un seul tentera de se dérober à tes regards. On dit que c'est un prince délicat, qui ressemble à un enfant. Tu le trouveras facilement !

Onze jours après être partis de Vaucouleurs, nous arrivons à Chinon, une grande ville bâtie en pierres blanches au bord d'une rivière appellée Vienne. Alors qu'à Vaucouleurs les maisons sont aussi éloignées les unes des autres que dans notre village, ici elles sont bien serrées comme moutons

dans un troupeau. Au bas des maisons se trouve une échoppe ou une taverne sous une enseigne peinte, si bien que les gens habitent dans le grenier.

Les habitants et bourgeois sont sortis dans la rue pour nous voir. Ils portent des manteaux de laine de toutes les couleurs, et non des peaux de mouton comme les gens de chez nous. Avec leurs beaux habits et leurs chaussures à poulaine[1], ils marchent dans des rues qui sont aussi sales que la porcherie de notre village. Une femme crie "Gare à l'eau", puis elle jette le contenu de son pot de chambre par la fenêtre ! Je suis toute ébahie et tourne la tête à droite et à gauche. Je vois un sergent du guet tenant sa hache sous le bras, moult mendiants estropiés et scrofuleux, des porteurs d'eau. Ici, les gens n'ont pas de champs, alors ils achètent à manger dans les échoppes. Ils n'ont pas de puits, alors ils achètent l'eau.

L'hostellerie où nous logeons, près du carrefour du Grand-Carroi, compte trois étages ; je n'ai jamais vu une maison aussi haute !

Le dauphin et ses conseillers ont entendu parler de moi. Ils envoient des émissaires à l'auberge pour m'interroger.

– Le dauphin craint que vous ne soyez envoyée par le Malin. Nous voulons vous poser quelques questions…

– Le Roi du Ciel m'envoie, et non point le Diable. À vous ne puis-je en parler, mais au dauphin seulement.

Le dauphin accepte de me recevoir le sixième jour du mois de mars 1429, vers le soir. Je ne savais pas qu'un château si grand et magnifique que celui de Chinon pouvait exister. En vérité, il se compose de trois châteaux accolés l'un à l'autre. Nous entrons dans celui du milieu. Je regarde les salles et les couloirs comme un petit enfant découvrant le monde. Les torches sont si nombreuses que j'en suis toute éblouie. Il y a partout de grandes images peintes représentant des princes et des gentes dames, des tapis brodés accrochés sur les murs, des statues de preux chevaliers, des meubles de bois ouvragé, des petits pages rieurs vêtus de soie et de velours.

La grande salle du château mesure bien trente pas de longueur et douze pas de largeur. Plus de cent personnes s'y pressent : des seigneurs, des dames, des soldats, des prêtres, tous si beaux et vêtus de couleurs si vives qu'il leur manque seulement des ailes pour ressembler aux anges du paradis. Sur une estrade, des ménestrels chantent des airs aussi doux que du miel à plusieurs voix, pendant que d'autres musiciens pincent les cordes d'instruments que je ne connais pas ou bien soufflent dans des sortes de flûtiaux.

Les dames découvrent sans pudeur le haut de leur poitrine et serrent leur ceinture comme si elles voulaient imiter la forme d'un sablier. Leur robe est si longue qu'une demoiselle de compagnie doit en porter la queue. Leurs tresses sont enroulées au-dessus de leur tête et couvertes d'un hennin à deux cornes ou d'un chapeau pointu auquel pend un long voile brodé de perles.

Nombreux sont les seigneurs délicats ressemblant à des enfants. Ils portent des vêtements verts, violets, bleus, roses, écarlates : chausses brodées de perles fines, pourpoints de soie collant au corps, jaques[2] plissées élargies par des épaulettes, mantelets fourrés de petit gris ou de zibeline, chapeaux de feutre ou de velours cachant leur cheveux. Toutes sortes de colifichets pendent à leur ceinture. Je crains de me tromper. Lequel est le dauphin ? Je sens la présence de Saint Michel à côté de moi…

---

[1] Longue pointe relevée.

[2] Veste. On porte encore aujourd'hui des petites jaques ou "jaquettes".

– Bon Saint Michel (dis-je à voix basse), vous qui êtes envoyé par le Ciel et savez toutes choses, montrez-le moi, je vous prie !

– Voyons, Jeannette, je ne le connais pas plus que toi, le dauphin. Tout ce que je peux faire, c'est de suivre le conseil de Catherine et de chercher quelqu'un qui se cache…

– Ah, mon brave Michel, je le vois, je le vois ! C'est lui, j'en suis certaine…

Catherine m'a donné bon conseil. Tous les nobles courtisans tendent le cou et ouvrent leurs yeux bien grand pour me voir, sauf un jouvenceau qui m'observe en se cachant derrière deux chevaliers. De son visage, je ne vois qu'un nez immense et une large bouche. Deux fentes laissent passer un regard timide. Je me dirige droit vers lui.

– Dieu vous donne bonne vie, gentil dauphin.

– Ce ne suis-je pas le roi. Voilà le roi (il montre un seigneur).

– En nom Dé, gentil prince, c'êtes vous, et non un autre. Je suis venue avec mission, de par Dieu, de donner secours à vous et au royaume. Vous mande le Roi des Cieux, par moi, que vous serez sacré et couronné à Reims, et serez lieutenant du Roi des Cieux qui est Roi de France.

Tous les seigneurs paraissent bien étonnés parce que j'ai réussi à reconnaître le dauphin. J'entends la voix enjouée de Saint Michel.

– Bravo, Jeannette ! Tu l'as reconnu du premier coup ! Le malheureux garçon en est tout fier.

– Pourquoi dites-vous qu'il est malheureux ?

– Regarde comme son visage est tourmenté, comme ses épaules sont voûtées, comme son corps est grêle et contrefait. Il est si faible, dit-on, qu'il ne supporte pas le poids d'une armure. Puisque sa mère l'a déclaré bâtard, il ne sait pas s'il est vraiment le fils de Charles VI. Qui est son père ? Cette incertitude le ronge. Et s'il est bâtard, il n'a pas le droit de prétendre au trône de France.

– Eh bien, je vais certes le rassurer. Moi, je sais la vérité.

– Comment peux-tu savoir la vérité ? Tu n'étais pas dans le lit d'Isabeau quand elle a conçu son fils.

– Si le Roi du Ciel me mande de le mettre sur le trône de France, c'est qu'il n'est pas bâtard !

Je prends le dauphin par le bras et je l'emmène à l'écart, dans l'embrasure d'une fenêtre.

– Gentil prince, je te le dis de la part du Roi des Cieux, tu es vrai héritier de France et fils de roi.

Le dauphin me regarde droit dans les yeux. Sa grande bouche s'élargit encore plus en un sourire maladroit. Il sait que je ne lui mens point. Il se redresse et rehausse, tant mes paroles ont allegé le tourment qui pesait sur ses frêles épaules.

4. Vraie et bonne pucelle

Le dauphin est devenu mon ami. Je loge en une tour de son château. Les fenêtres ont des vitres comme celles de la chapelle de Vaucouleurs, si bien que je peux voir la ville et la rivière. Je dors sur un matelas de laine et non de paille. Je le trouve un peu trop mollet, en vérité.

Le palais contient des salles pour le bain, et même des salles pour les besoins de nature ! L'autre jour, j'ai vu une volière abritant des paons et autres oiseaux plaisants. Jean de Metz m'a dit leurs noms, mais je les ai oubliés, sauf pour les paons.

– Certains savent parler, pucelle. Ils viennent de pays lointains et coûtent très cher.

– Ces pauvres paons n'ont pas de dame de compagnie pour porter leur queue, si bien qu'elle traîne à terre…

Il m'a montré, dans une salle remplie de livres, une armoire appelée "orologe", qu'un marchand de Venise a offerte au dauphin.

– C'est une sorte de cadran solaire qui permet de savoir l'heure même quand le soleil est couché.

– Comment est-ce possible ?

– Euh… Le bras de la machine tourne comme l'ombre du cadran… Je crois qu'il y a un ressort quelque part…

Mon brave compagnon est presque aussi ignorant que moi, ce me semble.

Chaque soir, on dresse des planches sur des tréteaux pour le souper comme si c'était grande fête. Les seigneurs et les dames, assis sur des bancs, se coiffent de fleurs pour manger. Une belle dame, portant une robe de damas noir pourfilé de fils d'argent et garni d'hermine, m'a dit que les houppes de toutes les couleurs qui garnissaient sa robe étaient faites de plumes d'autruche. Les serviteurs sont plus nombreux que les convives : valets, échansons, écuyers de cuisine, panetiers, sauciers, porteurs d'eau. Les mets sont servis dans une copieuse et riche vaisselle d'or et d'argent. Le repas commence par plusieurs mets et entremets, à savoir chapons, pièces de bœuf et de mouton, brouet de lièvre et de veau, cochon farci, gelée de poisson, marsouins, esturgeons, moules, huîtres, limaçons[1], anguilles renversées, cygnes, paons, hérons, venaison, flans de crème. Les sauces sont parfumées avec cannelle, girofle, poivre, gingembre, noix muguette et graine de paradis[2]. Ensuite, on mange la fruiterie : pommes cuites, pommes d'orange, figues de Provence rôties, raisin, gaufres fourrées. On boit du vin de Beaune et de Saint-Pourçain dans des gobelets d'agent ciselés. Quant à moi, je me contente d'un peu de sole avec du pain et je bois seulement de l'eau.

Au lieu d'essuyer leurs doigts sur la nappe, les gens les trempent dans des petits bassins d'eau de rose. Après manger, ils grignotent de l'anis vermeil et des dragées en écoutant des ménestrels et en regardant des Egyptiens[3], qui sont fort habiles jongleurs. Il se fait aussi grand jappement de chiens, qui courent autour de la table pour mendier ce que les convives veulent bien leur donner.

Le dauphin me croit à moitié, il a envie de me croire, il me croit – mais cela ne sert à rien. Il est si craintif et indécis qu'il ne peut pas imposer sa volonté aux grands seigneurs qui prennent les

---

[1] Escargots.

[2] Noix de muscade et cardamone.

[3] Des gitans, qui venaient d'arriver en France.

décisions à sa place. Comment convaincre ces grands seigneurs ? Je demande l'avis de ma chère Catherine.

– Ces princes n'accepteront jamais de croire que le Ciel t'envoie.

– Alors je suis venue jusqu'ici à grand-peine et labeur pour rien ?

– Mais non. Ils ont besoin de toi. Si rien ne se passe, Orléans tombera bientôt. Ils n'ont rien à perdre. Tu es leur dernière chance. Tu peux sauver la ville et le royaume si tu réussis à entraîner les soldats derrière toi.

– Dans ce cas, en nom Dé, pourquoi ne me donnent-ils pas une armée tout de suite ?

– Les soldats sont prêts à croire en toi, mais ils ne t'ont pas vue quand tu as trouvé le dauphin dans la grand-salle du château. Il faudrait accomplir un petit miracle pour les soldats.

– Moi, je n'accomplis aucun miracle. C'est votre tâche, bonne Catherine.

– Certes, certes. J'ai une chapelle près d'ici, à Fierbois. Demande à l'un de tes compagnons d'aller y chercher une épée enterrée derrière l'autel. Tu diras que je t'ai parlé de ma chapelle et révélé l'existence de l'épée enfouie.

– Ils me demanderont si l'un de mes valets ne l'a pas cachée.

– Mais non. Ils désirent te croire. Ils ont besoin de te croire. Tu aurais pu faire enfouir l'épée, cela reviendrait au même. Qu'un miracle soit vrai ou faux, quelle importance ? C'est le résultat qui compte. Et nous n'allons pas faire toute une histoire pour un petit miracle de rien du tout.

J'ai suivi l'avis de Sainte Catherine. J'ai fait chercher l'épée enfouie. Le bon peuple est ébahi. Les seigneurs sont prêts à me donner des troupes. Si je délivre Orléans, tant mieux. Si j'échoue, ils seront débarrassés de moi. Seulement, je dois d'abord aller à Poitiers voir je ne sais quel solennels docteurs et maîtres, abbés, chanoines, docteurs en saintes écritures, bacheliers en théologie, licenciés en droit civil et droit canon, qui me veulent interroger. Je ne comprends rien à toutes les complications de l'art politique et militaire. Heureusement, ma conseillère secrète me rassure.

– Si l'armée qu'ils te donnent est vaincue, on dira que le démon t'inspirait et qu'ils ont commis une grave erreur en t'accordant leur confiance. Voulant se prémunir par avance contre cette accusation, ils demandent à des évêques et théologiens de vérifier que tu n'es pas une créature diabolique.

Nous chevauchons une journée entière de Chinon à Poitiers. Les savants professeurs, sous la présidence de monseigneur l'archevêque de Reims, le révérend père Regnault de Chartres, me demandent si je crois en Dieu.

– Bien sûr, que je crois en Dieu. Demandez à messire Guillaume, notre bon curé. Demandez à mes parrains et marraines. Ils vous diront que j'écoutais mess chaque jour et allais à confesse volontiers et souvent. Demandez à mes amis Colin de Greux, Simonin, Hauviette, Mengette, Guillemette… Ils se moquaient de moi en me traitant de dévote !

– Si fait, nous avons diligenté enquête dans ton village, où l'on nous a confirmé tout cela. Est-ce suffisant ? Comprends que nous ne pouvons conseiller au Roi de te bailler des gens d'armes et de les mettre en péril si tu ne nous montres pas par quelque signe que c'est bien le Ciel qui t'envoie.

– En nom Dieu, je ne suis pas venue à Poitiers pour faire signes ; mais menez-moi à Orléans, je vous montrerai les signes par lesquels j'ai été envoyée.

– Si Notre Seigneur tout puissant veut délivrer le royaume de France, il n'a pas besoin de soldats. Pourquoi demandes-tu une armée ?

– Les gens d'armes batailleront et Dieu donnera victoire.

– Quel langage parlent tes voix ?

– Que dites-vous ?

Ce docteur qui m'interroge, un bien aigre homme, parle un français tout corrompu par un affreux patois limousin.

– Je vous demande quel langage parlent vos voix.

– Meilleur que le vôtre !

Les doctes professeurs sont satisfaits de mes réponses. Vais-je enfin partir délivrer Orléans à la tête d'une troupe de braves guerriers ? Ah, que nenni ! On m'emmène auprès de Yolande reine de Sicile, mère de Marie d'Anjou, l'épouse du dauphin. Elle doit vérifier d'abord que je suis bien fille et non garçon, ensuite que je suis bien pucelle vierge et non pécheresse corrompue. J'aimerais que Sainte Catherine m'assiste en cette épreuve. Hélas, elle n'est pas là quand j'ai besoin d'elle. C'est Saint Michel que j'entends dans ma tête !

– Gentil Saint Michel, connaissez-vous quelque chose à ces histoires de femmes ?

– Euh… Ils veulent savoir si tu n'as pas eu commerce avec le démon et commis le péché de chair. On dit que le démon ne peut faire pacte avec une vierge. Tu devras montrer les secrètes parties de ton corps à la reine. Que puis-je te dire de plus ? J'ignore ce que sont ces parties, puisqu'elles sont secrètes, et comment le péché marque le corps des femmes. Ce qui est sûr, c'est que nous autres, pauvres hommes, nous ne pouvons pas prouver notre pureté de cette manière.

La reine est accompagnée de deux matronnes. Elle me rassure :

– Ne crains rien, Jeanne. Nous te voulons du bien. Si tu es un garçon, dis-le et garde tes chausses.

Dans mon pays, on m'appelle Jeannette, mais en France, on m'appelle Jeanne. La reine parle d'une voix douce et bonne.

– Devant femmes, je veux bien enlever mes chausses et montrer que je suis fille.

Les matronnes regardent entre mes jambes et me prononcent vraie et bonne pucelle.

Saint Michel me félicite.

– C'est magnifique… Tu es sans péché, comme la mère de notre Seigneur !

– Saint Michel ? Vous êtes toujours là ? M'avez-vous vue toute nue ?

– Euh… Certes non. J'ai détourné le regard et j'ai fermé les yeux. As-tu remis tes chausses ? Puis-je regarder ?

– Oui. Je ressemble de nouveau à un jouvenceau !

– Ecoute-moi, Jeannette. Tu dois prendre bien soin de te garder du péché. Tant que ton aventure n'est point achevée, tu n'aimeras aucun homme, car aussitôt tes ennemis t'accuseraient d'être une créature de Satan.

– Ce sera chose facile, car j'aime de tout mon cœur notre Sauveur et nul autre.

Au bout de trois semaines, les savants docteurs déclarent qu'ils n'ont trouvé en moi point de mal, mais seulement humilité, virginité, dévotion, honnêteté, simplicité. "Etant donné l'imminente nécessité et le péril dans lequel est la ville d'Orléans, ajoutent-ils, le dauphin peut bien s'aider d'elle et l'envoyer au secours de la ville."

Pendant qu'ils étudiaient la théologie et le droit canon pour savoir si je devais partir à Orléans, je pensais à la ville et à ses pauvres habitants en rongeant mon frein.

– Sois patiente, me disait Michel. Tu n'as qu'à préparer ta campagne militaire.

– Tant que je suis retenue ici, je ne peux pas rencontrer les capitaines. Vais-je préparer la guerre toute seule ?

– Et bien, pourquoi pas ? Souviens-toi, avant d'arriver à Chinon, tu as annoncé ton arrivée à la cour, afin de frapper les esprits à l'avance. Tu pourrais faire la même chose.

– J'écris une lettre aux capitaines ?

– Eh non. À l'ennemi. Aux Anglais ! Tu vas leur adresser sommation et annoncer leur défaite. Jusqu'ici, tout ce que tu as annoncé est advenu. Ils auront très peur…

– Pourquoi auraient-ils peur d'une bergerette qui leur écrit de Poitiers ?

– Le vent de ta renommée souffle dans le camp des Anglais aussi bien que dans celui des Français. Ils te connaissent et te craignent déjà !

Un écuyer royal, Gobert Thibault, est venu de la part du dauphin pour savoir si j'étais bientôt prête. Je lui ai demandé s'il voulait bien écrire la sommation pour moi.

– C'est que moi, messire, je ne sais ni a ni b.

– Euh, moi… Le temps me manque. Adresse-toi donc à mon clerc Jean.

Ce Jean, que l'on nomme aussi Jean le Héraut, a bien voulu noter d'une belle main ce qu'il me plaisait de lui dire :

"Jhesus Maria

"Vous duc de Bedford, qui vous dites régent du royaume de France, vous Suffort, Classidas et la Poule[1], faites raison au Roi du Ciel. Rendez à la Pucelle, qui est ici envoyée de par Dieu, les clefs de toutes les bonnes villes que vous avez prises et violées en France. Elle est toute prête de faire paix, pourvu que France vous rendiez, et payiez pour l'avoir tenue. Et vous, archers, compagnons de guerre, gentils[2] et autres qui êtes devant la ville d'Orléans, allez-vous-en en votre pays, de par Dieu. Si ainsi ne le faites, attendez les nouvelles de la Pucelle qui vous ira voir brièvement[3], à vos bien grands dommages. Roi d'Angleterre, je suis chef de guerre, et en quelque lieu que j'atteindrai vos gens en France, je les ferai en aller ; et s'ils ne veulent obéir, je les ferai tous occire. Je suis envoyée de par Dieu, le Roi du Ciel, pour vous bouter hors de toute France. Car tiendra le royaume de France le roi Charles, vrai héritier. Si vous ne voulez croire les nouvelles, de par Dieu et la Pucelle, en quelque lieu que vous trouverons nous frapperons dedans et ferons un si grand *hahay* qu'il y a bien mille ans qu'en France il n'en fut un si grand.

"Ecrit le mardi, semaine sainte[4]."

---

[1] Suffolk, Glasdale, John Pole.

[2] Gentilshommes.

[3] Bientôt.

[4] 22 mars 1429.

5. Une salade sur la tête

Je reviens à Chinon, mais n'y reste point, car le dauphin m'emmène à Tours, où logent ses fidèles capitaines. Il leur demande de se préparer à me suivre. Il fait forger un harnois[1] à ma taille, pour le prix de cent livres tournois. Ah Seigneur ! Il est aussi lourd qu'une brebis[2]… J'appelle Michel au secours.

– Mon bon Michel, aidez-moi. À quoi sert cette pièce ?

– Eh bien, c'est le, hmm, jasseran. Ou bien la brigandine. Oui, plutôt la brigandine.

– Je ne vous demande pas son nom, mais comment je dois l'enfiler.

– À vue de nez, c'est une sorte de gilet de fer. Un trait d'arbalète ne le transpercerait pas. N'oublie pas ton harnois de jambes. Les blessures aux jambes sont souvent très vilaines.

– Vais-je vraiment me battre ? Qu'en pensez-vous ?

– En tout cas, si tu te bats, je serai très heureux d'assister au spectacle.

– Regardez : Ils m'ont donné ce fourreau de velours vermeil pour garder l'épée de Catherine. Les courtisans portent ce genre de fourreau quand ils paradent dans le palais. Les guerriers ont besoin d'un fourreau de cuir.

– Tu veux dire qu'ils ne te prennent pas au sérieux ?

– Je vais prier Jean de Metz de me procurer fourreau de bon cuir solide…

Comme l'autorité du dauphin n'est pas bien assurée, certains seigneurs ne m'accordent pas confiance pleine et entière. Le duc Jean d'Alençon me soumet à épreuve dans un pré où nous nous promenons après dîner[3] avec le dauphin.

– Vous voulez mener hommes d'armes, mais savez-vous seulement courir à la lance ?

Revêtue de mon lourd harnois, d'un gorgeret de mailles, portant salade[4] sur la tête et gantelets aux mains, je monte sur ma bonne jument Musette. On me donne une lance que je peux à peine soulever. Je prie Michel et Catherine de m'aider à la tenir. Je frappe les flancs de Musette de mes jambes enveloppées de fer. La pauvre trouve la force de partir au petit trot et moi celle de rester sur son dos, lance pointée en avant. Le duc d'Alençon rit et m'applaudit.

– L'écuyère porte bien son harnois et sa lance, mais la jument peine à porter l'écuyère !

Le duc accepte de devenir mon compagnon et m'offre, en gage de soumission, un grand cheval bai qui a déjà connu batailles.

– Il se nomme Lancelot. C'est le nom d'un chevalier du temps jadis, que personne n'a jamais vaincu. J'espère qu'il te portera chance.

Les plus vaillants seigneurs et preux chevaliers deviennent mes compagnons : Etienne de Vignolles, un Gascon boîteux que chacun nomme "La Hire[5]" pour ce qu'il est prompt à s'enflammer ; Poton de Xaintrailles, son frère d'armes, qui a combattu avec lui en Lorraine et en mon pays de Bar ; Gilles de Laval, seigneur de Rais ; le maréchal de Boussac, le seigneur de Culant, le seigneur Ambroise de Loré, Thibaut d'Armagnac et tant d'autres. Mes deux frères, Pierre et Petit-

---

[1] Armure.

[2] Une vingtaine de kilogrammes.

[3] Déjeuner.

[4] Casque.

[5] "Hire", comme "ire", signifie "colère".

Jean, s'engagent aussi dans ma troupe. Le dauphin me confie à messire Jean d'Aulon, disant qu'il sera mon intendant et garde du corps. Il me donne deux pages, Louis et Raymond, et deux hérauts, Ambleville et Guyenne, qui porteront mes messages aux capitaines. Catherine et Michel admirent mon équipage.

– Te voilà bien entourée, Jeannette !

– On n'a jamais vu des troupes menées par jouvencelle si gentillette !

– Si je suis gentillette, comment délivrerai-je Orléans ? Si la jouvencelle n'arrive pas à lever sa lance, les troupes lui obéiront-elles ? Je chevaucherai devant, ils me regarderont et verront une pauvre bergerette…

– C'est cela, ils te regarderont, donc tu ne dois pas lever je ne sais quelle lance. N'est-ce pas, Catherine ?

– Si vous le dites, Michel… Vous connaissez ces choses mieux que moi. Que doit-elle lever ?

– Un grand étendard, bien sûr. Ainsi, les soldats les plus éloignés la verront s'élancer sur l'ennemi.

– Ah, mais oui. Un grand étendard blanc, Jeannette. Tu y feras peindre quelque figure qui donnera courage aux hommes.

– Notre Sauveur assis au jugement sur les nuées du ciel, entouré de deux anges portant une fleur de lys !

– Euh… C'est une bonne idée… En le voyant, les Français se souviendront que le Ciel est dans leur camp.

À Tours, je suis logée dans la maison de Jean Dupuy, bourgeois de la ville. Un jour, mon campagnon Jean de Metz amène en cette maison un frère mendiant nommé Jean Pasquerel.

– Jeannette, je vous ai amené ce bon père. Si vous le connaissiez bien, vous l'aimeriez beaucoup.

Le frère m'apporte le bonjour de ma mère.

– Je l'ai rencontrée à Notre-Dame du Puy en Velay. Une bonne et pieuse femme ! Elle est partie en pélerinage quand tu as quitté Vaucouleurs, désirant prier pour la réussite de ton entreprise. Elle m'a dit que tu voulais sauver la France avec l'aide de Dieu. Comme je lui disais que je demeurais à Tours, où je suis lecteur du couvent, elle a pensé que je pourrais te voir et veiller sur toi.

– Mes bons parents… Je les ai quittés sans prendre congé…

– Justement, ta mère m'a bien recommandé de te dire qu'ils te pardonnent, et que ton père ne veut plus te noyer !

Chacun dit que messire Jean Pasquerel est un saint homme. Je vais au couvent l'entendre chanter la messe. Il n'est pas grand, et aussi maigre qu'un lièvre en hiver, pourtant sa voix grave et profonde résonne dans toute la chapelle. Je le prie de devenir mon confesseur et de me suivre en mes voyages.

C'est à Blois, à mi-chemin entre Tours et Orléans, que mes capitaines et hommes d'armes rassemblent gens de pied et archers pour constituer une armée[1]. Ils emplissent chars et charettes de farine d'orge et de blé et amènent force bœufs, moutons et pourceaux pour nourrir les habitants d'Orléans lorsque nous les aurons délivrés. Pendant que les hommes se préparent au combat, des dames de Blois, sachant coudre à grande habileté, fabriquent mon étendard de toile blanche frangé

[1] Un homme d'armes, vêtu d'une armure complète et montant à cheval, pouvait être accompagné d'un ou deux archers, d'un "coutilier", d'un valet d'armes et d'un page, le tout formant une petite unité appelée "lance".

de soie selon mes instructions. Ensuite, le bon peintre Hauves Poulnoir y peint le Seigneur, les deux anges et les fleurs de lys. Je lui demande d'écrire "Jhesus Maria"[1] en lettres rouges.

Certains chevaliers n'ont pas l'habitude de marcher derrière une image de Notre Sauveur. À Tours, j'entrais souvent en grand courroux pour empêcher le brave duc d'Alençon de jurer le saint Nom de Dieu à tort et à travers. Je suis bien marrie, car le bon duc n'est pas venu avec nous, ayant promis aux Anglais de ne pas les combattre. C'est qu'il n'a pas achevé de verser une rançon qu'il leur doit[2]. Malgré l'absence du duc, les gens qui jurent comme mécréants ne manquent pas dans mon armée. De tous les blasphémateurs, La Hire est le plus terrible. Je lui adresse requête solennelle.

– Quand vous avez envie de jurer par Dieu, jurez plutôt par votre bâton !

Avant même la première bataille, les hommes considèrent que j'ai accompli grand exploit : j'ai convaincu La Hire d'aller à confesse !

Saint Michel me trouve trop sévère avec mes gens.

– Les soldats risquent leur vie. Ils ont besoin de se distraire. Demain, ils seront peut-être morts, alors aujourd'hui, laisse-les au moins jouer aux dés ou à ce nouveau jeu des cartes.

– S'ils s'adonnent à jeux d'argent, ils mourront en état de péché et iront en enfer. Je dois les sauver.

– Ils peuvent décider eux-mêmes s'ils veulent être sauvés.

– Que me dites-vous là ? Ils se battent pour le Roi du Ciel, tout de même ! Voulez-vous les autoriser à piller, détrousser, rançonner, efforcer les femmes comme à leur habitude ?

– Euh, certes non.

Au son de sa voix, je devine que je l'ai mis dans l'embarras. J'entends aussi le rire cristallin de Catherine.

– Mon cher Michel, vous qui n'avez jamais mené au combat que des légions d'anges, je sens que vous aimeriez bien goûter un jour au plaisir d'être un soldat en chair et en os, buvant et jurant sec, brandissant la hallebarde ou le martin d'armes. Sans parler de ces ribaudes qui se mêlent à la troupe…

– Ma foi, si vous étiez vous-même une de ces ribaudes, je vous inviterais volontiers à partager ma couche !

– Eh, vous deux, cessez donc ces plaisanteries stupides. Vous m'offensez vivement ! Par malheur, je vous entends même si je bouche mes oreilles, car vous parlez dans ma tête. N'en profitez pas pour babiller comme diablotins et mettre à mal l'innocence d'une pauvre pucelle.

Le lendemain, comme je traverse le campement de mes gens de pied, j'aperçois des femmes aux lèvres peintes, si court vêtues que chacun peut voir leurs gras mollets et leur blanche poitrine. À n'en pas douter, ce sont des femmes de vie dissolue, à savoir les ribaudes dont parlait Catherine. Les gausseries qu'échangeaient Catherine et Michel me reviennent en mémoire. Je sens que mes joues deviennent aussi rouges que si je les avais peintes, moi aussi. Je sors mon épée de son fourreau et je cours sus aux ribaudes…

---

[1] Cette formule était la devise des moines mendiants. Voir postface.

[2] Âgé de vingt-trois ans, le duc d'Alençon a déjà passé cinq ans de sa vie dans une prison anglaise. Il vient d'être libéré contre la promesse de versement d'une lourde rançon. Les rançons étaient souvent si élevées qu'un noble de haut rang pouvait y laisser toute sa fortune.

– Hors d'ici, femmes viles ! Garces pécheresses ! Chiennes ardentes ! Cette armée se bat pour le Roi du Ciel. Nous n'avons pas besoin de vous !

– Eh, que nous veut-elle, celle-là ?

– Pourquoi nous menaces-tu avec ton épée, Pucelle ? Nous prends-tu pour des Anglais ou des Bourguignons ?

– Elle se permet de nous juger parce qu'elle est pucelle sans péché. Si tu péchais un peu, tu serais moins orgueilleuse !

– Quand un gars robuste te montrera ce que tu ignores, Pucelle, tu nous comprendras mieux…

– Cela arrivera bientôt. Il faut seulement qu'elle choisisse, parmi ses beaux capitaines, celui qui lui fera changer son nom.

– Tu ne seras plus Jeanne la Pucelle, mais Jeanne la Ribaude !

– Vive Jeanne la Ribaude et mort aux Anglais !

Elles disent choses bien plus viles et font gestes abominables, si tant que ma colère gonfle comme rivière après l'orage. Je commence à frapper les ribaudes du plat de mon épée. Voilà langage qu'elles comprennent ! Elles s'enfuient en hurlant. Je donne coups si vifs que je casse ma lame !

Il m'a semblé que Michel et Catherine tenaient je ne sais quels propos pour modérer mon ardeur, mais je ne les écoutais point. J'entends maintenant la voix enjouée de Catherine.

– Oh, ma belle épée !

– Pardonnez-moi, bonne Catherine. Je ne me savais pas si vigoureuse…

– Bah, elle est restée enterrée si longtemps qu'elle devait être gâtée. Ce n'est pas grave.

– En vérité, je ne vous l'avais pas dit de peur de vous offenser, mais elle était mal balancée à la garde ; je crois que la poignée était trop courte. Je vais reprendre la grande épée que m'a donnée le sire de Baudricourt…

6. Le Bâtard d'Orléans

Je chevauche avec mes bons capitaines et ma belle armée. Mon page Louis porte mon étendard, qui flotte fièrement au vent printanier. Je tiens une petite hache que l'on appelle un "martin". Je crie aux gens d'armes et sergents :

– Tirez avant, tirez avant !

Je voudrais galoper jusqu'à Orléans ! Messire Jean d'Aulon, mon intendant, m'incite à patience :

– Les sergents et autres gens de pied ne pourraient vous suivre, Pucelle. Et puis vous ne voulez pas épuiser ce brave Lancelot, que le duc d'Alençon vous a offert.

– Le chemin me paraît bien long. Etes-vous certain que nous avançons droit sur Orléans ?

– Seuls les oiseaux du ciel vont tout droit quand ils voyagent. Nous avons choisi un chemin bref et sûr. Nous allons à la rencontre de messire Jean, le Bâtard[1] d'Orléans, qui a la garde de la ville. Qu'avez-vous, Pucelle ? Pourquoi pleurez-vous ?

– Je pense à la perfidie des Anglais, qui assiègent la ville alors que son duc ne peut la défendre.

– Certes, ils se conduisent de manière vilaine en voulant prendre les biens de leur prisonnier, pourtant on dit que l'absence du duc Charles n'est pas chose si mauvaise… Il est fin poète, mais guerrier trop fougueux. C'est ce qui a permis aux Anglais de le capturer à Azincourt. Il vaut mieux qu'il reste en sa prison de Londres. Son frère le Bâtard est lieutenant général d'Orléans depuis plus de six mois. Il est prudent et avisé. L'autre année, il a défendu et libéré la ville de Montargis comme aucun autre capitaine n'aurait su le faire.

– Comment pouvons-nous le rencontrer, s'il défend la ville assiégée ?

– Les Anglais ont élevé des bastilles[2] tout autour d'Orléans, et maintenant ils construisent des boulevards[3] pour relier les bastilles. Tant qu'ils n'ont pas achevé leurs travaux, on peut sortir de la ville.

Le 29 avril de l'année 1429, nous arrivons près d'Orléans, au bord du fleuve de Loire. Des hérauts nous annoncent que le bâtard nous rejoindra bientôt. Je demande à Michel et Catherine pourquoi nous ne voyons pas Orléans.

– En vérité, répond Michel, je n'en sais rien. Je suis bel et bien perdu. Vues du ciel, toutes ces villes se ressemblent. Il faudrait demander à Catherine, mais j'ignore où elle se cache. As-tu remarqué qu'elle n'est jamais là quand on a besoin d'elle ? Au fait, tu devrais demander à La Hire. Avant de venir demander des renforts au dauphin, il était à Orléans avec le Bâtard.

J'interroge mon brave La Hire.

– Dis-moi, compagnon, combien de temps nous faut-il encore pour arriver en la ville d'Orléans ?

– Pas plus d'une demi-journée… Mais vous regardez dans la mauvaise direction, Pucelle. Orléans se trouve là-bas !

---

[1] Le mot "bâtard" n'avait rien de péjoratif à l'époque de Jeanne d'Arc. En ces temps de pestes et de guerre, l'épouse légitime d'un grand seigneur ne lui donnait pas toujours des fils en nombre suffisant pour lui succéder à la tête de sa Maison.

[2] On disait "bastide" ou "bastille". Ce mot est simplement une variante de l'adjectif "bâtie". Il désigne un ouvrage de fortification, tour ou petite forteresse.

[3] Remparts.

– Que me dis-tu là ? Derrière nous ? Ils m'ont promis d'aller par le chemin le plus bref, et maintenant nous avons dépassé la ville !

Je remarque alors qu'un jeune capitaine, portant un harnois tout noir, est en train de deviser avec messire Jean d'Aulon. Son visage osseux est mangé par une lourde barre de sourcils surmontant de grands yeux sombres. Devinant bien qui est ce capitaine, je m'approche de lui…

– Etes-vous le Bâtard d'Orléans ?

– Oui, je le suis et me réjouis de votre arrivée.

– Est-ce vous qui avez donné le conseil que je vienne ici, et que je n'aille pas tout droit là où sont les Anglais ?

– C'est mon conseil et celui de mes capitaines, qui sont plus âgés et plus sages que moi. Vous êtes venus par la rive française, sans rencontrer troupe anglaise. D'ici, nous pourrons traverser le fleuve et rentrer dans la ville par la porte de Bourgogne, du côté du levant. C'est le seul passage que les Anglais ne tiennent pas sûrement. J'ai envoyé des gens livrer combat du côté de la bastille Saint-Loup, qui se trouve en face d'ici sur l'autre rive[1], et pendant ce temps j'ai pu traverser sur des barques de pêcheur. Je peux rentrer de même avec vous, car les habitants d'Orléans vous désirent extrêmement, mais nous ne devons pas être trop nombreux : les Anglais de la bastille Saint-Loup remarqueraient un grand mouvement de bateaux et nous empêcheraient. Quand nous serons à Orléans, nous tiendrons délibération pour savoir comment joindre vos gens aux miens et combattre l'ennemi.

– Menez-vous guerre en tenant délibération ou en courant sus à l'Anglais ? Le temps presse, messire Bâtard.

– Mes hommes ne peuvent pas attaquer les Anglais sans les vôtres. Ils sont peu nombreux. Nous manquons de vivres et de munitions.

– Eh bien, je vous apporte justement des victuailles, ainsi que bombardes et boulets pour renverser les bastilles. Chargeons-les dans les barques !

– Nous ne pouvons pas charger les barques à grand poids, Pucelle. Comme les Anglais tiennent la rive depuis Orléans jusqu'à la bastille de Saint-Loup, nous devons remonter le fleuve jusqu'au village de Chécy pour contourner la bastille. Si les barques sont légères, nous remonterons le fleuve à la rame. Si elles sont alourdies, nous devrons hisser les voiles. Or le vent souffle de l'amont. Ce qui doit advenir, adviendra en temps et heure.

– En nom Dé, je pense que nous aurons victoire plus vite que vous ne dites. Le conseil du Seigneur Notre Dieu est plus sage et plus sûr que le vôtre. Je vous apporte meilleur secours qu'il ne vous en est venu d'aucun soldat ou d'aucune cité : c'est le secours du Roi des cieux, qui a pitié de la ville d'Orléans.

Je me prépare à traverser le fleuve sur une barque avec messire Jean d'Aulon, mon valet Louis, qui porte mon harnois et mon grand étendard, et mes hérauts Guyenne et Ambleville. De mes capitaines, seul La Hire nous accompagne. Le Bâtard a conféré avec les capitaines :

– Vous ne pouvez pas traverser ici, car il faudrait barques en grand nombre.

– Est-il vraiment impossible de traverser par le pont d'Orléans ?

– Les Anglais tiennent le fort des Tourelles, qui commande l'entrée du pont. Et puis nous avons brisé deux arches pour les empêcher de franchir les remparts par le pont. Retournez donc à Blois et traversez là-bas. J'irai vous chercher et nous trouverons bien moyen de passer entre les bastilles…

---

[1] Voir la carte à la fin du livre.

Soudain, je remarque que mon grand étendard ne flotte plus du même côté. Le Bâtard écarquille les yeux et se met à rire :

– Pucelle, Pucelle, le vent tourne ! Les vivres… Les bombardes… C'est le secours que vous avez promis !

J'entends aussi les rires de Michel et Catherine.

– Mon bon Michel, est-ce vous qui avez retourné le vent ?

– Voyons, Jeannette, tu crois vraiment que je peux imposer ma volonté aux vents ? Je suis un ange immatériel. Je n'ai même jamais senti la caresse du vent sur ma peau… Et vous, Catherine, savez-vous faire ce genre de chose ?

– Pourquoi pas arrêter le soleil dans sa course, pendant que vous y êtes ! Ce que je peux dire, c'est que le vent souffle très rarement de l'amont. Il allait tourner tôt ou tard. Le plus souvent, il souffle depuis le grand océan qui se trouve au bout de la Loire.

– Puisque vous êtes si savante, vous pouvez sans doute m'expliquer ce qui se passe. L'armée de Jeannette est venue de Blois à Orléans, et maintenant elle retourne à Blois sans avoir combattu. Cela n'a pas de sens.

– Vos légions d'anges ne s'amusent-elles pas à aller et venir de cette manière dans le ciel ?

– Mes légions d'anges ne se sont pas battues depuis des milliers d'années. De toute façon, je ne peux pas décrire leurs combats avec des mots humains.

– Moi, j'ai compris ce que le Bâtard a dit. Nous sommes restés sur la rive sud du fleuve parce que le sud de la Loire appartient aux Français. Ainsi, nous ne risquions pas d'être attaqués. Le nord, qui appartient aux Anglais et aux Bourguignons, était trop dangereux.

– Orléans est française, pourtant elle se trouve au nord. Je n'y comprends rien.

– Depuis Vaucouleurs, nous parlons d'Orléans. Vous n'êtes pas attentif…

– Ma parole, vous vous prenez pour un maître d'école !

– Bon, écoutez-moi bien et n'en parlons plus : Orléans est la dernière possession française au nord, le verrou qui tient la Loire. Si l'armée Anglaise prend la ville, elle pourra franchir le pont et envahir ce qui reste du royaume de France.

– Jeannette voulait aller tout droit, c'est-à-dire passer par le nord. Comme Orléans se trouve sur la rive nord, cela paraît une idée raisonnable.

– Elle risquait de rencontrer l'ennemi et d'être défaite. Dans ce cas, elle ne serait jamais arrivée à Orléans.

– Pourtant, le Bâtard veut que l'armée de Jeanne prenne maintenant ce chemin.

– C'est le seul chemin possible pour une si grande troupe, car elle ne pouvait pas traverser la Loire à Chécy. Les gens de guerre vont risquer leur vie en territoire ennemi, c'est leur métier. Au moins, Jeannette sera entrée à Orléans sans risquer la sienne.

– Oh, vous alignez de belles phrases mais vous ne m'avez pas convaincu. Le gros de l'armée aurait pu rester à Blois. Une petite escorte aurait suffi pour amener Jeannette à Chécy.

Quand je parle au dauphin ou à l'un des capitaines, je sais ce que j'ai à dire et n'hésite jamais, mais quand Michel et Catherine discutent dans ma tête, je commence à trouver les choses bien compliquées…

Je prends congé de ma bonne armée à grand regret. Les gens d'armes et gens de pied étaient bien confessés et contrits, prêts à combattre pour le Roi du Ciel.

Nous chargeons les vivres et les bombardes dans les barques, hissons les voiles, remontons le fleuve et accostons de l'autre côté, à Chécy. Des écuyers du Bâtard nous attendent. Ils me donnent une grande jument blanche nommée Farine, qui me paraît moins ombrageuse que Lancelot.

Nous chevauchons une heure sans rencontrer le moindre Anglais. Nous apercevons les hauts remparts et les tours d'Orléans au milieu des vignes. Vers la tombée du soir, nous entrons dans la ville par la porte de Bourgogne. Des hérauts ont galopé devant nous et annoncé notre venue, si bien que le peuple est sorti des maisons pour nous accueillir. Dressée sur ma grande jument blanche, portant fièrement mon étendard, j'avance entre deux rangées de torches et il me semble que je remonte la nef d'une cathédrale illuminée par des milliers de cierges. Les gens de guerre, ainsi que les bourgeois : hommes et femmes, grands et petits, se pressent le long des rues et poussent grands cris de liesse, pour ce qu'ils savent que la fin de leurs malheurs est proche. J'entre dans leur bonne cité sans armée, mais je leur apporte le soutien du plus grand capitaine qui soit : Celui qui règne dans le Ciel et dont je lève haut le nom brodé sur mon étendard. Ils se précipitent pour embrasser mes jambes et pour caresser ma bonne jument Farine. Ils crient : "Vive la Pucelle !" Avant même le premier combat, ils considèrent comme miracle merveilleux qu'une femme porte harnois de guerre ainsi que chevalier… Je leur dis d'oublier leurs craintes et de prier le Roi du Ciel qu'il nous donne victoire.

– Ayez bon espoir et confiance en Dieu, et vous serez délivrés des ennemis !

7. Le premier combat

Le Bâtard me mande à souper. Je dois refuser à grand regret son invitation, car je jeûne tous les vendredis en souvenir de notre Seigneur Jésus-Christ.

Je passe la nuit en l'hostel de maître Boucher, trésorier du duc d'Orléans. Je suis très fatiguée. Mes jambes et mes épaules sont meurtries, car j'ai porté mon harnois depuis notre départ de Blois hier matin. Je l'ai même gardé la nuit dernière sur le conseil de mon intendant, quand nous avons dormi dans de grandes tentes blanches, au milieu d'un champ de Sologne.

Le lendemain, samedi 30 avril, je revêts pourtant ce maudit harnois, désirant partir à l'assaut des bastilles, mais le Bâtard prétend qu'il doit consulter ses capitaines et aller chercher mon armée à Blois. Je suis fort irritée. Au moment où je m'apprête à le tancer vertement, j'entends la voix modératrice de Michel.

– Souviens-toi de ce qu'a dit messire Jean d'Aulon, Jeannette : le Bâtard est un guerrier prudent et avisé, qui a délivré la ville de Montargis. Accorde-lui ta confiance.

– Oui, mais c'est vraiment pour vous faire plaisir, mon bon Michel ! Seulement, il faut bien que j'avertisse les Anglais de ma présence, afin de leur inspirer vive crainte de la colère de Dieu ! Dites-moi, cher Michel, pensez-vous qu'ils ont reçu la sommation que je leur ai envoyée de Poitiers ?

– Comment le saurais-je ?

– Vous ne savez jamais rien. Je vais dicter la sommation de nouveau et envoyer Guyenne et Ambleville la porter au seigneur Talbot[1]. Ainsi, les Anglais apprendront que la Pucelle est arrivée à Orléans.

Ces méchants Anglais, mécontents de ma sommation, retiennent mon héraut Guyenne en otage et renvoient seulement Ambleville. Dieu les châtiera pour cette vilennie.

Le Bâtard étant parti à Blois, ses écuyers me disent que les habitants d'Orléans ne m'ont pas tous vue hier, car leur nombre dépasse trente mille, et que je ferais bien de chevaucher encore dans les rues de la cité. Les gens crient "Noël" et me jettent des fleurs ! Nous allons vers la rive de Loire en descendant la rue des Hostelleries. Nous franchissons les remparts par la porte Sainte-Catherine. Un nommé Jehan Mahy nous ouvre la herse qui commande l'entrée du grand pont. Il nous conduit jusqu'à l'île de Belle Croix, qui se trouve au milieu du fleuve.

– Cette partie de l'île s'appelle la Motte aux Poissonniers, nous dit-il.

Au-delà, le pont est coupé. J'aperçois sur l'autre rive le fort des Tourelles, commandé par le capitaine Classidas. J'avais tort de croire que les Anglais ignoraient ma présence. Ils me reconnaissent à mon étendard et me lancent des injures affreuses.

– Eh, regardez, la putain des Armagnacs[2] !

– Avec ses maquereaux mécréants !

---

[1] John Talbot commande l'armée anglaise d'Orléans.

[2] La guerre de cent ans n'était pas seulement une guerre entre les Français et les Anglais. Au moment où le roi Charles VI devient fou, ses fils sont trop jeunes pour régner. Son frère le duc d'Orléans et son oncle le duc de Bourgogne se disputent le pouvoir, ce qui conduit à une guerre civile opposant les Armagnacs (menés par le comte d'Armagnac, allié du duc d'Orléans) aux Bourguignons. Les Armagnacs soutiennent le dauphin, les Bourguignons sont alliés aux Anglais.

– Veux-tu que nous nous rendions à une femme ?

– Je ne vous demande pas de vous rendre à une femme, mais au Roi du Ciel. Au nom de Dieu, messire Classidas, retirez-vous en votre pays, si vous voulez la vie sauve !

– Depuis quand une vachère peut-elle donner des ordres à lord Glasdale ?

– Je prierai pour votre âme, messire Classidas, car elle va bientôt quitter votre corps.

Le dimanche, et encore le lundi et le mardi, je parcours les rues de la cité en exhortant les gens qui m'acclament à demander à Dieu leur délivrance. La ville d'Orléans est encore plus grande que celle de Chinon. Les rues sont pavées de grosses pierres qui font grand bruit quand une charrette roule dessus. On me montre une belle et vaste halle aux tissus. À Domrémy et à Vaucouleurs, il y a seulement des laboureurs et quelques forgerons. Ici, les gens pratiquent toutes sortes de métiers : drapiers, épiciers, changeurs, orfèvres, pelletiers, gantiers, savetiers, charpentiers, paveurs, ferroniers, couteliers, poulaillers et coconiers[1]…

Je monte sur les remparts. J'ai vu la porte de Bourgogne, au levant, le premier jour, et la porte Sainte-Catherine, au sud, le samedi. Je visite les trois autres portes. La porte Bernard, au couchant, conduit à la route de Blois et la porte Bernier à la route de Paris. La porte Parisis est murée depuis le début du siège. Chaque porte est protégée par deux tours et par un pont-levis donnant sur un boulevard avancé.

Le mardi, je mène une grande procession jusqu'à la cathédrale, où nous implorons Notre-Seigneur de nous donner victoire.

Le mercredi, quatrième jour de mai, le Bâtard revient de Blois avec mon armée. Je vais à sa rencontre, accompagnée par La Hire et par des écuyers. Nous sortons des remparts par la porte Bernard, le pont-levis étant abaissé pour nous. Chacun s'étonne que les Anglais, armés et prêts à la guerre, nous voient en si petite compagnie par rapport à eux sans qu'ils ne bougent ni ne mènent assaut. Ils nous regardent depuis les bastilles sans oser sortir, car ils ont peur de moi. Ils ont bien observé comment, pauvre bergerette armée d'un étendard, j'ai redonné courage aux hommes d'armes et habitants d'Orléans par ma seule présence. Ils savent que si grand pouvoir ne peut venir que du Ciel.

Nous voyons un grand nuage de poussière au loin.

– J'espère que ce n'est pas une armée anglaise, murmure Michel.

– Bien sûr que non. C'est le Bâtard.

Nous nous approchons et reconnaissons les étendards français.

– Vous devriez vous montrer moins craintif, bon Saint Michel. N'oubliez pas que le Seigneur du Ciel nous soutient.

Le Bâtard me paraît soucieux.

– J'ai appris que John Falstolf[2] amène des renforts pour les Anglais.

Michel jubile.

– Ah ah, Jeannette, tu t'es moquée de moi, mais nous aurions très bien pu rencontrer ce Falstolf !

Rencontrer un Anglais ? Je ne demande que ça…

---

[1] Les épiciers vendent des épices, les poulaillers des poules et les coconiers des œufs… Les changeurs sont des banquiers, souvent italiens.

[2] John Falstaff, redoutable homme de guerre anglais, qui apparaît comme personnage comique dans plusieurs pièces de Shakespeare.

– Bâtard, Bâtard, au nom de Dieu, je te commande que, aussitôt que tu sauras la venue de ce Falstolf, tu me le fasses savoir, car s'il passe sans que je le sache, je te promets que je te ferai ôter la tête !

– N'en doutez pas, Pucelle, je vous le ferai savoir.

Comme nous nous sommes tous levés avant le soleil et avons beaucoup chevauché, nous nous retirons en nos logis pour déjeuner et nous reposer.

Alors que je dors d'un profond sommeil, je rêve que Michel et Catherine se querellent.

– Ecoutez, Michel… J'entends quelque chose du côté de la porte de Bourgogne. Des cris, un fracas d'armes. Il faut réveiller Jeannette.

– Laissez-la donc dormir, Catherine. Elle a besoin de reprendre des forces. Elle aura bien le temps de combattre plus tard.

Je me dresse aussitôt sur ma couche.

– Comment ? Dormir pendant qu'on se bat ?

Je réveille mon intendant. Je ne me souviens plus très bien de mon rêve.

– En nom Dé, mon conseil me dit que j'aille contre les Anglais, mais je ne sais si je dois aller à leur bastille ou contre Falstolf qui les doit ravitailler !

La femme et la fille de messire Boucher apportent mon harnois.

– Où sont ceux qui me doivent armer ? Le sang de nos gens coule à terre ! Où est mon page Louis ? Réveillez-le vite s'il dort. C'est lui qui garde l'étendard !

Mon page entre en se frottant les yeux…

– Ah, sanglant garçon ! Vous voulez que j'attende pendant que le sang de France est répandu ?

Je l'envoie chercher mon cheval Lancelot, qui est venu avec mon armée. Mon intendant attache les pièces de mon harnois. Nous entendons grand bruit et grands cris par la fenêtre. Ceux de la cité disent que les ennemis portent terrible dommage aux Français. Je descends en toute hâte dans la rue, mais je ne vois ni Louis, ni mon destrier Lancelot. J'arrête un écuyer, je lui demande de sauter de son cheval et incontinent je monte dessus. Mon intendant m'appelle :

– Pucelle, Pucelle, l'étendard !

– Passez-le moi par la fenêtre, messire Jean !

Je tire droit à la porte de Bourgogne. Des gens apportent l'un des hommes de la cité, qui est très fort blessé. De voir couler son sang carmin dessus sa poitrine, du sang de France, mes cheveux se lèvent sur ma tête ! Pendant que je me suis arrêtée pour lui recommander d'espérer en Dieu, mon intendant et d'autres gens de guerre viennent me rejoindre. Mon intendant est tout rouge d'avoir galopé.

– Pucelle, Pucelle, crie-t-il, vous avez oublié votre épée !

– Je n'en ai pas besoin. Je ne veux tuer quiconque. Mon étendard vaut mieux que quarante épées pour inspirer crainte aux ennemis !

Nous sortons hors les remparts pour donner secours aux Français et battre les ennemis à notre pouvoir. Messire Jean me dit qu'il n'a jamais vu tant de gens d'armes de notre parti. Il y a les gens de mon armée, les gens de guerre qui défendaient déjà la ville, au nombre d'environ deux cents, et aussi des bourgeois qui se sont armés pour l'amour de Dieu que je leur ai inspiré. Aussitôt qu'ils m'aperçoivent, ils se mettent à crier de joie et repartent vers l'ennemi.

De ce pas tirons notre chemin vers cette très forte bastille des ennemis appelée la bastille Saint-Loup, une église fortifiée qui se trouve près du fleuve. Nous la prenons d'assaut à très peu de perte de notre camp, les ennemis au contraire étant tous pris ou tués, au nombre de cent au moins. Mes

capitaines et gens d'armes se réjouissent grandement, mais je ne peux pas m'empêcher de pleurer en pensant à tous les malheureux, amis ou ennemis, morts sans confession aujourd'hui. J'appelle frère Jean Pasquerel.

– Bon frère, vous devez exhorter tous nos soldats à confesser leurs péchés et à rendre grâce à Dieu de la victoire. Sinon, je ne demeurerai pas avec eux et les laisserai. Pour moi, je vous verrai demain matin.

Ce fait, nous nous retirons en la cité d'Orléans pour goûter repos bien mérité.

8. Orléans délivrée

Le jeudi 5 mai étant jour de l'Ascension Notre-Seigneur, je déclare au Bâtard que je ne ferai guerre ni ne m'armerai par respect pour la fête. Je vais me confesser auprès de messire Jean Pasquerel, car les braves gens tués hier pèsent lourd sur mon cœur, et je reçois le sacrement de l'eucharistie[1].

Je monte dans une tour de la porte Regnard afin d'observer le fort Saint-Laurent, où demeure le seigneur Talbot. Ces Anglais malicieux ne respectent pas les vraies lois de chevalerie. Ils assiègent une ville que son seigneur ne peut défendre, ils retiennent un héraut. Moi, je veux mener guerre honnête. Avant de leur livrer bataille et de les vaincre avec l'aide de Dieu, je leur adresserai trois sommations, ainsi que le veut l'usage depuis le temps de l'empereur Charlemagne. Le bon frère Jean Pasquerel écrit la troisième sommation pour moi.

"Vous, Anglais, qui n'avez aucun droit sur ce royaume de France, le Roi des Cieux vous ordonne et mande par moi, Jeanne la Pucelle, que vous quittiez vos forteresses et retourniez dans votre pays ou sinon je vous ferai tel hahay dont sera perpétuelle mémoire. Voilà ce que je vous écris pour la troisième et dernière fois et n'écrirai pas davantage. Signé Jhesus-Maria, Jeanne la Pucelle."

Je veux lier la lettre avec un fil autour d'une flèche pour l'envoyer. Je demande au frère d'ajouter les mots suivants :

"Moi, je vous aurais envoyé mes lettres honnêtement, mais vous, vous détenez mon héraut, nommé Guyenne. Veuillez me le renvoyer et je vous enverrai quelques uns de vos gens pris dans la bastille de Saint-Loup, car ils n'y sont pas tous morts."

Mon compagnon Richard l'Archer, qui est avec moi depuis Vaucouleurs, bande son grand arc de bois d'if et lance la flèche dans le camp des Anglais. Je crie :

– Lisez, ce sont nouvelles !

Les Anglais détachent la lettre de la flèche et la lisent, puis ils crient :

– Des nouvelles de la putain des Armagnacs !

Les larmes jaillissent de mes yeux à grands flots. Si j'étais restée à Domrémy, on ne m'aurait pas insultée ainsi. J'entends Catherine et Michel.

– Ne pleure pas, Jeannette. Bientôt, ce sera au tour des Anglais de pleurer…

– Tel qui rit jeudi, vendredi pleurera !

Le vendredi 6 mai, je me confesse et entends la messe, puis je revêts mon harnois et je sors avec mon intendant et La Hire. Je monte enfin de nouveau mon bon destrier Lancelot. Au moment où nous arrivons à la porte de Bourgogne, le bailli d'Orléans, messire Raoul de Gaucourt, refuse de lever la herse.

– Le Bâtard et les autres capitaines ont décidé de ne pas donner l'assaut aujourd'hui, car les hommes doivent se reposer.

– Les gens de la ville sont armés et veulent mener combat. Que vous le vouliez ou non, les hommes d'armes viendront et obtiendront ce qu'ils ont ailleurs obtenu.

---

[1] La communion.

Les chevaliers et bourgeois armés crient si vivement que les seigneurs et capitaines viennent se joindre à nous et demandent au gouverneur de lever la herse. Comme les Anglais ne sont plus dans la bastille Saint-Loup, nous pouvons aller jusqu'à la Loire et la traverser, afin de délivrer la prochaine bastille, celle de Saint-Jean-Le-Blanc. Nous attachons des barques pour faire un pont et passer jusqu'à une certaine île, nommée île aux Toiles, où nous ferons notre assemblée avant d'attaquer la bastille. Nous apercevant, les Anglais s'en vont et se retirent dans la grande bastille des Augustins, si bien que nous trouvons la bastille Saint-Jean-Le-Blanc toute vide et désemparée.

Nous nous approchons nous-mêmes de la bastille des Augustins. Les capitaines disent que nous ne sommes pas assez puissants pour la prendre aujourd'hui, aussi nous nous en retournons vers l'endroit où nous avons laissé les bateaux. Nous voyant repartir, les Anglais sortent de la bastille pour nous attaquer sur notre arrière. Aussitôt, je galope sus aux Anglais avec La Hire et messire Jean d'Aulon, mon intendant. Ce voyant, les Anglais ne savent plus s'ils doivent avancer ou reculer. Mes gens, suivant mon grand étendard, reviennent et commencent à frapper sur les ennemis, de telle manière qu'à force ils les contraignent à se retirer et entrer en la bastille des Augustins. Cette bastille, qui est un ancien couvent, n'est pas protégée par un grand boulevard, mais par une palissade de pieux. Tous nos hommes d'armes parviennent à franchir la palissade et à entrer en la bastille. Très âprement et diligemment, ils l'assaillent de toutes parts de telle façon qu'en peu de temps ils la gagnent et prennent d'assaut. Là sont tués et pris la plupart des ennemis. Ceux qui se peuvent sauver se retirent en la bastille des Tourelles, au pied du pont.

Le Bâtard et les autres seigneurs voudraient revenir à Orléans, mais je dis que nous devons passer la nuit ici et prendre le fort des Tourelles demain. Nous campons dans une prairie entre deux vignes, où nous entendons merveilleux concert de chants d'oiseaux. Comme les hommes ont grand faim après le combat, les valets apportent mets pour dîner. Je ne peux pas manger, puisque nous sommes vendredi. Pourtant, j'ai grand faim, moi aussi. Le Bâtard n'ose pas me donner à dîner, mais Catherine est moins timide.

– Jeannette, tu vas m'obéir, car je te parle au nom du Ciel. Tu dois manger pour prendre des forces. Pense que tu dois mener tes hommes à la victoire demain. Michel, dites-le lui.

– Je ne connais que les nourritures spirituelles et ne sais rien des nourritures terrestres, sauf qu'elles sont nécessaires aux êtres de chair et de sang. Tu dois manger si tu veux porter ton lourd harnois et ton étendard, Jeannette !

– Vous pensez que nous aurons victoire demain ?

– C'est certain. Les Français sont tout ragaillardis, cependant que les Anglais sont de plus en plus convaincus que tu es invincible.

Puisque mes voix me le permettent et ordonnent, je mange un vendredi, pour la première fois depuis de nombreuses années, un morceau de pain…

Après le dîner, le Bâtard s'approche de moi.

– Pucelle, les capitaines ont tenu conseil ensemble. Voyant que nous sommes peu nombreux au regard des Anglais et que Dieu nous a fait grande grâce des satisfactions obtenues jusqu'ici, considérant que la ville est bien munie de vivres, nous pourrions bien garder la cité en attendant que le dauphin nous envoie d'autres secours. Pour bien dire, il ne semble pas indiqué au conseil que les soldats sortent demain.

– Vous avez été à votre conseil et moi au mien. Et croyez que le conseil de mon Seigneur sera accompli et tiendra, et que ce conseil-là périra.

La Bâtard et les autres n'osent pas retourner chez eux. Pendant toute la nuit, des habitants d'Orléans traversent en barque. Les uns viennent tout armés, pour nous aider demain ; les autres apportent pain, vin et viandes.

Le samedi 7 mai, frère Jean Pasquerel me confesse et célèbre la messe de bon matin. Mon page Louis apporte mon harnois. Je ressens un grand dégoût de devoir encore vêtir ce costume de fer qui pèse si lourd sur mes épaules. J'appelle Catherine.

– Bonne Catherine, qu'en dites-vous ? Puisque Dieu me protège, je pourrais aller à l'assaut sans harnois.

– Tu sais ce que l'on dit : Aide-toi, le Ciel t'aidera. Pour que Dieu puisse te protéger, tu dois faire bien attention toi-même. Les flèches voleront comme moustiques au bord de l'eau. Dieu ne peut pas les arrêter toutes. Même avec ton harnois, tu seras peut-être blessée.

– Moi, je serai blessée ?

Je me souviens du sang que j'ai vu en telle abondance quand nous avons pris la bastille Saint-Loup et la bastille des Augustins. Les larmes m'emplissent les yeux quand je pense que mon propre sang sera répandu bientôt. Je suis si émue que, croyant parler à Catherine en mon for intérieur, j'ai crié et parlé à voix haute. Frère Jean Pasquerel m'a entendue.

– Vous serez blessée, Jeannette ?

– Mes voix me le font craindre.

Dès après déjeuner, nous nous approchons de la bastille des Tourelles. Je me sens bien joyeuse.

– En nom Dieu, ce soir nous entrerons dans la ville par le pont !

Nous attaquons d'abord un gros boulevard, qu'il est expédient d'avoir et gagner avant de faire autre chose. Pour ce faire et mettre à exécution, nous allons d'une part et d'autre et donnons l'assaut du matin jusqu'au coucher du soleil.

Dans le même temps, nos gens amènent un chaland rempli de fagots et de bitume sous la dernière arche du pont afin de l'ardre[1] et de faire effondrer une partie de la bastille

Au début de l'après-midi, un vireton[2] d'arbalète glisse entre deux plaques de mon harnois et pénètre entre mon cou et mon épaule, au dessus de mon sein gauche, de la longueur d'un demi-pied. Comme Catherine me l'avait annoncé, mon sang coule pour la première fois. Je pleure chaudes larmes. Mes gens me tirent de la mêlée, défont mon harnois et enlèvent le vireton. Un soldat que je ne connais pas, me croyant gravement blessée, veut m'appliquer un charme. Ah, non !

– Je préférerais mourir plutôt que faire quelque chose que je sache être un péché, ou être contre la volonté de Dieu. Je sais bien que je devrai mourir, mais ne sais ni où, ni quand, ni comment. Mais si à la blessure peut être appliqué un remède sans péché, je veux bien être guérie.

Le bon frère Jean Pasquerel ôte ma chemise et applique sur la blessure un morceau de ce lard qui sert à graisser les harnois. Il le trempe dans l'huile d'olive et le serre avec un bandage de lin. Aussitôt, je demande à Jean d'Aulon de m'armer. Après m'être confessé auprès du frère, pleurant et me lamentant, je repars au combat.

Les seigneurs et capitaines, voyant que bonnement ce jour le boulevard ne peuvent gagner, considérée l'heure qui est fort tard, et aussi que tous sont fort las et fatigués, concluent entre eux

---

[1] Brûler.

[2] Trait d'arbalète empenné en hélice, de manière à tourner sur lui-même. Certains témoins disent que c'est une flèche d'arc qui a blessé Jeanne.

faire sonner la retraite de l'armée et à son de trompille sonné que chacun se retire pour ce jour. Le Bâtard vient me trouver et me signifie qu'il va faire sonner la trompille.

– Attendez, Bâtard. Si vous êtes las, reposez-vous un peu, mangez et buvez.

Je me retire en une vigne et prie le Seigneur pendant un demi quart d'heure afin qu'il nous donne courage et victoire. Je crois voir Michel et Catherine parmi les sarments.

– Bon Saint Michel, et vous ma bonne Catherine, que se passe-t-il ? Nous n'arrivons pas à prendre ce maudit boulevard.

– Ne te décourage pas, Jeannette. Jusqu'ici, tu as toujours réussi à retourner les situations apparemment désespérées. Sois têtue, comme Michel l'était quand il emmenait les légions du Ciel.

– Je ne renonçais jamais ! Allez, Jeannette, va, fille de Dieu, va, va !

À cause de ma blessure, j'ai confié mon étendard à l'un de mes gens, nommé Le Basque. Au moment où le Bâtard va faire sonner retraite, mon intendant, Jean d'Aulon, connaissant ce Basque être vaillant homme, craignant que le boulevard et la bastille ne demeurent aux mains des ennemis, a imagination que si l'étendard est bouté en avant, pour la grande ardeur qui reste en les gens de guerre qui sont là, ils pourraient par ce moyen gagner le boulevard. Jean d'Aulon entre alors à cheval dedans le fossé au pied du boulevard et demande au Basque de le suivre. Il traverse la douve, se couvrant de son bouclier par crainte des pierres. Le Basque, étant à pied, est encore de l'autre côté.

Revenant de ma vigne, j'aperçois mon étendard au début de la douve. Je m'élance.

– Ah, mon étendard, mon étendard !

Je saisis l'étendard par le haut, qui dépasse du fossé. Jean d'Aulon appelle :

– Alors, Basque, que m'as-tu promis ?

Je veux tenir mon étendard, mais le Basque veut traverser la douve. Nous agitons si bien l'étendard que tous ceux de l'armée croient que nous leur faisons signe, s'assemblent et derechef se rallient, puis par telle âpreté assaillent le boulevard qu'en peu de temps après le boulevard et la bastille sont pris sûrement et sauvement. Le seigneur Classidas et d'autres capitaines, se retirant vers le pont, sont pressés par nos gens si vivement qu'ils tombent dans le fleuve de Loire où ils se noient en grand nombre. Tous les Anglais sont pris ou tués, sauf ceux qui réussissent à s'enfuir.

Nos charpentiers, utilisant les échelles d'assaut et les claies qui servent à franchir les douves, bâtissent un échafaudage et posent des planches au-dessus de la partie du pont qui était coupée, si bien que nous entrons dans la ville par le pont, ainsi que je l'avais promis.

Le lendemain, jour de dimanche et huitième jour de mai, les Anglais sortent du fort Saint-Laurent et des autres bastilles qui leur restent et se rangent en bataille. Les nôtres se préparent à aller au combat, mais je les prie de n'en rien faire, en l'honneur du saint jour de Dieu.

Après environ une heure, les Anglais s'en vont comme tout confus déconfits et se retirent à Meung-sur-Loire, levant le siège qu'ils ont tenu devant Orléans depuis plus de sept mois.

Les capitaines, gens d'armes et habitants d'Orléans se réjouissent grandement que les Anglais partent sans que nous ayons besoin de livrer bataille. Les capitaines disent que les bastilles des Augustins et des Tourelles étaient si fortes que huit ou dix gens d'armes pouvaient les tenir pendant des semaines, et que c'est grand miracle de Dieu que nous les ayons prises en si peu de jours. Par ce fait, tous croient volontiers que c'est bien le Seigneur du Ciel qui m'envoie.

Ce même jour les gens d'Église, seigneurs, capitaines, gens d'armes et bourgeois étant et demeurant dans Orléans font très belle et solennelle procession. Les bourgeois, vêtus de robes

vermeilles, portent des torches. Les sergents, coiffés d'un chaperon vert, portent bannières, croix et reliques que l'on a sorti des églises. Les prêtres, revêtus de leurs chapes et surplis, brandissent des cierges. Tous visitent les églises par grande exultation et dévotion, chantant *Te Deum Laudeamus*, rendant humble grâce à Notre-Seigneur et louanges très méritées pour les très grands secours et victoires qu'Il leur a donnés et envoyés contre les Anglais. Les cloches des églises sonnent si nombreuses que je n'ai jamais entendu si grand vacarme.

9. Talbot vaincu

Le mardi, dixième jour de mai, je pars d'Orléans avec le Bâtard et les autres capitaines de guerre et nous allons à Loches, près de Tours, où demeure le dauphin. Quand je m'incline devant lui, il me relève incontinent et je vois grande lumière de joie éclairer son visage.

Certains capitaines et certains seigneurs de sang royal veulent que nous chassions maintenant les ennemis de Normandie. Je leur donne mon avis, qui est aussi celui de Michel et Catherine.

– Il faut d'abord aller à Reims pour consacrer le roi. Une fois qu'il sera couronné et sacré, la puissance de nos ennemis diminuera toujours et ils ne pourront finalement nuire ni à lui, ni au royaume.

Ils se rallient à mon avis. Ils ont confiance en moi. Avec l'aide de Dieu, tout ce que j'ai dit jusqu'à présent s'est fait.

Nous requérons des hommes d'armes pour attaquer Talbot et ses gens, retranchés à Meung-sur-Loire, ainsi que les autres Anglais qui tiennent les places de Beaugency et Jargeau, afin de faire route libre et sûre au dauphin pour se rendre à Reims.

Le dauphin hésite, se réunit en sa chambre avec les seigneurs ses conseillers. Je l'incite très instamment à se hâter et ne pas tarder davantage.

– Noble dauphin, ne tenez plus tant et si longuement conseil, mais laissez-nous vaincre les ennemis, afin que vous veniez le plus tôt possible à Reims pour recevoir une digne couronne.

– En hâtiveté ne gît pas bonne ordonnance. Pourquoi veux-tu toujours aller si vite, Pucelle ?

– Je crains que je dure seulement un an et guère plus. Nous devons penser pendant cette année de bien œuvrer, car nous avons quatre charges, à savoir : lever le siège mis par les Anglais devant la ville d'Orléans, chasser les Anglais, vous faire couronner et sacrer à Reims, libérer le duc d'Orléans des mains des Anglais qui le tiennent prisonnier à Londres.

Après avoir délibéré dix jours environ, le dauphin accepte d'envoyer une nouvelle armée contre les Anglais. Le duc d'Alençon, qui a enfin payé sa rançon, doit la commander. Vers la fin du mois de mai, je vais le chercher en son château, près de Saumur. Sa femme n'a pas envie de le laisser partir à la guerre.

– Si les Anglais le prennent de nouveau, je n'aurai pas assez d'argent pour le faire libérer. Ils gardent mon frère Charles[1] depuis plus de quinze ans. Je ne voudrais pas que mon mari subisse le même sort.

– Dame, n'ayez crainte. Je vous le rendrai sain et sauf, et en tel état ou meilleur qu'il n'est.

Nous allons rassembler des troupes à Selles sur le Cher et à Romorantin. Notre armée compte environ six cents hommes d'armes et quatre cents archers. L'armée du Bâtard, qui vient se joindre à la nôtre, en compte autant. On dit que le dauphin n'a jamais eu si grande compagnie.

Au début du mois de juin, nous nous approchons de la première place que nous voulons assaillir, Jargeau près d'Orléans. Les capitaines font grand débat, à savoir si nous sommes assez forts et nombreux pour déloger les Anglais, qui sont dans la ville en grand nombre et puissance. Je ne comprends pas pourquoi ces hommes de guerre ne veulent jamais faire la guerre.

---

[1] Le duc Charles d'Orléans, prisonnier à Londres.

– Je vous dis de ne craindre aucun multitude et de ne faire pas difficulté de donner l'assaut aux Anglais, car Dieu conduit votre affaire. Si je n'étais pas sûre que Dieu conduit cette affaire, je préférerais garder les brebis plutôt que de m'exposer à tels périls.

Ce qu'entendu, ils acceptent de faire chemin vers Jargeau et de passer la nuit sous les remparts, dans les faubourgs de la ville. Nous apercevant, les Anglais sortent, viennent à notre rencontre et parviennent de prime abord à repousser nos gens. Alors je lève mon étendard, je pars à l'attaque, j'exhorte les soldats qu'ils aient bon courage. Ils font si bien que les Anglais rentrent dans la ville et que nous passons la nuit dans les faubourgs, ainsi que nous le désirions.

Au matin du douzième jour de juin, nos gens réussissent à amener devant la ville une grosse bombarde appelée "la Bergère". Elle est si lourde qu'il faut vingt-huit chevaux pour la traîner et que les habitants d'Orléans, auxquels elle appartient, ont dû renforcer le pont pour lui faire traverser la Loire. Notre bonne Bergère lance des boulets de cinq cents livres[1], qui abattent trois des tours de la ville à grand fracas, dans un nuage de poussière. Nos soldats se réjouissent et crient : "Noël" ! "Noël" ! "Noël" !

Reconnaissant le duc d'Alençon à la grande plume verte plantée au sommet de son casque, je galope jusqu'auprès de lui.

– Avant, gentil duc, à l'assaut !

– Doucement, Pucelle… Il est trop tôt, ce me semble. Laissons d'abord notre bombarde effrayer les ennemis.

– N'ayez doute, l'heure est prête quand il plaît à Dieu. Il faut agir quand Dieu le veut !

– Tu me promets que Dieu nous aidera ?

– Agissez, et Dieu agira.

– Eh bien, je veux d'abord bombarder, ensuite donner l'assaut. C'est ma façon d'agir.

– Ah ! Gentil duc, craindrais-tu ? Ne sais-tu pas que j'ai promis à ta femme de te rendre sain et sauf ?

Le duc ne sait plus quoi répondre, si bien qu'il ordonne aux hérauts de crier : "À l'assaut !" En observant les remparts pour savoir où poser nos échelles, j'aperçois une machine qui se prépare à lancer une grosse pierre vers nous. Je la montre au duc et l'avertis de se retirer. Un instant plus tard, la pierre tombe à l'endroit précis où se trouvait le duc, et d'ailleurs elle écrase et tue monseigneur du Lude, qui passait par là. Le duc d'Alençon s'émerveille de ce qu'il croit être miracle divin. En vérité, je n'ai pas eu préscience de ce qui allait se passer : j'ai vu une machine qui visait dans notre direction, c'est tout.

Le fossé ne contient pas d'eau, mais des buissons d'épines que nous coupons à la serpe. Ensuite, nous commençons l'échellement et montons à l'assaut. Les Anglais ont grand peur. Leur lieutenant, le comte de Suffort[2], fait crier qu'il demande une trêve pour parler. Personne ne l'entend. Je monte sur une échelle de trente pieds à quatre rangs[3]. Un Anglais perce mon étendard d'un coup d'épieu. Un autre lance d'en haut une pierre qui se brise sur ma chapeline[4]. Etourdie par le choc, je tombe à terre. Je me relève incontinent et crie :

– Amis, amis, sus, sus ! Notre Sire a condamné les Anglais. À cette heure, ils sont nôtres. Ayez bon cœur !

---

[1] La livre pesait à peu près le même poids qu'aujourd'hui, c'est-à-dire un demi kilogramme.

[2] William Pole, seigneur de Suffolk ; c'est son frère John que Jeanne appelle "La Poule".

[3] Les barreaux sont assez larges pour que quatre personnes puissent monter de front.

[4] Casque léger.

En peu de temps, nous prenons la ville et capturons le seigneur de Suffort. Des Français, poursuivant des Anglais qui tentent de franchir le fleuve par le pont, en tuent plus de onze cents.

Nous revenons à Orléans, puis continuons notre chemin le long de la Loire jusqu'à Meung. Nous nous arrêtons devant cette ville le quatorzième jour de juin et repartons bien vitement, car les Anglais y sont trop nombreux. Nous décidons d'attaquer d'abord la ville de Beaugency, qui est moins bien défendue. Aussitôt que nous approchons, les Anglais dégarnissent la ville et se retirent dans le château.

Des hérauts nous annoncent que le connétable de Richemont nous amène en renfort quatre cents hommes d'armes et six cents archers. Le duc d'Alençon n'est pas content.

– Jusqu'à l'année dernière, le connétable exerçait grande influence sur le dauphin. Certains disaient : trop grande influence. Depuis que le seigneur de La Trémouille l'a remplacé dans la faveur du dauphin, il vit retiré en ses terres. Le dauphin lui a interdit de combattre avec nous. S'il vient, je m'en irai.

– Que dis-tu, noble duc ? Par mon martin, les Anglais sont nombreux et solidement retranchés. On dit qu'une nouvelle armée anglaise s'approche et que le seigneur Talbot est sorti de Meung pour en prendre la tête. Face à ces périls, il est besoin de s'aider !

Le gentil duc se range à mon avis, car le connétable est un guerrier de grande expérience, qui s'est battu vaillamment à Azincourt. On dit même que de tous les capitaines français, c'est le meilleur. Son aide nous sera précieuse. Nous le recevons dans notre camp. En me voyant, il dit :

– Pucelle, si tu viens de Dieu, je ne te crains pas ; et si du diable, encore moins !

– Ah, beau connétable, vous ne deviez pas venir, mais parce que vous êtes venu, vous serez le bien venu.

Sur son conseil, le duc offre un sauf-conduit aux Anglais retranchés dans le château de Beaugency, à condition qu'ils se rendent, se retirent et promettent de ne pas se battre contre nous. Ainsi, nous pouvons quitter Beaugency sans dommage pour aller à la rencontre de la nouvelle armée anglaise.

Nos capitaines et gens d'armes sont joyeux de marcher au nord de la Loire. Ils regardent les champs et les bois comme s'ils découvraient des possessions toutes neuves !

Un nuage de poussière s'élève et grandit au bout du chemin. C'est quelqu'un de la compagnie de La Hire qui avance vers nous au galop. Il nous annonce que les Anglais viennent, que nous les verrons bientôt, qu'ils sont plus de mille hommes d'armes et autant d'archers. Certains capitaines disent que nous ferions mieux d'attendre d'autres renforts, que jusqu'ici nous avons seulement pris des bastilles, que nous n'avons jamais combattu une grande armée anglaise en plate campagne. J'ai envie de les traiter de lâches et de couards, mais Michel me conseille de ne pas les juger avec sévérité.

– Ces pauvres gens se souviennent de la défaite d'Azincourt.

– Nous ne craignons aucune défaite, puisque le Seigneur du Ciel est avec nous !

– Ce qui me paraît certain, c'est que les Anglais ont encore plus peur que les Français. Dès que ton étendard apparaît, leurs bastilles et leurs places-fortes tombent comme des huttes de paille un jour de tempête.

Les capitaines me regardent, attendant que je les rassure.

– En nom Dé, il les faut combattre. S'ils étaient pendus aux nues, nous les aurions, car Dieu les a envoyés à nous pour que nous les punissions. Mon conseil m'a dit qu'ils sont tous nôtres. Le gentil dauphin aura aujourd'hui la plus grande victoire qu'il eut piéça !

Le dix-septième jour de juin, après avoir parcouru environ sept lieues vers le nord, alors que nous sommes montés sur une petite montagnette près d'un village nommé Patay, nous apercevons les Anglais chevaucher en très belle ordonnance. Ils se rangent en bataille dans la plaine. Les hommes de pied estoquent[1] des épieux devant eux, afin d'empêcher nos chevaux de charger. Le seigneur Talbot délègue deux hérauts, disant qu'il ne tient qu'à nous de descendre du mont et de venir combattre. Je leur demande de rapporter à Talbot la réponse suivante :

– Allez vous loger pour aujourd'hui, car il est assez tard, et demain, au plaisir de Dieu et de Notre-Dame, nous nous verrons de plus près.

Au matin du dix-huitième jour de juin, le seigneur duc d'Alençon, le connétable de Richemont, le Bâtard d'Orléans, La Hire, Poton et d'autres capitaines tiennent conseil. Le duc m'interroge.

– Que devons-nous faire, Pucelle ?

– Ayez tous de bons éperons !

– Que dis-tu ? Allons-nous leur tourner le dos ?

– Non, mais ce seront les Anglais qui ne se défendront pas et seront vaincus, et il vous faudra avoir de bons éperons pour leur courir après.

Nous avançons vers Patay. Il nous semble que l'armée anglaise se trouve encore loin de nous. En vérité, une avant-garde s'est cachée derrière des haies et taillis afin de nous attaquer par surprise. Soudain, nous entendons de hauts cris. Un cerf, envoyé ce me semble par Notre-Seigneur, traverse les taillis en courant, se jette dans cette avant-garde anglaise et provoque grand désordre. Nous ne savions pas que nos ennemis fussent si près de nous. Nos hérauts appellent : "À l'arme ! Il est l'heure de besogner !"

À ce moment-là, Falstolf arrive en toute hâte pour aider son avant-garde. Ceux de l'avant-garde, affolés par le cerf, effrayés de se savoir découverts, craignant notre attaque, ne comprennent pas que Falstolf vient les secourir. Ils croient que la bataille est perdue et que Falstolf s'enfuit ! Le capitaine de l'avant-garde tenant pour vérité qu'il en est ainsi, lui et ses gens prennent fuite et abandonnent la haie. À son tour, Falstolf, voyant leur déroute, pense que la bataille est perdue et se retire sans avoir combattu. Nous poursuivons les Anglais, qui sont si déconfits que nous pouvons à volonté prendre ou tuer tous ceux que bon nous semble. Plus de deux mille Anglais sont tués, me dit-on, à si peu de perte de notre côté que nous comptons seulement trois morts et quelques dizaines de blessés.

Talbot, fait prisonnier, est amené devant nous et me remet son épée. Le Bâtard est tout joyeux de revoir son ancien ennemi.

– Ce matin, messire Talbot, je ne croyais pas qu'il en arriverait ainsi…

– Eh, Bâtard, c'est la fortune de la guerre !

---

[1] Plantent.

10. Le sacre

Nous passons la nuit à Patay, remerciant Notre-Seigneur pour notre belle aventure, puis nous allons rendre compte au dauphin, qui demeure à Sully-sur-Loire, dans le château de son conseiller La Trémouille. Le dauphin ne sait que penser, car La Trémouille et d'autres conseillers disent que nos victoires n'ont pas grande valeur, pour ce que les Anglais avaient envie de rentrer chez eux plutôt que de combattre, mais que nous aurons grand peine à traverser le pays bourguignon pour aller à Reims. De nouveau, ils parlent de mener la guerre en Normandie pour chasser les Anglais à tout jamais. Mon bon duc d'Alençon voudrait bien leur reprendre son duché[1] !

Ayant passé plus d'une semaine à délibérer, le dauphin se range enfin à mon avis. Il envoie des courriers à tous ses vassaux, les priant d'assister à son sacrement. Comme en vérité le duc de Bourgogne est vassal du roi de France, je lui fais écrire une lettre, lui demandant de venir jurer fidélité au roi.

Nous assemblons une grande armée à Gien, qui se trouve à deux lieues environ de Sully-sur-Loire. Cependant, au lieu d'entrer en pays bourguignon, nous attendons je ne sais quels nouveaux renforts. Nous n'aurions pas besoin de renforts si le dauphin n'avait pas renvoyé chez lui le connétable, sans même le remercier pour les grands services qu'il nous a rendus. Je suis si fort marrie que je m'en vais loger aux champs, afin de trouver réconfort dans le parfum de la rosée et dans le chant des oiseaux.

Le 29 juin, le Bâtard d'Orléans vient m'avertir que l'armée se met en chemin. Le lendemain, nous arrivons devant Auxerre, grande et belle ville du pays bourguignon. Nous sommons les bourgeois de nous laisser entrer. Craignant les pilleries, ils refusent. On dit qu'ils ont donné deux mille écus à La Trémouille pour que notre armée évite leur cité. Je ne sais si c'est vérité. Ce que je sais, c'est que je dis qu'il faut prendre la ville et que La Trémouille dit que nous pouvons nous arranger par composition. C'est un homme gros et gras, qui mourrait d'apoplexie s'il devait se battre. Pendant trois jours, des hérauts vont et viennent de notre camp à la ville. Les bourgeois acceptent de nous fournir des victuailles à condition que nous partions sans faire bataille. Ils disent qu'ils ne veulent pas encore choisir entre le duc de Bourgogne et le dauphin, mais s'engagent à faire au dauphin pareille obéissance que feront ceux des villes de Troyes, Châlons et Reims.

Quittant Auxerre le quatrième jour de juillet, nous avançons vers Troyes. Cette cité n'est pas seulement gardée par ses bourgeois et par des soldats bourguignons, mais aussi par des hommes d'armes anglais. Elle a reconnu le roi Henry d'Angleterre régent de France et son fils le petit Henry héritier du trône. Il me semble que les capitaines, une fois de plus, n'ont pas envie de combattre. Je me sens capable de les convaincre, comme je l'ai fait maintes fois, mais cela ne sert à rien si les conseillers du dauphin l'embrouillent avec leurs intrigues. Je me confesse auprès du bon frère Jean Pasquerel, j'entends la messe, et puis je prie Michel et Catherine de m'aider.

– Le dauphin m'a écoutée quand je suis arrivée à Chinon parce qu'il ne pouvait espérer aide d'aucune sorte si elle ne lui venait de Dieu. Les capitaines disent que si je n'étais pas venue, les Anglais auraient pris Orléans en deux ou trois semaines et fait tuer le dauphin peu après.

[1] Alençon se trouve en Normandie.

Maintenant que les choses vont mieux, il ne m'écoute plus, mais laisse La Trémouille décider pour lui.

– Ne te décourage pas, Jeannette. Si le dauphin ne t'écoutait pas, il serait parti en Normandie. Qu'en dites-vous, Michel ? Donnez donc un conseil à la petite.

– Tu n'as qu'à écrire une lettre aux habitants de Troyes, afin de leur inspirer la même crainte qu'aux Anglais d'Orléans.

– Quelle bonne idée ! Je vous remercie, bon Saint Michel, et vous aussi, gentille Catherine.

Je dicte à Jean Pasquerel la lettre suivante :

"Loyaux Français, venez au devant du dauphin Charles, et qu'il n'y ait point de faute, et ne redoutez rien pour vos corps ni vos biens, si ainsi faites. Et si ainsi ne le faites, je vous promets et certifie sur vos vies que nous entrerons avec l'aide de Dieu, en toutes les villes qui doivent être du saint royaume et y ferons bonne paix ferme, qui que vienne contre. À Dieu vous recommande, qu'Il soit garde de vous s'Il lui plaît. Répondez brièvement."

Je fais envoyer cette lettre quand nous sommes à cinq lieues de Troyes environ. D'abord, les bourgeois de Troyes ne daignent pas même répondre. Nous installons notre camp devant la ville. Pour se moquer de nous, ce me semble, les bourgeois envoient vers moi un gros moine qui fait des signes de croix et lance de l'eau bénite, comme si j'étais une envoyée du démon.

– Approchez hardiment, je ne m'envolerai pas ! lui dis-je.

Le dauphin réunit un conseil des seigneurs de son sang et des capitaines de guerre. Pour affamer la ville de Troyes, il faudrait bâtir bastilles et boulevards et attendre plusieurs mois. Pour l'instant, ce sont nos gens qui ont faim, car les vivres commencent à nous manquer. La chaleur de l'été est si grande que les provisions de bouche se sont gâtées. Ceux qui les mangent et boivent l'eau corrompue des rivières ont bien mal au ventre. Certains disent que nous devrions renoncer à assiéger la ville et continuer notre route vers Reims. Etant entrée en la tente du dauphin pendant le conseil, je demande à parler.

– Serai-je crue pour ce que je dirai ?

– Oui, répond le dauphin, selon ce que direz.

– Noble dauphin, cette cité est vôtre. Ordonnez que votre gent vienne et assiège la ville, et ne traînez pas en plus longs conseils, car, en nom Dieu, avant trois jours je vous introduirai dans la cité de Troyes, par amour ou par force ou par courage, et la fausse Bourgogne en sera toute stupéfaite.

– Pucelle, si nous étions certains de l'avoir dans six jours, nous attendrions bien, mais je ne sais si ce que vous dites est vrai.

– N'en faites aucun doute. Vous serez demain maître de la ville.

Je demande aussitôt que l'on apporte des bombardes face aux remparts, puis j'ordonne aux gens de pied de faire des fagots pour remplir les fossés. Le lendemain, je fais crier : "À l'assaut", et "Aux fagots tout le monde !", donnant signe de mettre les fagots dans les fossés. Ce que voyant, les gens de Troyes envoient au dauphin pour négocier leur composition. Le dimanche, dixième jour de juillet, l'évêque et les citoyens font leur obéissance au dauphin, frémissants et tremblants. Nous entrons dans la ville, moi chevauchant à côté du dauphin et portant mon étendard en grand triomphe.

Le onzième jour de juillet, étant à Troyes, le dauphin écrit une lettre aux habitants de Reims.

"Nous nous sommes mis en route pour aller à Reims, afin d'y prendre et recevoir, selon la bonne coutume de nos prédécesseurs, notre sacre et couronnement. Nous vous mandons, sommons et

requérons, sur la loyauté et obéissance que vous devez, que, ainsi que vous y êtes tenus, vous vous disposiez à nous recevoir."

Nous repartons le douzième jour de juillet et parvenons deux jours plus tard, à savoir le quatorzième jour de juillet, devant la ville de Châlons sur la rivière de Marne. Messire Montjoie, héraut du dauphin, porte à l'évêque de la ville une lettre promettant l'abolition[1]. L'évêque sort sans attendre et donne les clefs de la ville au dauphin.

La ville de Châlons n'étant pas trop éloignée du duché de Bar et de mon village de Domrémy, cinq habitants de mon village, menés par mon parrain Jean Moreau, viennent me dire bonjour. Ils hésitent à s'approcher de moi.

– Est-ce bien toi, Jeannette ?

– Tu portes harnois comme un homme de guerre.

– Voudras-tu parler à de simples gens ? Tu chevauches avec grands seigneurs et capitaines…

– Que dis-tu, parrain, et vous, mes amis ? Bien sûr que je suis votre Jeannette !

Je donne à mon parrain, en souvenir de moi, une petite veste rouge que je portais.

Une autre visiteuse s'en vient depuis mon village : la bonne Sainte Marguerite, sortie de son église. J'entends sa belle voix chantante…

– Eh bien, Jeannette, n'es-tu pas devenue grande et fameuse guerrière, comme je te l'avais promis ?

– Avec l'aide de Dieu.

– Quand tu auras sacré le roi, ta mission sera accomplie. Je te conseille de rentrer au village. Quant à moi, j'y retourne céans. À te revoir bientôt !

– Je vous remercie de ce conseil, bonne Marguerite.

De Châlons à Reims, il y a seulement dix lieues. Le dauphin est inquiet, parce que les habitants de Reims n'ont pas répondu à sa sommation. Nous touchons au but, mais la ville de Reims est entourée de hauts remparts et les partisans des Anglais y sont nombreux. Je rassure le dauphin.

– N'ayez doute, car les bourgeois viendront au-devant de vous et feront obéissance avant que vous n'arriviez aux portes de la ville. Avancez hardiment et ne craignez rien, car si vous voulez agir virilement tout votre royaume est à vous.

Le seizième jour de juillet, alors que le dauphin demeure au château de Sept-Saulx, les bourgeois de Reims envoient une députation pour lui offrir pleine et entière obéissance comme à leur souverain. Le soir même, nous entrons dans la ville.

On dit que les habitants de Reims, comme ceux d'Auxerre et de Troyes, ne savent pas trop s'ils sont français ou bourguignons. Ils espèrent que le duc de Bourgogne reconnaîtra bientôt le dauphin comme roi de France. Ce qui est certain, c'est que tous ceux que l'on appelle les "Français reniés", qui sont bons amis des Anglais et ont œuvré pour les aider à dominer la France, ont quitté Reims en toute hâte avant notre arrivée.

Le dimanche, dix-septième jour de juillet de l'année de Notre-Seigneur 1429, le noble dauphin est sacré roi de France en la cathédrale de Reims. Ayant passé la nuit en prière et oraison dans le palais de l'archévêque, il traverse la ville en grande procession d'évêques, chanoines et autre gens d'Église. Quatre cavaliers tout montés entrent après lui dans la cathédrale. Ce sont mes capitaines,

[1] Amnistie.

messires de Boussac, de Culant, de Graville et de Rais. Ils sont allés à l'abbaye de Saint-Rémi et en rapportent la Saint Ampoule contenant l'huile remise par des anges à Saint Rémi pour le baptême du roi Clovis, ce pourquoi on les nomme "otages de la Sainte-Ampoule". Comme la couronne et le sceptre sont restés en l'église de Saint-Denis, près de Paris, depuis le sacre du roi Charles VI, on a cherché une couronne et un sceptre dans le trésor de la cathédrale. Une foule immense se presse autour de la cathédrale et dedans, criant : "Noël ! Noël !" Des milliers de braves gens sont venus de près et de loin pour assister au sacre. J'ai vu ma mère et mon père, qui sont venus de Domrémy avec mon oncle Durand Laxart. Ils me regardaient comme si j'étais la reine, ou bien Sainte Catherine, et bredouillaient quand ils s'adressaient à moi.

Je me tiens à côté du dauphin, qui sera bientôt le roi. Ce matin, j'étais un peu inquiète et j'ai parlé à mes conseils.

– Il y aura dans la cathédrale beaux messieurs et belles dames vêtus de velours et de soie. Quant à moi, je ne possède que des habits de garçon déjà tout usés.

– J'aimerais bien te prêter ma belle robe blanche et dorée, mais c'est impossible… Tu pourrais demander des vêtements de femme à ta mère, sauf qu'ils ne seront pas en velours et en soie.

– La petite ferait mieux de porter son harnois, pour rappeler que c'est son courage dans les combats qui a amené le dauphin ici. Et n'oublie pas ton étendard, Jeannette.

– Mon étendard ? Pourquoi mon étendard ?

– Comme tu es plus petite que les seigneurs et capitaines, personne ne te verra. Si tu portes ton étendard, tout le monde saura que tu es là.

Quand je suis entrée dans la cathédrale avec mon étendard, messire La Trémouille s'est moqué de moi.

– Tu te crois sur un champ de bataille, Pucelle, dans ton harnois ? Et dis-moi, à quoi te sert ton étendard aujourd'hui ?

– Mon étendard a été à la peine, c'est bien raison qu'il soit à l'honneur !

Le dauphin, vêtu de ses chausses et de sa seule chemise, se prosterne maintenant sur les marches de l'autel. L'archevêque, monseigneur Regnault de Chartres, vêtu d'un grand surplis rouge, l'oint d'huile sainte sur la tête, la poitrine et les épaules, puis aux jointures des bras. Le dauphin revêt alors sa tunique et une chape de soie. L'archevêque lui met au doigt un anneau pour signifier l'alliance avec le peuple de France. Il lui donne le sceptre, qui est plus grand que moi, et ausssi un petit bâton, surmonté d'une main d'ivoire, que l'on appelle la main de justice. Douze pairs, à savoir six princes de sang et six dignitaires d'Église, tiennent la couronne sertie de pierres précieuses au-dessus de sa tête cependant qu'il s'assoit sur son trône. Dès que la couronne est posée, les trompilles sonnent en telle manière qu'il semble que les voûtes de la cathédrale se doivent fendre. Le dauphin est devenu le roi de France. Je m'agenouille à ses pieds et, pleurant chaudes larmes, lui dis :

– Gentil roi, ores est exécuté le plaisir de Dieu, qui voulait que je lève le siège d'Orléans et que je vous amène en cette cité de Reims recevoir votre digne sacre, en montrant que vous êtes vrai roi et celui auquel le royaume doit appartenir.

11. L'échec devant Paris

On a dû remplacer certains des douze pairs pour le couronnement du roi. Un pair d'Église, l'évêque Cauchon, avait fui Reims avec les autres Français reniés. Plusieurs pairs de sang manquaient, et principalement le premier d'entre eux : Philippe, duc de Bourgogne. Comme il n'a pas répondu à ma première lettre, je lui en ai envoyé une seconde au matin du sacre.

"Jhesus Maria.

"Haut et redouté prince, duc de Bourgogne, la Pucelle vous requiert de par le Roi du Ciel, mon droiturier et souverain Seigneur, que le roi de France et vous fassiez bonne paix ferme, qui dure longuement. Pardonnez l'un à l'autre de bon cœur, entièrement, ainsi que doivent le faire loyaux chrétiens.

"Prince de Bourgogne, je vous prie, supplie et requiers mains jointes que ne guerroyez plus au saint royaume de France et faites retraire, incontinent et brièvement, vos gens qui sont en aucune place et forteresse dudit royaume. Et s'il vous plaît à guerroyer, si allez sur les Sarrasins.

"Et vous fais assavoir pour votre bien et votre honneur que vous n'y gagnerez point bataille à l'encontre des loyaux Français, et tous ceux qui guerroient audit saint royaume de France, guerroient contre le Roi Jhesus, mon droiturier et souverain Seigneur, Roi du Ciel et de tout le monde. Et croyez sûrement que, quelque nombre de gens que vous ameniez contre nous, qu'ils n'y gagneront pas et sera grande pitié de la bataille et du sang qui y sera répandu de ceux qui viendront contre nous.

"Et à trois semaines que je vous avais écrit et envoyé bonne lettre par un héraut, que fussiez au sacre du roi qui, aujourd'hui dimanche dix-septième jour de ce présent mois de juillet, se fait en la cité de Reims, dont je n'ai eu point de réponse ni nouvelles dudit héraut.

"À Dieu vous recommande, et soit garde de vous, s'il Lui plaît.

"Ecrit audit lieu de Reims, ledit dix-septième jour de juillet."

En vérité, il me semble que nous ne devons pas craindre le duc de Bourgogne. Nous n'avons connu nulle défaite, mais seulement victoires, si bien qu'aucun ennemi, anglais ou bourguignon, n'osera maintenant nous attaquer. C'est le moment de tirer droit sur Paris et de prendre cette maîtresse cité du royaume !

Nous quittons Reims le vingt-deuxième jour du mois de juillet. Toutes les villes qui se trouvent entre Reims et Paris nous ouvrent leurs portes : Soissons, Château-Thierry, Coulommiers. Ces régions ont beaucoup souffert de la guerre, ce me semble. Les plaines sont incultes, les champs embroussaillés, les villages brûlés et vides d'habitants. Les gens cultivent la terre à l'intérieur des remparts des villes, ou bien dans les faubourgs, à distance si petite qu'il est facile de rentrer en cas de danger. On dit qu'il n'est plus une seule maison debout, hors des villes et des villages fortifiés, depuis Laon jusqu'à l'Allemagne.

Nous n'avançons pas vite. Le dauphin et sa cour se fatiguent de chevaucher et se reposent dans chaque ville. Le 31 juillet, à Château-Thierry, nous rencontrons des habitants de Domrémy. Sur ma demande, le dauphin leur annonce qu'il ne prélèvera plus d'impôts dans notre village, en l'honneur de moi.

À La Ferté-Milon, les gens sont si nombreux au bord du chemin et crient “Noël” à si grande chaleur et exultation que j’en suis toute remuée. Je me tourne vers le Bâtard d’Orléans et l’archevêque de Reims, qui chevauchent à côté de moi.

– En nom Dé, voici un bon peuple et dévot. Je n’ai jamais vu autre peuple qui tant se réjouît de l’arrivée d’un si noble roi. Puissé-je être assez heureuse, lorsque je finirai mes jours, pour pouvoir être ensevelie en cette terre.

– O Jeanne, en quel lieu avez-vous espoir de mourir ? me demande l’archevêque.

– Où il plaise à Dieu, car pour moi je ne suis sûre ni du temps ni du lieu, pas plus que vous ne l’êtes vous-même.

Pour tout dire, je me sens lasse de chevaucher de ville en ville comme si nous nous promenions par amusement, alors que nous aurions dû assaillir Paris depuis longtemps. Juste après le sacre, la ville nous aurait ouvert ses portes comme les autres. Maintenant, le duc de Bedford, le soi-disant “régent de France”, a renforcé les remparts et les défenses et accueilli en soutien une armée anglaise qui devait se battre contre les hérétiques en Bohème[1]. Il a donné grandes fêtes pour son allié le duc de Bourgogne, le nommant gouverneur de la ville.

Mon harnois pèse de plus en plus lourd, ce me semble. Saint-Michel affirme que certains seigneurs, à ce qu’il a entendu dire, ont envoyé des émissaires au duc de Bourgogne afin de composer, espérant le détacher des Anglais, et qu’ils se gardent d’attaquer Paris pour ce que la ville lui est très fidèle. Si je comprends bien, ils n’ont plus besoin de moi. J’avoue à l’archevêque mon découragement.

– J’ai accompli ce que Dieu m’a commandé, de lever le siège d’Orléans et de faire sacrer le gentil roi. Plaise à Dieu, mon Créateur, que je puisse maintenant me retirer, laisser les armes et m’en aller servir mon père et ma mère en gardant les brebis, avec ma sœur et mes frères qui tant se réjouiraient de me revoir.

Le roi s’arrête à Crépy-en-Valois. Il envoie des hérauts pour sommer les habitants de Compiègne de se mettre en son obéissance, lesquels répondent qu’ils le feront très volontiers et envoient les clefs de leur ville. Il se prépare à aller ensuite à Beauvais, comme s’il voulait faire tout le tour de Paris sans s’en approcher. Pendant ce temps, Bedford sort de Paris avec son armée et vient vers nous. Le septième jour du mois d’août, il envoie un défi au roi pour l’inviter à livrer bataille. Il accuse le roi de séduire et abuser le peuple ignorant en s’aidant d’une femme désordonnée et diffamée, vêtue d’habits d’homme et de conduite dissolue. Des gens qui connaissent les Anglais disent que leurs défaites au bord du fleuve de Loire ne les ont pas rendus humbles, car ils pensent qu’une sorcière les a vaincus par magie.

Ils ont toujours peur de moi, ce me semble. Ils n’avancent pas, mais restent près de Paris, comme s’ils voulaient seulement nous empêcher d’attaquer la ville. Le roi délibère et délibère et enfin, le quatorzième jour du mois d’août, décide que nous partirons sous son commandement. Le lendemain, nous chevauchons entre les champs de blé à la rencontre de l’armée anglaise, le Bâtard et La Hire étant avec moi comme au temps jadis. Il y a si grande poudre sur les chemins que l’on ne saurait reconnaître ni Français, ni Anglais. Nous nous arrêtons quand nos hérauts nous signalent que les Anglais sont proches. La poudre retombe doucement et nous apercevons les ennemis, au bord d’une petite rivière appelée la Nonnette. Ils brandissent, pour se moquer de moi, un étendard sur

[1] Ces hérétiques sont des “Hussites”, disciples du prêtre réformateur Jan Hus, brûlé vif en 1415.

lequel ils ont peint une femme tenant quenouille. Je demande à mes conseils ce que ce dessin veut dire.

– Ils t'invitent à rentrer chez toi et à entreprendre travaux de femme plutôt que de combattre, déclare Catherine.

Michel ne partage pas cet avis.

– Ils t'annoncent qu'ils vont te capturer et te donner de la laine à filer pour t'occuper.

Tout le jour, nous restons devant eux, sans haies ni buissons, près l'un de l'autre le trait d'une couleuvrine[1], sans combattre. Le soleil est si chaud que je crains de fondre comme beurre sous mon harnois de fer. Si seulement le roi nous mandait d'attaquer, nous pourrions chasser les Anglais et boire l'eau de la rivière ! Le soir, les Anglais retournent à Paris et le roi nous ordonne de revenir à Crépy.

Le dix-huitième jour du mois d'août, nous entrons en la ville de Compiègne. Trois jours plus tard, le roi y reçoit une ambassade du duc de Bourgogne, menée par messire Jean de Luxembourg. C'est ce qu'attendait depuis longtemps La Trémouille, qui est bon ami des Bourguignons. Il signe avec eux une trève jusqu'à la Noël, s'engageant à leur laisser Compiègne, Senlis et d'autres villes. En échange, le duc de Bourgogne promet de ne plus aider les Anglais à faire guerre contre nous.

Je suis fort marrie de ce que nous baisons les pieds des Bourguignons, alors que nous pourrions les regarder de haut si nous prenions Paris. J'entends de nouveau la voix mélodieuse de Marguerite.

– Reviens au pays, Jeannette. Le roi et ses courtisans veulent composer avec la Bourgogne. Tu les gênes. Ils n'ont plus besoin des capitaines et gens d'armes.

Ensuite, je ne l'entends plus. Je ne sais que faire. Les braves gens de Paris attendent de nous délivrance, ce me semble. Catherine et Michel m'incitent à agir.

– Si tu veux te reposer, suis le conseil de cette chère Marguerite et retire-toi dans ton village auprès de tes parents. Si tu continues à porter ton harnois, tu ne dois pas accepter de ne rien faire. Je suis sûre que vous pensez comme moi, Michel. Dites-le lui.

– Euh… Il faut faire quelque chose, c'est certain, mais quoi ?

– Les capitaines et gens d'armes ne se sont pas battus depuis Patay. Leurs épées vont rouiller. Emmène-les au combat !

– Que dites-vous, ma bonne Catherine ? Sans demander permission au roi ?

– Veux-tu demander permission à La Trémouille ou veux-tu libérer Paris ?

Je vais chez le duc d'Alençon.

– Mon beau duc, faites appareiller vos gens et ceux des autres capitaines. Par mon martin, je veux aller voir Paris de plus près que je ne l'ai vu !

Le vingt-sixième jour du mois, étant un vendredi, nous allons jusqu'à la ville de Saint-Denis, à deux lieues de Paris. Le lendemain, nous chevauchons au pied des remparts pour voir où nous pourrions combler les douves et poser des échelles. Un sergent qui est sorti de la ville à grand danger d'être déclaré traître nous dit que les habitants de Paris n'aiment pas les Anglais, et que certains habitants et bourgeois n'aiment pas non plus les Bourguignons. Quand le duc de Bourgogne est venu à Paris, il a apporté du bon vin de Beaune, mais n'a pas laissé de garnison bourguigonne, disant aux habitants de se défendre eux-mêmes. Maintenant, ils ont grand peur. Si toute l'armée nous soutenait, ils nous donneraient les clefs comme l'ont fait ceux de Troyes ou de Compiègne.

---

[1] Petit canon, dont la portée ne dépassait sans doute pas une centaine de mètres.

Le roi, ayant signé son traité avec messire de Luxembourg et nous voyant partis, quitte Compiègne et avance jusqu'à Senlis, une ville qui se trouve à mi-chemin de Compiègne et de Saint-Denis. Le duc d'Alençon va le voir à Senlis, pour le prier de venir nous rejoindre. Comme à l'accoutumée, certains conseillers poussent de hauts cris, disant qu'il est impossible de revenir sur un traité dont l'encre n'est pas encore sèche. Ce sont des partisans des Bourguignons, à savoir La Trémouille et ses proches compagnons. Les autres seigneurs et capitaines ne les aiment pas.

– Il n'y a homme, me dit le duc à son retour, de quelque état qu'il soit, qui ne dise : "Elle mettra le roi dans Paris, s'il le veut bien."

Le septième jour du mois de septembre, le roi et la cour arrivent à Saint-Denis. Le lendemain, huitième jour de septembre, fête de la Nativité de la Mère-Dieu, il nous permet d'attaquer Paris. En compagnie du sire de Gaucourt et du sire de Rais, je vais du village de La Chapelle jusqu'au faubourg de Saint-Honoré, au pied des remparts, puis je donne l'assaut à la porte Saint-Honoré[1]. Saisissant mon étendard, je traverse le fossé à la tête de mon armée. Ceux dedans, je ne sais si ce sont Anglais ou bourgeois parisiens armés, font grand bruit et vacarme de canons et couleuvrines, jetant sur nous toute manière de flèches et traits en si grande abondance que l'on dirait neige drue un jour de tempête.

Hélas, mon pauvre page Raymond, ayant relevé la visière de son casque pour voir et arracher un trait d'arbalète qui s'est fiché dans son pied, reçoit aussitôt un second trait au milieu du front. Il l'arrache à grand peine et tombe par terre dans un grand bruit de ferraille.

– Pucelle, je meurs ! s'écrie-t-il.

Je descends de cheval et prends le bon garçon dans mes bras. J'observe ce troisième œil tout rouge apparu entre les deux autres. Ne voyant pas son âme s'envoler, je suppose qu'il est encore vivant et j'appelle un prêtre. Aucun prêtre ne vient. Je ne sais pas où est mon fidèle confesseur, le frère Jean Pasquerel. Messire Jean d'Aulon, mon intendant, s'approche de moi. Il enlève son gantelet et pose le doigt sur le cou de Raymond pour sentir le battement de la vie.

– Il est mort.

– Le Seigneur lui vienne en aide ! Il est mort sans confession !

– C'est le sort des combattants, Pucelle. Au moins, il est mort dans vos bras. Il vous aimait beaucoup.

Le brave Raymond m'accompagnait depuis mon départ de Tours au printemps.

L'assaut dure depuis environ l'heure de midi jusqu'environ l'heure de jour tombant. Après soleil couchant, je reçois une volée de traits d'arbalète. L'un tue mon beau destrier Lancelot, l'autre traverse ma cuisse. Je m'efforce de crier bien haut que chacun s'approche des murs et que la place sera prise, mais le sire de Gaucourt et autres viennent me prendre contre mon vouloir et m'emmènent hors des fossés, terminant ainsi l'assaut.

Ils m'emmènent à La Chapelle, où je me confesse en pleurant auprès du bon frère Jean Pasquerel. Le lendemain, je veux repartir à l'assaut avec le duc d'Alençon, qui a fait bâtir un pont de bateaux pour franchir le fleuve de Seine et attaquer par une autre porte. Cependant, au matin, nous apprenons que le roi a ordonné de défaire le pont pendant la nuit et de rentrer à Saint-Denis.

Ce soir-là, à Saint-Denis, ma cuisse douloureuse et une petite fièvre m'empêchent de dormir. J'entends la voix de Marguerite, qu'une tendre inquiétude rend encore plus mélodieuse qu'à l'accoutumée.

---

[1] Ce qui correspond, dans le Paris actuel, à la place du Palais-Royal. Une statue de Jeanne (place des Pyramides) et une plaque (place du Palais Royal) rappellent l'événement.

– Ah, Jeannette, Jeannette, ma bonne petite, tu aurais dû m'écouter. Ton village t'attend à grande impatience. Les blés sont rentrés ; bientôt commenceront les vendanges. N'as-tu pas envie de revoir la Meuse, ta bonne rivière ? N'es-tu pas lasse des nuits à la paillade et du fracas des batailles ? Il est temps que tu reviennes chez toi !

– Si Dieu le veut, je le ferai. Je quitterai les palais et les cathédrales. Je reverrai la maison de mes parents et je prierai dans ta petite église. Je dois d'abord achever ce que j'ai entrepris.

– Tu as accompli ce qui t'était demandé. Tu as donné courage aux Français et défait les Anglais. Si tu as si bien réussi, c'est parce que tous te croyaient invincible. Depuis hier, tu ne l'es plus.

– Je ne peux pas croire que Dieu m'ait abandonnée.

– Les Anglais sont fatigués de se battre tout à la fois contre les Français, les Bretons, les paysans révoltés qui se cachent dans les forêts, les bandes de brigands et de routiers qui courent les chemins. S'ils ne parviennent pas à te vaincre, ils seront bien contents de repartir dans leur pays. Il en va autrement pour les Parisiens amis des Bourguignons, que tu as assaillis hier. Ils sont chez eux. Où partiraient-ils ?

– Je veux que mon roi règne sur son royaume tout entier, et sur Paris sa maîtresse cité. Les Bourguignons restent les alliés des Anglais. La guerre n'est pas finie.

Le treizième jour de septembre, le roi décide que nous retournerons sur la rivière de Loire, de quoi je suis fort dépitée et marrie. On dit qu'il est content à cette heure de la grâce que Dieu lui a faite de le sacrer et couronner roi de France, sans autre chose entreprendre.

Le vingt-et-unième jour du mois, à Gien sur la Loire, il débande la belle armée que nous avons assemblée ici même pour aller au sacre, disant qu'il ne peut plus payer les gens. Il écrit une lettre aux villes libérées, à savoir Reims et autres, assurant que si le duc de Bourgogne ne tient pas sa promesse et rompt la trêve, nous repartirons en campagne au printemps avec grande armée.

12. Un sombre hiver

Le duc d'Alençon voudrait aller contre les Anglais en Normandie avec moi, mais La Trémouille, parlant au nom du roi, le lui interdit. Mon bon duc retourne auprès de sa chère épouse, et j'ai grand chagrin de me séparer de lui. Le Bâtard, La Hire, Xaintrailles, tous sont partis en pleurant. En cadeau d'adieu, le Bâtard m'a offert une chemise de satin blanc et une robe vermeille, car maintenant je porte vêtements de femme. Heureusement, ma robe n'a pas de queue, sinon je devrais engager une servante pour la porter derrière moi.

Le roi me confie au sire d'Albret, frère de La Trémouille, qui est son lieutenant général en Berry. Il m'emmène à Bourges, afin que je me repose et guérisse de ma blessure à la cuisse. Je demeure trois semaines chez messire de Bouligny, conseiller général des finances du roi. Sa gentille épouse Marguerite est bonne et vraie catholique. Nous allons ensemble entendre la messe et l'office des matines.

Les braves gens de Bourges, sachant que j'ai délivré Orléans avec l'aide de Dieu, croient que je puis accomplir miracles. Ils m'apportent des patenôtres[1] et me supplient de les toucher pour les bénir. Je ne peux pas m'empêcher de rire :

– Touchez-les donc vous-mêmes… Ils seront aussi bons de votre toucher que du mien !

Une certaine Catherine de La Rochelle vient me voir, disant qu'une Dame Blanche vêtue d'or lui apparaît chaque nuit et promet de lui révéler où sont trésors cachés, lesquels permettront au roi de payer son armée. Je veille avec cette Catherine pendant deux nuits sans voir aucune Dame Blanche, après quoi je lui donne mon conseil.

– Retourne à ton mari, fais ton ménage et nourris tes enfants.

Pendant ce temps, le 13 octobre, Bedford nomme le duc de Bourgogne lieutenant général du roi d'Angleterre pour le royaume de France. Peu après, il lui donne les comtés de Champagne et Brie, à charge pour lui de les conquérir. Je suis bien courroucée. Ceux qui ont composé avec la Bourgogne pour la détacher des Anglais n'ont rien obtenu. Le duc de Bourgogne se moque de nous ! Je vais voir le roi à Sully-sur-Loire, chez La Trémouille.

– Il me semble qu'on ne trouvera pas de paix, sinon au bout de la lance !

La Trémoille dit que si je veux vraiment me battre, je peux aller contre un allié du duc de Bourgogne, Perrinet-Gressart, qui se prétend seigneur du Nivernais[2]. Il commande le pont de La Charité-sur-Loire, par lequel Anglais et Bourguignons pourraient nous prendre à revers. Je demande à mon intendant, Jean d'Aulon, qui est ce Perrinet-Gressart.

– C'est un routier[3], un pillard, un écorcheur. Il capture marchands et voyageurs pour en demander rançon. En vérité, il a tenu prisonnier La Trémouille en personne, le libérant contre rançon de quatorze mille écus. Il possède des forteresses à La Charité-sur-Loire, Saint-Pierre-le-Moûtier, Dompierre-sur-Besbre et La Motte-Josserand.

– Si je vous comprends bien, La Trémouille veut se venger de ce qu'un routier l'a tenu prisonnier. Ou est-ce vraiment un dangereux allié du duc de Bourgogne ?

---

[1] Chapelets.
[2] Région de Nevers.
[3] Bandit de grand chemin.

– Ce n'est pas un allié et vassal à bonne foi du duc, sinon nous ne pourrions aller contre lui pendant la trêve. Je pense que le duc le craint tout comme nous. En attaquant ce bandit, nous aidons Le Trémouille et le duc de Bourgogne.

– Bah, nous aidons aussi les pauvres voyageurs qui ne peuvent aller par les chemins sans être attaqués, détroussés et rançonnés par des routiers, bandits, brigands et écorcheurs. Puisque nous voulons rétablir la paix en France, nous devons en chasser les routiers. Si le roi veut régner sur son pays, il ne peut plus accepter qu'un capitaine de compagnie bâtisse un château et devienne roitelet en son domaine. Dieu sait, pourtant, que je préférerais aller en Normandie ou à Paris contre les Anglais.

Au début du mois de novembre, ayant revêtu à grand plaisir mes chausses et mon harnais, je pars avec le sire d'Albret, le maréchal de Boussac, mon intendant et quelques capitaines pour mettre le siège devant Saint-Pierre-le-Moûtier. Nos gens ne sont pas assez nombreux pour assaillir une si puissante forteresse. Je me sens envahie par grande détresse et désarroi car je n'entends plus Catherine et Michel, mes bons conseillers. Le Ciel a-t-il vraiment décidé de ne plus m'aider ?

Après quelques jours de siège, nous donnons l'assaut. Mes gens font leur devoir, mais à cause du grand nombre d'hommes d'armes étant en la ville, de la grande force d'elle, et aussi de la grande résistance que font ceux de dedans, nous sommes contraints et forcés de nous retirer. Messire Jean d'Aulon, mon intendant, blessé d'un trait au talon, ne se peut soutenir et aller sans potences[1]. Il vient pourtant à moi, monté sur un cheval.

– Pucelle, vous êtes très petitement accompagnée… Vous ne pouvez pas rester là seule, mais devriez plutôt vous retirer comme les autres.

– Je ne suis pas seule. Encore ai-je en ma compagnie cinquante mille de mes gens. De là ne partirai jusqu'à ce que j'aie pris la ville.

– Pucelle, où voyez-vous cinquante mille hommes ? Pour moi, j'en compte quatre, ou peut-être cinq avec l'archer là-bas derrière. Retirez-vous, je vous en supplie !

– Faites apporter des fagots ! Aux fagots tout le monde ! Faites le pont sur le fossé !

Les gens qui se sont retirés reviennent et apportent des fagots. Incontinent, nous prenons la ville sans y trouver lors trop grande résistance. Même si je n'entends plus Michel et Catherine, je remercie Notre-Seigneur de m'avoir accordé son aide comme auparavant.

Le vingt-quatrième jour dudit mois de novembre, nous mettons le siège devant La Charité-sur-Loire, où demeure Perrinet-Gressart, mais nous ne réussissons pas à prendre la ville. Nous souffrons du froid dans notre camp, car il gèle déjà la nuit. Bientôt, nous manquons de vivres et de munitions. Les habitants d'Orléans nous ont prêté la Bergère, la grosse bombarde, mais nous ne pouvons pas l'utiliser parce que la poudre refuse de sécher. Je fais écrire aux bonnes villes de Clermont, Riom et autres de nous envoyer poudre bien sèche, salpêtre, soufre, traits, arbalètes fortes et autres nécessités de guerre. Le bon frère Jean Pasquerel m'enseigne a et b, si bien que je sais maintenant signer "Jehanne[2]" à la fin des lettres.

Parce que le roi ne fait finance de nous envoyer vivres ni argent pour entretenir la compagnie, nous levons le siège honteusement avant Noël, laissant la Bergère, qui est trop lourde pour rouler

---

[1] Béquilles.

[2] Sa signature ressemble plutôt à "Jehamne", car elle a du mal à compter les jambages des deux n.

sur les chemins bourbeux. Je m'en vais à grande déplaisance, pleurant larmes amères. Mon intendant Jean d'Aulon dit que même les plus grands capitaines, comme Jules César et Alexandre le Grand, échouaient parfois.

– Je ne sais rien de ces capitaines-là. Au printemps, je ne connaissais que victoire. Ensuite, l'aide du Ciel m'a manqué et je n'ai réussi à prendre ni Paris, ni La Charité-sur-Loire. L'aide du roi m'a manqué aussi.

Je passe Noël en grande tristesse à Jargeau avec mon page Louis, mon intendant et quelques compagnons fidèles. Le roi m'envoie un cadeau de Sully-sur-Loire, à savoir un acte m'anoblissant, ainsi que ma famille en lignée aussi bien de femmes que d'hommes, pour me remercier des bienfaits de la grandeur divine reçus par mon ministère et des services louables et utiles rendus par moi au royaume[1]. C'est une piètre consolation. J'aurais préféré des vivres et munitions pour l'armée. Mon blason porte une épée couronnée et deux fleurs de lys d'or sur champ d'azur.

Je demeure un peu à Jargeau, puis à Sully-sur-Loire. Au mois de janvier de la nouvelle année, à savoir 1430, je vais avec mon frère Pierre à Orléans. Les bourgeois d'Orléans disent que je serai toujours bienvenue dans leur ville, puisque je l'ai délivrée, et invitent ma famille à s'y installer.

Au mois de mars, je retourne voir le roi à Sully-sur-Loire. La trêve avec les Bourguignons a été prolongée, mais chacun sait que le duc prépare des armées pour conquérir la Champagne et la Brie, afin de joindre ses fiefs d'Artois et de Flandres à la Bourgogne.

Les habitants de Reims en Champagne, de plus en plus inquiets, m'appellent à l'aide. Le seizième jour du mois de mars, je leur envoie une lettre pour les rassurer.

"Très chers et bien aimés et très désirés à voir,

"Jeanne la Pucelle ai reçu vos lettres faisant mention que vous doutez d'avoir siège. Fermez vos portes, car j'irai vers vous et, si eux y sont, je leur ferai chausser leurs éperons si à hâte qu'ils ne sauront comment les prendre, et si bref que ce sera bientôt. Croyez que vous êtes bien en la grâce du roi, et si vous aviez à besogner, il vous secourrait quant au regard du siège, et connaît bien que vous avez moult à souffrir pour la dureté que vous font ces traîtres bourguignons adversaires."

D'autres villes, à savoir Saint-Denis et Melun, choisissent le parti français plutôt que bourguignon. De même, les villes de Creil et Compiègne, sur la rivière de l'Oise, qui devaient retourner à la Bourgogne en garantie de la trêve, refusent de le faire. Arrivant de sa province des Flandres, le duc de Bourgogne commence à assembler une armée à Peronne, à douze lieues environ au nord de Compiègne, sur la rivière de Somme, afin de reprendre les villes de l'Oise qui lui sont promises par traité. Le sire Jean de Luxembourg est son lieutenant. En même temps, Bedford est à Calais pour accueillir des hommes d'armes arrivant d'Angleterre avec le petit roi Henry. On dit que ces Anglais ne voulaient pas venir en France, par crainte de moi !

Je supplie le roi de rassembler grande armée, comme il a promis de le faire si le duc de Bourgogne rompait la trêve. La Trémouille dit que la trêve n'est pas rompue.

– Et même s'il prenait Compiègne, la trêve tiendrait, pour ce que cette ville lui appartient de droit.

– Les habitants de Compiègne veulent être français sujets du roi. Avez-vous le cœur de les abandonner ?

Par pitié de moi, le roi me permet d'aller à Compiègne, à condition que je ne lui demande ni gens, ni vivres, ni munitions. Le duc d'Alençon et mes autres bons capitaines sont rentrés chez eux, mais

---

[1] Dans cet acte, Jeanne est nommée "Jeanne la Pucelle" ou "Jeanne Day". On écrivait aussi : "Darc". Même noble, elle ne s'est jamais appelée "d'Arc".

ils m'envoient des écus pour engager deux cents Piémontais mercenaires menés par messire Barthélemy Baretta. Je n'ai plus ni page ni hérauts pour m'accompagner. De ma maison militaire, seuls restent mon bon intendant, Jean d'Aulon, et mon frère Pierre.

Nous partons au début du mois d'avril. Nous fêtons le vendredi saint dans la ville de Melun, dont les vaillants habitants ont chassé les Anglais qui y demeuraient. Ce jour, je ressens grande joie et plaisir, car j'entends de nouveau mes bons amis Michel et Catherine.

– Jeannette, tu chevauches un beau coursier !

– Bon Saint Michel… Je suis tellement heureuse de vous entendre ! C'est un cheval très fier. Je l'appelle Cendré, pour la couleur de sa robe. Je l'ai pris à un Bourguignon tué au siège de Saint-Pierre-le-Moûtier. Les doigts des deux mains ne me suffisent pas à compter tous les chevaux que j'ai pris à des ennemis vaincus. Catherine est-elle revenue avec vous ?

– Me voici, Jeannette.

– Où étiez-vous donc partis, tous les deux ?

– Nous étions retournés au Ciel pour nous reposer un peu.

– Si la France ne veut plus chasser les Anglais, nous n'avons plus rien à faire ici-bas.

– Nous pensions que Marguerite t'avait convaincue de retourner à Domrémy auprès de tes brebis.

– Quand nous avons vu que tu persistais à te battre alors que le roi veut composer avec les Bourguignons, nous sommes revenus pour t'avertir.

– Tu cours de grands dangers.

– Tu ne peux pas vaincre les ennemis toute seule, ni même avec tes mercenaires, si les Français ne veulent plus combattre.

– Les ennemis vont te capturer.

– Eh bien, qu'ils me capturent ! J'espère que je mourrai sans long tourment de prison. Savez-vous comment je mourrai ?

– Je ne sais rien. Ce qui doit arriver, arrivera.

– Dieu t'aidera…

Près de Lagny, une bande de quatre cents Anglais et Bourguignons, menée par Franquet d'Arras, un routier de féroce réputation, nous attaque à la sortie d'une forêt. Mes Piémontais, gens vaillants bien aguerris dans le métier des armes, les mettent en déroute incontinent et capturent Franquet d'Arras. On me dit que le bailli de Senlis le réclame pour de vilains crimes qu'il a commis dans cette ville, mais je préfère le garder pour l'échanger contre Jacquet Guillaume, un partisan du roi qui a tenté de mener une révolte contre les Bourguignons à Paris. Hélas, j'apprends que les Bourguignons ont déjà jugé et exécuté Jacquet Guillaume. Le 24 avril, je suis à Senlis. Je livre Franquet d'Arras au bailli, qui le fait mettre à mort comme meurtrier, larron et traître.

Cependant, le sire Jean de Luxembourg et le duc de Bourgogne prennent les villes de l'Oise l'une après l'autre, se rapprochant et se rapprochant de Compiègne. Le sixième jour du mois de mai, il sont à Noyon, puis ils prennent Gournay-sur-Aronde et assaillent la grande forteresse de Choisy-au-Bac, qui se trouve à deux lieues environ de Compiègne. Le dixième jour du mois, sans attendre d'avoir pris la forteresse, ils élèvent les premières bastilles pour assiéger la ville de Compiègne.

Le quatorzième jour de mai, j'entre à Compiègne.

13. La capture

Les habitants de Compiègne et les capitaines qui défendent la ville, à savoir le comte de Vendôme et messire Guillaume de Flavy, ainsi que mon bon Poton de Xaintrailles, qui était avec moi l'année dernière, m'accueillent à grande allégresse et vive joie, espérant que je les délivrerai des ennemis. Je promets que je chasserai les assaillants si vite qu'ils n'auront pas le temps de chausser leurs éperons, mais je ne sais si je crois encore à mes promesses. Je feins la joie, afin de ne pas décevoir ces bonnes gens, mais je ressens grande amertume. Je n'ose pas leur dire que le Roi des Cieux ne nous soutiendra pas si le roi de France n'envoie pas d'abord une armée. Avec l'aide de Dieu, je l'ai assis sur son trône, et maintenant il m'a oubliée, préparant je ne sais quelles intrigues avec La Trémouille.

On dit que le huitième jour de mai, la ville d'Orléans a célébré l'anniversaire de sa délivrance par une grande fête et procession. Je serais moins malheureuse si j'étais là-bas au lieu d'être ici.

Dès le lendemain de mon arrivée à Compiègne, je sors avec les capitaines, leurs gens et les miens, pour repousser les ennemis qui assaillent Choisy-au-Bac. Hélas, le seizième jour de mai, nous devons abandonner la forteresse, l'artillerie des ennemis étant trop forte. Le frère de messire de Flavy, défenseur de Choisy, se retire à Compiègne avec nous.

Nous sortons de nouveau et allons à Soissons pour demander à messire Guichard Bournel, capitaine de la ville, des renforts pour prendre les Bourguignons à revers. Messire Guichard Bournel refuse de nous aider, disant qu'il ne veut pas se mêler de guerroyer ni choisir un parti ou l'autre. Pourtant, dès notre départ, il remet sa cité en la main de messire Jean de Luxembourg contre moult écus d'or, dont chacun convient qu'il fait laidement et contre son honneur.

Le vingt-troisième jour de mai, je reviens derechef à Compiègne, chevauchant de nuit par la grande forêt pour échapper aux ennemis, et entrant dans la ville par la porte de Pierrefonds à heure secrète du matin. Je vais aussitôt me confesser et entendre messe. Une grande foule se presse sur le parvis de l'église. J'ai tant de bons amis, et pourtant je me sens si seule… Un flot de larmes coule sur mon visage. Je n'ai plus la force de feindre la joie.

– Mes enfants et chers amis, je vous signifie que l'on m'a vendue et trahie, et que de bref, je serai livrée à mort. Si vous supplie de prier Dieu pour moi…

Nous ne pouvons pas attendre que la ville soit entourée par l'ennemi et affamée. Le vingt-quatrième jour du mois de mai, vers le milieu de l'après-midi, messire Guillaume de Flavy fait installer un pont de bateaux et nous traversons l'Oise pour attaquer les ennemis par surprise. Je chevauche mon bon destrier Cendré. Mon étendard flotte au vent, sans rien savoir de mon désespoir. Nous tirons droit vers la place de Margny, à un quart de lieue de la ville. Les Bourguignons, commandés par messire Baudot de Noyelles, travaillent à renforcer la place sans s'occuper de nous. Ils pensent à coup sûr que nous ne sortirons pas, pour ce que la journée est déjà presque finie. Effrayés par notre charge soudaine, ils s'enfuient aussitôt. Cependant, messire Jean de Luxembourg, qui renforçait de son côté la bastille de Clairoix, située à une demi-lieue de Margny, entend le bruit qui se lève partout et la grande noise des voix criant. Il fait venir gens de tous côtés et affluer secours plus qu'il n'en faut. Des hérauts vont chercher les Anglais qui sont en la bastille de Venette. Nous repoussons les ennemis, Bourguignons et Anglais, encore et encore, mais enfin nos gens, cédant sous le nombre, se retirent à grande hâte vers le pont de bateaux. Les

ennemis accourent pour les empêcher de traverser la rivière et entrer en la ville. Je demeure derrière, voulant protéger les derniers de mes gens et les sauver de perte. Je traverse la rivière avec mes proches compagnons, reculant pas à pas et luttant farouchement contre les ennemis. Nous arrivons au pied des remparts. C'est alors que messire Guillaume de Flavy, voyant la grande multitude de Bourguignons et Anglais près d'entrer dans la ville, pour la crainte qu'il a de la perte de sa place, donne ordre de relever le pont-levis et fermer la porte de l'enceinte.

Hélas, je demeure enfermée dehors, restant avec moi mon bon intendant Jean d'Aulon, mon frère Pierre et peu d'autres. Les ennemis me pressent. Chacun désire la gloire de me capturer, criant :

– Rendez-vous à moi et baillez la foi[1] !

– J'ai juré et baillé ma foi à autre qu'à vous et je Lui tiendrai mon serment.

Un grand archer me prend de côté par ma huque[2] de drap vermeil et me tire de cheval, toute plate à terre. Le Bâtard de Wandonne, un homme d'armes de messire Jean de Luxembourg, me saisit et m'emmène à Margny, plus joyeux que s'il eût un roi entre les mains. Ceux du parti de Bourgogne et les Anglais sont très contents, plus que d'avoir pris cinq cents hommes d'armes, car ils ne craignaient et redoutaient ni capitaines ni autre chef de guerre autant que moi.

Le duc de Bourgogne vient me voir au logis où je suis, sous la garde du Bâtard de Wandonne. Il est vêtu tout de noir, car il porte à tout jamais le deuil de son père Jean sans Peur[3]. Ses lèvres sont minces, ses yeux petits et rusés. Il me regarde comme si j'étais quelque bête féroce montrée à la foire.

– Par le plaisir de notre benoît Créateur et pour le bien de notre sire, le roi d'Angleterre et de France, nous t'avons enfin prise. Maintenant sera connue l'erreur et folle créance de tous ceux qui se sont rendus enclins et favorables à tes faits et dires.

Cependant, les Bourguignons ne sont pas entrés en la ville de Compiègne. Messire Jean de Luxembourg, auquel j'appartiens pour ce qu'il est le suzerain du Bâtard de Wandonne, doit rester à Margny pour mener le siège. En attendant de savoir si le roi me rachètera à rançon, il décide de me tenir prisonnière en la forteresse de Beaulieu-lès-Fontaines, près Noyon. Le 26 mai, il demande au Bâtard de Wandonne de m'y conduire.

On me donne une chambre dans une tour. Jean d'Aulon et mon frère Pierre sont tenus prisonniers dans une autre partie de la forteresse. Je ne me sens pas seule, pour ce que Michel et Catherine sont avec moi. La voix de Michel est si malheureuse que j'imagine ses yeux pleins de larmes.

– Ma pauvre petite Jeannette ! Te voici en bien mauvaise posture. Ah, je savais qu'ils finiraient par te prendre… J'aurais dû tenter de t'avertir plus fermement.

– Ne dites pas de sottises, Michel. Vous ne saviez rien du tout. À vous entendre, nous devrions nous sentir coupables parce que nous n'avons pas empêché la capture de Jeannette. Le coupable, c'est ce vil Gillaume de Flavy, qui a refermé la porte au moment où elle voulait rentrer à Compiègne. C'est un bon ami de La Trémouille, nous aurions dû nous méfier de lui.

---

[1] Offrez-moi votre soumission.

[2] Vêtement que l'on porte par-dessus l'armure. pour la rendre moins chaude en été et moins brillante, c'est-à-dire visible. On devait pourtant reconnaître Jeanne de loin si elle portait une huque vermeille…

[3] En 1419, une entrevue a lieu à Montereau, sur un pont, entre le dauphin Charles et Jean sans Peur, duc de Bourgogne. On ne sait pas précisément pourquoi l'escorte du dauphin a eu l'idée que celle du duc voulait l'attaquer. Prenant les devants, elle a tué le duc. Ce grave incident a relancé la guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons et jeté ces derniers dans les bras des Anglais.

– Vous croyez qu'il a trahi Jeannette ? Il voulait seulement sauver sa ville.

– Vous êtes bien naïf. Maintenant qu'il a abandonné Jeannette aux Bourguignons, il craint moins leur colère. Vous verrez, ils ne vont pas assiéger Compiègne longtemps. Je ne serais pas étonnée qu'ils lui donnent quelques beaux écus d'or.

Le sixième jour du mois de juin, le duc de Bourgogne vient me voir de nouveau, avec la bonne Isabelle de Portugal, son épouse, en présence de Jean de Luxembourg et de sa propre épouse, Jeanne de Béthune. Le duc me lit une lettre qu'il a reçue de l'Université de Paris, représentant l'inquisiteur de France.

"Tous loyaux princes chrétiens et autres vrais catholiques doivent extirper toutes erreurs venant contre la foi. Or il est à présent de commune renommée que certaine femme nommée Jeanne, que les adversaires de ce royaume appellent la Pucelle, a semé et publié diverses erreurs en plusieurs cités, bonnes villes et autres lieux. Nous vous supplions donc de bonne affection, vous très puissant prince, qu'ameniez prisonnière par devers nous, le plus tôt que sûrement faire se pourra, ladite Jeanne, soupçonnée véhémentement de plusieurs crimes sentant l'hérésie, pour comparaître devant la Sainte Inquisition."

Je sais qui sont mes ennemis : les Anglais, le duc de Bourgogne, l'Université de Paris. Je me demande si j'ai encore des amis, en dehors de messire Jean d'Aulon et de mon frère Pierre, qui sont prisonniers dans la forteresse. Je demande au duc s'il va me remettre à l'Inquisition.

– J'aimerais bien, mais tu ne m'appartiens pas. Messire de Luxembourg fera de toi ce qu'il voudra.

Les dames disent que c'est grande cruauté me garder dans cette forteresse, au milieu des gens d'armes. La dame de Béthune demande à son époux de me laisser habiter avec elle, dans le grand château de Beaurevoir, près Saint-Quentin.

Je suis bien triste et marrie de devoir quitter la forteresse dans laquelle mon intendant et mon frère resteront enfermés. La veille du jour où l'escorte doit venir me chercher pour m'emmener à Beaurevoir, je réussis à me cacher entre deux pièces de bois. Quand mes gardiens viennent me porter la soupe du soir, ils sont tout ahuris de ne pas me voir. Pendant qu'ils fouillent la pièce, je sors, je descends et je referme la porte de la tour. J'espère libérer Jean d'Aulon et mon frère… Hélas, au moment où je vais traverser la cour, le portier de la tour m'aperçoit et me reconnaît.

On m'enferme bientôt dans une autre tour : celle du donjon du château de Beaurevoir. C'est un bien solide et haut château. Même la grosse bombarde "la Bergère", que nous avons laissée à la Charité-sur-Loire, ne saurait en ébranler les murailles, ce me semble.

14. Jeanne, Jeanne, Jeanne et Jeanne

Trois gentes dames de la parenté de Jean de Luxembourg demeurent dans le château de Beaurevoir : Jeanne de Luxembourg, sa tante ; Jeanne de Béthune, sa bonne épouse ; Jeanne de Bar, fille que la dame de Béthune eut de son premier mari, messire de Bar, tué à Azincourt.

La dame de Luxembourg est moult ancienne[1] et riche. Elle possède les comtés de Saint-Pol et de Ligny et autres seigneuries. Elle a promis de les laisser après son trépas à messire Jean de Luxembourg plutôt qu'à son autre neveu, messire d'Enghien. Aussi messire Jean de Luxembourg la tient-il à grand respect comme humble serviteur. Or cette noble dame est marraine de notre roi Charles. Elle est bien aise que par mon aide et celle de Dieu il soit monté sur le trône et couronné. Elle pleure de douces larmes en me voyant, si jeunette, prisonnière enfermée dans une tour.

Les dames m'apportent des travaux de couture pour m'occuper. Elles voient que je suis chagrine de ne pas pouvoir sortir dehors et sentir sur ma peau la bonne chaleur du soleil d'été.

– Tu n'as pas l'habitude de rester dans une maison ? me demande la dame de Béthune.

– Je le faisais quand je demeurais à Domrémy avec mes parents, mais depuis que j'en suis partie, j'ai pris le goût de chevaucher sur les chemins de France et de dormir sous les étoiles du ciel en écoutant le chant des oiseaux gentillets.

La dame de Luxembourg s'approche de moi.

– Ce Domrémy dont tu parles, est-ce Domrémy sur la Meuse ?

– Oui, Madame, entre Neufchâteau et Vaucouleurs.

– Comme c'est étrange… Je suis née à Ligny-en-Barrois, étant comtesse de Ligny. Il y a seulement six lieues de mon pays au tien !

– Le curé de mon village disait qu'un bien saint homme avait vécu à Ligny.

– C'était mon jeune frère, Pierre de Luxembourg. À dix ans, il était déjà chanoine de la cathédrale Notre-Dame de Paris, à quinze ans évêque de Metz. Il est mort en Avignon alors qu'il avait seulement vécu dix-huit ans. Chaque année, je vais là-bas prier sur sa tombe.

La dame de Luxembourg m'offre une robe de femme en velours cramoisi. Je la mercie.

– Il n'est pas encore temps que je remette habit de femme, car je n'en ai pas congé de Notre-Seigneur, mais je vous assure que si je devais changer mon habit, je le ferais plutôt à votre requête qu'à celle de toute autre dame en France, ma reine exceptée.

Je lui dis que j'ai vu de belles robes à Chinon, quand je soupais auprès du dauphin.

– Elles ont queues si longues que les dames doivent les faire porter par leurs servantes ! Il faut rehausser les portes, m'a-t-on dit, pour ce que les hennins sont de plus en plus hauts. Je me demande comment les cornes du hennin peuvent tenir en l'air. Le savez-vous, madame ?

– À cette question je ne puis répondre, car de mon temps on ne portait pas coiffes si étranges. Qu'en dites-vous, madame de Béthune ?

– Je vais chercher un hennin pour vous montrer.

Elle rapporte un hennin, beaucoup moins haut que ceux que j'ai vus à Chinon.

– Regardez, ma tante… Regarde, Jeannette : ces baguettes courbées qui tiennent les cornes sont des dents de baleine !

---

[1] Elle a soixante-sept ans.

La dame de Béthune chevauche souvent dans la campagne avec la dame de Bar. Elles chassent à l'épervier et au faucon devant ma tour pour me distraire. Par ma fenêtre, je vois les oiseaux de proie capturer perdrix et passereaux en lançant leur cri de guerre.

L'Université de Paris envoie des lettres à messire Jean de Luxembourg, disant qu'il me doit remettre comme hérétique au révérend père en Dieu Monseigneur l'évêque de Beauvais. Cet évêque n'est autre que messire Cauchon, qui a été chassé de Reims avec les Français reniés. La dame de Luxembourg me dit que les habitants de Beauvais l'ont chassé aussi, en même temps que tous les gens d'armes anglais qui gardaient la ville, si bien qu'il doit me haïr pour avoir mis en branle tous ces désagréments. Il demeure auprès des Anglais, à Calais ou à Rouen. Le 27 juin, il offre à messire Jean de Luxembourg six mille livres tournois[1] pour ma rançon, et trois cents au Bâtard de Wandonne qui m'a prise. Saint Michel paraît satisfait.

– C'est une rançon de duc plutôt que de prince. Tu vaux bien plus. Je suis sûr que le roi de France proposera une somme plus haute et te délivrera.

– Arrêtez de lui donner de faux espoirs. Le roi de France n'a pas même proposé un écu. La Trémouille l'a convaincu que la parole est plus forte que l'épée. Ils veulent composer sans que Jeannette vienne les déranger.

Je suis sauvée par mon amie et payse, la bonne dame de Luxembourg. Elle dit à son neveu que s'il me livre aux Anglais, elle donnera toutes ses seigneuries à messire d'Enghien. Elle lui suggère de m'échanger contre Talbot ou quelque autre capitaine anglais prisonnier des Français.

La quatorzième jour du mois de juillet, messire Cauchon vient voir le duc de Bourgogne et messire Jean de Luxembourg dans leur camp près Compiègne. Messire Jean de Luxembourg lui dit qu'une rançon de six mille livres ne lui convient pas. Messire Cauchon déclare que les Anglais iront sans doute jusqu'à payer dix mille livres pour que l'Inquisition puisse me juger. Messire Jean de Luxembourg amène messire Cauchon à Beaurevoir, afin qu'il parle à sa tante. Il vient m'observer en entr'ouvrant la porte de ma chambre, sans entrer ni me dire un mot. C'est un vieillard sec aux cheveux blancs. Il dit à ma bonne protectrice qu'elle doit obéissance à l'Église comme toute vraie catholique. Je ne sais pas ce que la dame de Luxembourg lui a répondu, mais je sais que je reste à Beaurevoir.

Je suis pourtant très inquiète. Je dis ma pensée à Michel et Catherine.

– Je ne crois pas que la dame de Luxembourg pourra résister longtemps aux Anglais, aux Bourguignons et à l'Église.

– Tu n'as rien à craindre. Tant qu'elle menace son neveu de le déshériter, il ne bougera pas. Ton sort dépend uniquement de lui.

– Vous dites peut-être vrai, bon Saint Michel, mais la rançon qu'offrent les Anglais vaut encore plus, ce me semble, que les seigneuries de la bonne dame. Par chance, la dame de Luxembourg m'a prise en grande affection. Son neveu ne m'aime pas autant. S'il se défaisait de moi, il s'occuperait mieux de son grand travail, à savoir prendre Compiègne.

– Les remparts de Compiègne sont bien solides. Ils ne prendront pas la ville avant longtemps.

---

[1] Environ dix mille écus. À comparer à la rançon de La Trémouille prisonnier de Perrinet-Gressart : quatorze mille écus, et à celle du duc d'Orléans prisonnier à Londres : deux cent mille écus. Cette dernière somme représente, d'après les historiens, plusieurs millions de francs actuels.

– Mes gardiens disent que ceux de Compiègne souffrent de telle faim qu'ils ouvriront bientôt les portes, et que tous les habitants, hors les petits enfants, seront égorgés. Ces bonnes gens espéraient de moi secours. S'ils meurent, je mourrai aussi.

– Que dis-tu, Jeannette ?

– Je sauterai par la fenêtre de ma chambre, bonne Saint Catherine.

– Je te l'interdis. C'est grand péché de se tuer. Michel, faites votre grosse voix…

– Si tu veux vraiment passer par la fenêtre, Jeannette, tu ferais mieux de nouer des draps et de descendre le long de la muraille. Si tu tombes, tu meurs par accident et non par suicide. Si tu ne tombes pas, tu peux t'échapper !

– Gentil Saint Michel, vous avez toujours les meilleurs idées du monde. Je le ferai cette nuit même. Oui, mais dites-moi, si je noue ensemble mes deux draps, cela ne me mènera pas très loin.

– Il faut d'abord que tu déchires tes draps par le milieu. Ainsi, tu en auras quatre et non deux. Tu arriveras assez près des douves pour pouvoir sauter sans mal.

Ayant remis ma grande épée au Bâtard de Wendonne, je n'ai aucune arme pour couper les draps. Je dois les déchirer avec mes dents et mes ongles. Je noue solidement les quatre parties entre elles, puis j'accroche le tout au barreau de la fenêtre. Je peux passer malgré le barreau, parce que je suis très menue, ne mangeant chaque jour que trois ou quatre morceaux de pain. Je commence à descendre lentement le long de la muraille de pierre. Ha, je n'aurais pas dû déchirer les draps ! Ils s'effilochent et se défont, si bien que je tombe bien avant d'avoir atteint le bas de ma corde…

Je reste tout étourdie au bas de la tour, à moitié enfouie dans la vase de la douve. Je ne sens pas même les gens me saisir et me ramener dans ma chambre. Je me suis si bien blessée en ce saut que je ne peux ni manger ni boire pendant deux ou trois jours.

Cependant, Catherine me réconforte.

– Je suis sûre que Dieu comprendra que tu n'as pas tenté de te tuer et te pardonnera.

Alors que je ne suis pas encore bien remise de ma chute, la dame de Luxembourg vient me dire adieu.

– Je pars en Avignon, comme chaque année, pour mon pélerinage sur la tombe de mon frère. J'espère que tu guériras bientôt, ma petite Jeannette.

– Je vous remercie, bonne dame. Le Seigneur vous ait en Sa sainte garde !

Elle part vers la fin du mois d'août, ce me semble. Je suis couchée et ne sais quel jour nous sommes. Petit à petit, je me lève et marche autour de ma chambre. Quatre ou cinq semaines plus tard, nous recevons une affreuse nouvelle : la noble dame de Luxembourg est morte en Avignon le dix-huitième jour du mois de septembre. Dès son arrivée, le dixième jour du mois, elle avait rédigé son dernier testament, car elle se sentait épuisée et malade après le long voyage.

Je suis fort marrie de ne plus revoir cette dame, qui était si bonne et gentille pour moi. Il me semble que Saint Michel est encore plus triste que moi.

– Maintenant qu'il a mis la main sur son héritage, il va te vendre aux Anglais.

– Cessez donc de faire des prédictions fantaisistes, lui ordonne Catherine. Vous allez effrayer la petite. Nul ne connaît l'avenir !

La dame de Béthune et la dame de Bar me disent que les Anglais lèvent des impôts en Normandie pour pouvoir payer ma rançon. Cependant, le roi de France se soucie enfin des pauvres gens de Compiègne, envoyant à leur aide des hommes d'armes menés par le comte de Vendôme et le

maréchal de Boussac. La dame de Béthune espère qu'il va aussi se soucier de moi et verser ma rançon avant les Anglais.

Le vingt-quatrième jour du mois d'octobre, les défenseurs de Compiègne et les gens arrivés en renfort sortent de la ville et délogent les Anglais et les Bourguignons des bastilles. La dame de Béthune me dit que son mari a quitté la place honteusement, laissant ses bombardes et autres machines. Les jours suivants, les Français reprennent plusieurs villes le long de l'Oise. Le 28 octobre, Messire de Luxembourg revient à Beaurevoir. Il ne paraît pas content du tout. Deux jours plus tard, des gens du duc de Bourgogne viennent me chercher et m'emmènent à Arras, où ils me remettent aux Godons[1].

[1] Manière peu aimable de désigner les Anglais, comparable à notre "Boche" pour les Allemands. C'est sans doute une déformation de "Goddam", juron favori des soldats anglais.

15. La mer immense

Les jours que je passe enfermée dans une tour à Arras se fondent les uns dans les autres, si bien que je ne peux pas les compter. Dès l'aube, je prie Dieu bien dévotement. Je Le remercie pour ce que j'aperçois un coin de sa belle création par le soupirail de ma geôle. J'admire les formes changeantes des nuages. J'observe des vols d'oies sauvages qui traversent le ciel, allant vers les pays brûlants où l'on dit que des païens vivent tout nus. J'aimerais tant devenir une de ces oies et m'envoler loin d'ici ! L'oie qui vole devant ne porte pas d'étendard, pourtant les autres la suivent comme de bons et vaillants soldats.

Le soir, je contemple longuement la lune, qui brille claire et sereine. En regardant ce beau lumignon du firmament, je pense à Celui qui l'allume et l'éteint chaque mois pour marquer le temps qui passe.

Vers le milieu du mois de novembre ou environ, on me sort de ma prison et on m'emmène dans un château, puis dans un autre. On me dit que je suis à Lucheux, ou bien à Drugy, mais je n'ai jamais entendu ces noms et ne sais où je suis.

Nous quittons Drugy et chevauchons sur un chemin sablonneux, le long d'une rivière appelée Somme. À la fin de l'après-midi, après avoir parcouru quatre ou cinq lieues, nous apercevons une immense étendue d'eau, semblable à un lac sans fin. Messire Jean Bruyse, un écuyer de messire Jean de Luxembourg qui m'accompagne, me dit que c'est la mer.

– La mer ? En êtes-vous sûr, messire ? Je croyais que la mer était bleue… Regardez, cette eau est grise !

– La mer reflète la couleur du ciel. Elle est changeante et capricieuse, c'est pourquoi les marins la craignent.

– Au fait, j'ai entendu parler de ses caprices. On m'a dit qu'elle est agitée et que de grosses vagues la parcourent. Or cette eau me paraît toute plate.

– Nous sommes encore trop loin pour voir les vagues. Savez-vous ce qu'il y a de l'autre côté de cette mer, mademoiselle ?

– Eh bien, rien du tout. Vous voyez bien qu'elle va jusqu'au bout du monde. Ensuite, l'eau tombe en grande cascade jusqu'aux enfers, ce me semble.

– Oh non, cette mer ne va pas au bout du monde comme le grand océan. De l'autre côté se trouve le pays des Anglais. Si nous ne le voyons pas, c'est que nos yeux ne sont pas aussi perçants que ceux de l'aigle. Si vous vous embarquez sur un navire, la côte française s'éloigne et finit par disparaître, et aussitôt la côte anglaise apparaît à l'horizon.

– Croyez-vous que les Anglais vont m'emmener chez eux ?

– Je n'en sais rien, mademoiselle.

En vérité, messire Jean Bruyse est chargé de recueillir ma rançon pour messire Jean de Luxembourg. Nous attendons plusieurs jours dans une ville appelée Le Crotoy. Les Anglais donnent les dix mille livres à messire Jean Bruyse, ensuite de quoi il s'en retourne. J'attends encore, puis l'évêque Cauchon vient me chercher avec une escorte comptant dix hommes d'armes et vingt-cinq archers. J'embarque avec l'évêque sur un navire qui suit la côte, nous menant jusqu'à un port nommé Dieppe. Cependant, l'escorte va à Dieppe par les routes et chemins.

Lorsque nous voguons sur la mer, je vois enfin les vagues ! Elles secouent notre navire de telle manière que je perds mon appétit et désire rester allongée sans bouger. De ma couchette, je regarde la voile de lin blanc. Elle me rappelle les draps qui séchaient au vent dans notre pré et je pleure en pensant que je ne reverrai sans doute jamais mes parents et mon village. La voile est bien plus grande que celle des petites barques que j'ai connues sur la Meuse ou la Loire, si bien qu'il faut plusieurs marins pour la tenir. C'est que le vent de la mer souffle à grande vigueur et grand bruit, comme s'il avait pris de l'élan depuis le bout du monde. Les marins chantent des airs étranges, d'une voix assez puissante pour dominer celle du vent. Leur voix est pourtant couverte par celle des oiseaux de mer, qui crient comme s'ils souffraient à grande douleur.

Je demande à l'évêque Cauchon si j'appartiens maintenant aux Anglais.

– Bah, la chose n'est pas encore bien claire. Les Anglais aimeraient te juger parce que tu effraies leurs troupes. Quand à moi, je dis que tu as été prise près de Beauvais, ville dont je suis l'évêque, et que je dois donc te juger moi-même. L'Université de Paris m'approuve. Elle a écrit une lettre aux Anglais pour leur demander de te remettre à moi, afin que je te juge au nom de la Sainte Inquisition.

– Vous me jugerez en votre bonne ville de Beauvais ?

– Tu plaisantes ? Tu sais bien que les bourgeois stupides de Beauvais se sont révoltés contre l'autorité de notre excellent prince, le roi de France et d'Angleterre. En attendant que nous reprenions la ville, ce qui ne saurait tarder, nous t'emmenons à Rouen.

– À Rouen, chez les Anglais ?

– Euh… Disons que les Anglais protègent Rouen. Ainsi, tes amis les partisans du faux roi de Bourges ne viendront pas nous déranger quand nous te jugerons.

Nous débarquons à Dieppe, puis chevauchons jusqu'à Rouen où nous arrivons à la veille du jour de Noël. On m'enferme dans le château de Bouvreuil, une grande et ancienne forteresse, dont le gouverneur est un milourt[1] anglais, le comte de Warwick. Ma pièce se trouve dans une des sept hautes tours du château, à savoir celle que l'on nomme la tour couronnée, qui regarde vers les champs. En allant à la fenêtre, je vois des champs dénudés pour leur sommeil d'hiver, des prés masqués par des haies, de sombres forêts, et la Seine qui ressemble à un ruban gris – ou à un ruban d'argent quand le soleil brille. Au loin, j'aperçois un village que domine le clocher de son église. Je devine la croix qui se dresse en haut du clocher ; quand je prie, je regarde cette croix invisible.

[1] Mylord (seigneur).

16. Face aux juges

Le 3 janvier de la nouvelle année[1], 1431ème depuis la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'évêque Cauchon s'en vient me voir, paraissant tout joyeux.

– Le noble roi de France et d'Angleterre m'a enfin accordé ce que je demandais : tu es officiellement ma prisonnière !

– Si c'est vérité, pourquoi mes gardiens sont-ils anglais ?

– L'Église ne possède pas une forteresse assez solide, ni des gens d'armes assez aguerris, pour garder une personne aussi dangereuse que toi. Les Anglais me prêtent cette chambre. La preuve, c'est que j'en possède la clef. Regarde, la voici.

Les Anglais me craignent tellement qu'ils ont entravé mes pieds d'une paire de fers à chaîne. La nuit, je suis attachée très étroitement ; une autre chaîne, tenant à la première par un cadenas fermant à clef, traverse les barreaux de mon lit jusqu'à une grosse pièce de bois d'une longueur de cinq ou six pieds, par quoi je ne peux mouvoir de la place. M'enferrent-ils par cruauté, ou bien pensent-ils que je pourrais vraiment user de sortilèges et m'envoler comme une oie sauvage ? Messire John Grey, qui est chargé de me garder, m'a dit qu'il a fait forger une cage de fer dans laquelle je serais maintenue debout, liée au cou, aux mains et aux pieds, et qu'il m'y fera enfermer si je tente de m'évader.

Comme si les chaînes ne suffisaient pas, messire John Grey a ordonné à cinq vilains Anglais de me garder, dont trois demeurent en la chambre et deux dehors à l'huis de la chambre, que ce soit jour ou nuit. Ils se moquent de moi dans leur langue, disant aussi des mots en français :

– Toi putain de diable… Bientôt brûler enfer !

Ils s'amusent à toucher mes tétins, si bien que j'ai grand peur qu'ils ne me violentent quand je dors. J'appelle mes sages conseils, Michel et Catherine, pour qu'ils me réconfortent.

– Bon Saint Michel, protégez-moi ! Bonne Sainte Catherine, dites-moi ce que je dois faire ! Ces Anglais sont des gens de pied de bas lignage, ceux que l'on appelle houspailliers. Ils ne respectent pas les femmes, c'est bien connu.

– Ne t'inquiète pas, Jeannette. Ces pouvoirs diaboliques qu'ils te prêtent te protègent. Ils croient sans doute que tu es capable de les transformer en pourceaux s'ils tentent de te violer.

– Mon pauvre Michel, je vous trouve bien naïf… Ils ne la violeront pas par peur de devenir des pourceaux ? Mais ce sont déjà des pourceaux ! Ecoute-moi, Jeannette : ne dors que d'un œil et surtout, garde tes chausses bien serrées et liées !

– J'ai bien fait de refuser la robe que la dame de Luxembourg voulait me donner.

– Tu as très bien fait.

– J'espérais que le roi verserait ma rançon et que je pourrais de nouveau porter harnois et chevaucher.

– Eh bien, continue d'espérer. Cela ne peut pas te faire de mal.

---

[1] Je place le jour de l'an le premier janvier pour simplifier la lecture des dates. À l'époque, la nouvelle année commençait le premier avril.

Mes gardiens défont mes fers et me sortent de ma geôle. Messire John Grey m'emmène chez la dame de Bourgogne. Elle est sœur du duc de Bourgogne et épouse de messire Bedford, le soi-disant régent de France. Etant le frère de l'ancien roi des Anglais Henry le cinquième, messire Bedford est l'oncle du petit roi Henry le sixième. On m'a dit que l'oncle et le neveu demeurent dans le château de Bouvreuil, comme moi, mais je ne les ai jamais vus. Le petit roi a neuf ans. Je l'imagine dans une grande salle du donjon, vêtu d'un pourpoint de soie et jouant à jeux d'enfant avec ses écuyers. On ne l'entrave pas quand il se couche, lui !

La dame de Bourgogne dit que les juges qui préparent mon procès lui ont demandé de vérifier que je suis bien pucelle innocente, ainsi que je le prétends. Comme à Poitiers, une matrone regarde les secrètes parties de mon corps. La dame de Bourgogne me prend en pitié et pleure chaudes larmes quand messire John Grey revient pour m'emmener. Elle sèche pourtant ses larmes et s'adresse à messire John Grey d'une voix glaciale.

– Elle est vraie et bonne pucelle sans péché. Je la ferai revenir quand il me sierra. Si elle ne l'est plus, je demanderai au duc de Bedford de faire couper la tête des cinq gardiens. La vôtre aussi, bien entendu. M'avez-vous comprise ?

– Oui, madame.

Si seulement le duc de Luxembourg ou le duc de Bedford décidaient de mon sort… Je suis sûre que leurs femmes leur interdiraient de me faire mourir. Hélas, l'évêque Cauchon n'a pas de femme !

Je ne sais si la dame de Bourgogne a donné des ordres à messire John Grey, ou si quelqu'autre personne a eu pitié de moi… On amène un prêtre dans ma pièce, qui se nomme Nicolas Loiseleur. Je suis bien contente, non seulement parce que je pourrai me confesser, mais aussi parce que ce bon prêtre est né à Saint-Mihiel, un village qui se trouve au bord de la Meuse, à une douzaine de lieues en aval de Domrémy. Il est prisonnier, comme moi, mais il n'est pas entravé.

Je pleure chaudes larmes en pensant à la douce rivière de Meuse :

– Ah, mon père, je ne reverrai jamais mon village et ma rivière.

– Ne dites pas cela, mon enfant. Ne perdez pas espoir. Dieu seul connaît l'avenir.

À l'aube du vingt-et-unième jour du mois de février, les gardiens ôtent de nouveau mes fers. Un huissier, messire Jean Massieu, m'emmène hors du château. Mes jambes sont tout endolories. Je trouvais qu'il faisait très froid dans ma tour, mais il fait encore plus froid dehors. Même la lumière des étoiles, qui brillent dans le ciel sans se soucier de moi, me paraît glacée. Nous allons par les rues jusqu'au château de Rouen, où m'attendent mes juges. Ou plutôt, mon juge, l'évêque Cauchon, qui trône au milieu de quarante ou cinquante assesseurs. Ces gens me rappellent ceux qui m'ont interrogée à Poitiers : docteurs en théologie ou en saintes écritures, abbés et chanoines, licenciés en droit canon ou en droit civil.

L'évêque Cauchon me demande d'abord de prêter serment que je répondrai sans tromperie aux questions que l'on me posera. Je me méfie de lui.

– Je ne sais pas sur quoi vous voulez m'interroger. Peut-être me demanderez-vous des choses que je ne vous dirai pas.

– Jurez de dire vérité de ce qui vous sera demandé qui concerne la foi catholique et toutes autres choses que vous saurez.

– De mes père et mère, de toutes les choses que j'ai faites depuis que j'ai pris le chemin pour venir en France, volontiers je jurerai. Mais les révélations à moi faites par Dieu, jamais je n'en ai dit

ou révélé, sinon à Charles, mon roi. Et quand on me voudrait couper la tête, je ne les révélerai pas, car je sais par mes visions que je les dois tenir secrètes.

Il me demande ensuite mon nom et mon âge.

– Au pays où je suis née on m'appelait Jeannette et en France, Jeanne. Mon père est nommé Jacques, ma mère Isabeau. À ce qu'il me semble, j'ai environ dix-neuf ans.

– Tu prétends que tu es bonne et vraie catholique. Peux-tu nous dire le *Pater Noster* [1]?

– Ecoutez-moi en confession et je vous le dirai volontiers.

Cela fait plusieurs jours que je n'ai pas vu le prêtre de mon pays, Nicolas Loiseleur, si bien que je n'ai pas pu nettoyer mon âme par le bain de la confession. Je me sens trop souillée de péchés pour adresser une prière à Notre-Seigneur en public, surtout devant une assemblée de prêtres et de théologiens.

L'évêque Cauchon insiste pour que je récite le *Pater Noster*. Je refuse de le faire tant qu'il ne m'aura pas confessé. Quel méchant prêtre, qui ne veut pas m'accorder le sacrement que je demande ! J'entends le bon rire de Saint Michel.

– Tu l'as mis dans l'embarras, le vilain évêque. S'il te confesse, il saura bien que tu es innocente et ne pourra plus te condamner !

Messire Jean Massieu, l'huissier qui m'a amenée, m'a dit que l'évêque avait envoyé un enquêteur dans mon village, espérant prouver par témoignages que je ne suis pas bonne catholique mais mauvaise femme. Les témoins ont si bien vanté ma dévotion que l'enquêteur n'a rapporté motif quelconque pour m'accuser d'hérésie, disant qu'il n'avait rien trouvé sur moi qu'il n'eût voulu trouver en sa propre sœur. Les Anglais pensent que je vaux une armée entière et veulent ma mort, mais c'est l'évêque qui doit trouver la raison pour laquelle ils me mettront à mort. S'il ne parvient pas à me condamner pour hérésie, les Anglais me reprendront.

L'évêque déclare que la séance est achevée et que nous continuerons demain. Avant de partir, je proteste haut et fort contre les conditions de ma détention.

– Vous prétendez que vous me jugez pour hérésie, mais vous me traitez comme un prisonnier de guerre. Est-ce pour m'empêcher de commettre le crime d'hérésie que vous m'avez enchaînée et mise en des entraves de fer ? Si je m'évadais, m'accuseriez-vous d'avoir violé ma foi ? Si j'appartenais au parti des Anglais, me trouveriez-vous hérétique ? Où est l'inquisiteur qui me doit juger avec vous ?

– L'inquisiteur est à Paris. Son vicaire viendra bientôt.

– Je lui dirai qu'une hérétique doit être gardée en prison de l'Église par des femmes, et non en prison anglaise par des hommes.

En me raccompagnant, messire Jean Massieu me dit que le vicaire de l'inquisiteur, un frère dominicain nommé Jean Le Maistre, a d'abord refusé de me juger, mais que l'inquisiteur lui a mandé fermement de le représenter. Ce bon frère ne voulait se mêler de cette affaire, tant pour la sérénité de sa conscience que pour une plus sûre conduite du procès, disant que le procès aurait dû avoir lieu à Beauvais et que Rouen représentait pour l'évêque Cauchon un territoire emprunté. Puisque le procès ne se tenait pas véritablement à Rouen, il n'avait aucun raison d'y assister. Le deuxième jour de mon procès, il est bien assis à côté de l'évêque Cauchon, mais il ne prend jamais la parole, comme pour montrer qu'il me juge à contre-cœur.

---

[1] Notre Père.

De nouveau, je refuse de prêter serment. Un chanoine de Rouen, me demande de raconter mon enfance, puis de dire comment je suis partie de Vaucouleurs et allée à Chinon. Il m'interroge sur l'attaque de la porte Saint-Honoré, à Paris.

– N'était-ce pas alors jour de fête[1] ?

– Je crois bien que ce fut jour de fête.

– Cela était-il bien ?

– Epargnez-moi : passez outre !

J'entends la voix de Catherine qui me rassure.

– Ce n'est pas avec un petit péché comme celui-là qu'ils pourront te condamner pour hérésie.

Le jour suivant, je découvre que les assesseurs sont encore plus nombreux. Michel pousse un cri.

– Regarde, Jeannette, au deuxième rang là-bas près de la porte… Ne connais-tu pas cet homme ?

– Mais oui, bon Saint-Michel. C'est messire Nicolas Loiseleur, le prêtre de Saint-Mihiel !

– Ainsi, il t'a menti quand il affirmait qu'il était prisonnier comme toi.

J'entends maintenant le rire perlé de Catherine.

– Sans doute n'est-il pas du tout né à Saint-Mihiel. Il a dit cela pour capter ta confiance. C'était un espion envoyé par l'évêque. Il espérait que tu confesserais des péchés bien vilains et qu'il pourrait prouver ainsi ton hérésie.

Je suis fâchée et marrie que l'évêque ait envoyé un espion pour me tromper. Ce faisant, ne commet-il pas lui-même le péché de mensonge ? J'ai de moins en moins envie de prêter serment.

– Je veux bien jurer de dire vérité sur ce que je saurai concernant le procès, mais je ne dirai point tout ce que je sais.

– Tes voix t'ont-elles interdit de faire connaître tes révélations ? demande le chanoine de Rouen.

– Croyez bien que ce ne sont pas les hommes qui me l'ont interdit ! J'ai plus grand crainte de dire quelque chose qui déplaise à mes voix, que je n'en ai de vous répondre. Cette nuit même, ma voix m'a dit beaucoup de choses pour le bien de mon roi, que j'aimerais bien que le roi sache, car il en serait plus joyeux à dîner !

– Ta voix t'a-t-elle révélé que tu t'évaderais de prison ?

– Ai-je à vous le dire ?

– Que faisais-tu quand tu as ouï cette voix ?

– L'as-tu remerciée ? T'es-tu agenouillée ?

– L'entends-tu souvent ?

– Beaux seigneurs, faites l'un après l'autre ! Je dormais et la voix m'a éveillée. Je l'ai remerciée, mais je me suis assise sur mon lit. Il n'est jour que je ne l'entende. Et même j'en ai grand besoin. Je voudrais que chacun l'entendît aussi bien comme moi.

– Te dit-elle ce qui t'arrivera après ta mort ?

– Sainte Catherine m'a dit : "Prends tout en gré, ne te chaille[2] de ton martyre, tu t'en viendras enfin au royaume de Paradis."

– Depuis qu'elle t'a dit que tu irais enfin au royaume de Paradis, te tiens-tu pour assurée d'être sauvée et de n'être point damnée en enfer ?

– Je crois fermement ce que mes voix m'ont dit, à savoir que je serai sauvée. Aussi fermement que si j'y étais déjà.

---

[1] L'attaque a eu lieu le 8 septembre 1429, jour de la Nativité Notre-Dame.

[2] Ne t'inquiète pas. Du verbe chaloir, comme dans l'expression "peu me chaut".

– Cette réponse est de grand poids.

– Aussi je la tiens pour un grand trésor.

– Comment sais-tu que ces voix sont de Dieu ?

– J'aimerais mieux être tirée à quatre chevaux que d'être venue en France sans la permission de Dieu. Il n'y a rien au monde de ce que je fis qui ne fût du commandement du Seigneur. N'était la grâce de Dieu, je ne saurais rien faire.

– Sais-tu si tu es en la grâce de Dieu ? demande le chanoine de Rouen.

– C'est chose grande que de répondre sur un tel sujet…

J'entends Michel et Catherine.

– Méfie-toi, Jeannette. Cette question est un piège. Si tu réponds non, tu avoues être en état de péché et tu te condamnes.

– Si tu réponds oui, tu substitues ton jugement à celui de l'Église, qui seule peut savoir ces choses. Tu te condamnes donc comme hérétique.

– N'ayez crainte, mes bons amis. Je sais répondre !

Je regarde mes deux juges et tous leurs assesseurs. Ces serviteurs des Anglais ne me font pas peur. Le chanoine revient à la charge.

– Vas-tu me répondre ? Sais-tu si tu es en la grâce de Dieu ?

– Si je n'y suis, Dieu m'y mette. Si j'y suis, Dieu m'y garde, car je serais la plus dolente du monde si je savais n'être pas en la grâce de Dieu.

Mes juges sont désemparés de ma réponse, car ils croyaient m'avoir enfermée dans un piège mortel. Ils ouvrent de grands yeux étonnés, comme si j'étais une biche échappant à une compagnie de chasseurs et à une meute de chiens. Ils suspendent l'interrogatoire jusqu'à la semaine prochaine.

17. L'admonestation charitable

Les juges ne se lassent pas de m'interroger sur mes voix.

– Entends-tu tes voix tous les jours ?

– Oui, et même, j'en ai bien besoin. Je serais morte, n'étaient les voix qui me réconfortent chaque jour.

– Les voix t'ont-elles interdit de dire tout ce qu'on te demandera ?

– Je ne dis pas tout ce que je sais. J'ai plus grande peur de manquer à ces voix, en disant quelque chose qui leur déplaise, que je n'ai de vous répondre.

– Tes voix te disent-elles que tu t'évaderas de prison ?

– Vous m'avez déjà posé cette question l'autre fois. Demandez aux notaires de vous lire ce qu'ils ont écrit !

Ils me posent souvent des questions stupides. Je ne sais si c'est pour se moquer de moi.

– Est-ce que Saint Michel t'apparaît tout nu ?

– Croyez-vous que Dieu n'ait pas de quoi le vêtir ?

– A-t-il des cheveux ?

– Pourquoi les lui aurait-on coupés ?

– À quoi ressemble sa voix ?

– Elle est belle et douce à entendre.

– Sainte Catherine parle-t-elle anglais ?

– Comment parlerait-elle anglais, puisqu'elle n'est pas du parti des Anglais ?

– Est-ce que Dieu hait les Anglais ?

– De l'amour ou de la haine que Dieu a pour les Anglais, ou de ce qu'Il fera de leurs âmes, je ne sais rien, mais je sais bien qu'ils seront boutés hors de France, excepté ceux qui y mourront.

– Quand tu obéis aux voix, obéis-tu à Dieu ?

– Tout ce que je fais est par commandement de Dieu.

Une chose qui dérange ces messieurs d'Église, c'est qu'une femme ait livré combat, et que pour ce faire elle ait revêtu habit d'homme[1].

– Est-ce Dieu qui t'a commandé de prendre habit d'homme ?

– L'habit, c'est peu, c'est moindre chose. Je n'ai pas pris habit d'homme par le conseil d'homme de ce monde. Je n'ai pris cet habit ni rien fait que par le commandement de Dieu et de ses saints.

– Veux-tu un habit de femme ?

– Baillez-m'en un, je le prendrai et m'en irai. Autrement, je ne le prendrai pas et garderai celui-ci, puisqu'il plaît à Dieu que je le porte.

– N'est-ce pas un péché mortel que de faire mourir un homme ?

– Je n'ai jamais tué personne.

– Franquet d'Arras n'a-t-il pas été mis à mort ?

– J'y ai consenti, n'ayant pas pu l'échanger pour un de mes hommes. Il a confessé être un brigand et un traître. Son procès a duré quinze jours au bailliage de Senlis.

– N'as-tu pas donné de l'argent à celui qui a pris Franquet ?

---

[1] Un concile l'avait interdit en 342. Cette interdiction avait été confirmée par un autre concile au quatorzième siècle.

– Je ne suis pas trésorier de France, pour donner argent !

Je vais devant le tribunal dix ou onze fois ; d'abord tous les jours, ensuite le jeudi et le samedi. Les juges et les assesseurs me posent toujours les mêmes questions, à savoir si mes voix m'ont dit que je m'évaderais, ou si je suis bien sûre que j'ai vu Saint Michel et Sainte Catherine. Parfois, ils tentent de me surprendre en me posant une question nouvelle.

– Qu'as-tu fait de ta mandragore[1] ?

– Je n'ai pas de mandragore et n'en eus jamais. J'ai entendu que c'est chose à faire venir l'argent, mais je n'en crois rien. Mes voix ne m'ont jamais rien dit de cela.

Les juges ont découvert qu'il y a près de Domrémy, au milieu du bois chesnu[2], un grand hêtre appelé "l'Arbre aux fées". Ils me demandent si je connaissais ces fées.

– On l'appelle aussi l'Arbre des dames. Quelquefois, j'allais m'y promener avec les autres filles. Au mois de mai, nous mettions des guirlandes de fleurs à ses branches. J'ai entendu des anciens, mais non pas ceux de ma famille, raconter que les fées y logeaient. J'ai ouï dire à Jeanne, femme de messire Aubery, qui était ma marraine, qu'elle avait vu ces dames fées, mais j'ignore si c'est vrai ou non. Quant à moi, je ne les ai jamais vues. Je ne sais pas si, depuis que j'eus mon entendement, j'ai dansé près de l'arbre. Peut-être que j'y ai dansé avec les petits enfants, mais j'y ai plus chanté que dansé.

Le samedi, dixième jour du mois de mars, l'évêque Cauchon vient dans ma pièce de la tour couronnée avec trois assesseurs, ainsi qu'un chanoine et l'huissier Jean Massieu. Il me demande comment il se fait que j'ai été prise à Compiègne.

– Tes voix ne t'ont pas avertie ?

– Si j'avais su l'heure et que je dusse être prise, je n'y serais point allée volontiers. Toutefois, j'aurais fait le commandement de mes voix, quoi qu'il dût advenir.

Un assesseur me demande :

– Pourquoi toi plutôt qu'une autre ?

– Il plut à Dieu ainsi faire par une simple Pucelle, pour rebouter[3] les ennemis du roi.

On me laisse tranquille le dimanche. Je prie le Seigneur. Michel et Catherine affirment que les juges n'ont rien trouvé à me reprocher. Celui qui a fait enquête à Domrémy n'a rien rapporté. La matrone a déclaré que mon corps n'est pas corrompu. Je n'ai rien dit devant le tribunal que l'on puisse nommer hérésie.

À partir du lundi, douzième jour de mars, l'évêque et ses gens viennent dans ma pièce tous les jours. Ils m'interrogent sur l'Église. Ils me reprochent de prétendre tenir mes vérités de Dieu en négligeant l'autorité de l'Église.

– S'il arrive que tu as fait quelque chose qui soit contre la foi, veux-tu t'en rapporter à la détermination de notre sainte Mère l'Église, à laquelle tu dois t'en rapporter ?

– Que mes réponses soient vues et examinées par des clercs et qu'on me dise ensuite s'il y a là quelque chose qui soit contre la foi chrétienne, car s'il y a quelque chose de mal, je ne voudrais pas le soutenir.

– Es-tu prête à te soumettre à notre sainte Mère l'Église ?

---

[1] Plante dont la racine ressemble vaguement à un corps humain. On pensait que les sorciers l'utilisaient pour des rites ressemblant au vaudou.

[2] Bois de chênes.

[3] Chasser, refouler. Semblable à "bouter".

Ils m'expliquent que l'Église triomphante qui se trouve dans le Ciel, menée par Dieu et ses anges, rassemblant les âmes déjà sauvées, n'est pas la même chose que l'Église militante qui lutte sur terre pour la foi, et que je dois obéissance à l'Église militante. Je n'y comprends rien.

– Crois-tu que tu n'es pas soumise à l'Église de Dieu qui est sur terre, à savoir Notre Seigneur le Pape, les cardinaux, archevêques, évêques et autres prélats de l'Église ?

– Notre Sire premier servi ! Je m'en rapporte à Dieu qui m'a envoyée, à la Sainte Vierge et tous les benoîts saints et saintes du paradis. M'est avis que c'est tout un, de Dieu et de l'Église, et que de cela on ne doit pas faire de difficulté. Pourquoi faites-vous difficulté que ce soit tout un ?

– Reconnais-tu au moins l'autorité de notre saint Père le Pape, vicaire de Dieu en terre ?

– Menez-moi devant notre seigneur Pape, et je lui répondrai sur tout ce que je devrai répondre. Pourquoi ne notez-vous pas ce que je viens de dire ? Vous écrivez ce qui est contre moi, et ne voulez pas écrire ce qui est pour.

– Dis-moi, Jeanne, tes voix ne t'ont-elles pas appelée fille de Dieu ?

– Oui, mes voix m'ont souvent dit : Jeannette, fille de Dieu[1].

Ils me parlent encore plusieurs fois de mes habits d'homme, que m'ont donnés Jean de Metz et les bonnes gens de Vaucouleurs. J'y renoncerais volontiers si j'étais gardée par des femmes. Je me demande si Dieu se préoccupe de mes habits…

– Ces habits ne chargent pas mon âme et les porter n'est pas contre l'Église.

Le vingt-septième jour du mois de mars, on m'emmène de nouveau devant le tribunal, dans la chambre près la grand'salle du château de Rouen. Les interrogatoires ont pris fin. Messire d'Estivet, promoteur[2] du tribunal, me lit une admonition charitable à me repentir, qui compte soixante-dix articles.

Michel pense que si je me repens, le tribunal me pardonnera.

– Crois-moi, Jeannette, tout pécheur a droit au pardon s'il se confesse et se repent.

La voix furieuse de Catherine l'interrompt.

– Si elle se repent, elle admet qu'elle est hérétique. Dans ce cas, le sacre du roi, advenu par les soins d'une hérétique et pécheresse, ne vaut rien. C'est le roi d'Angleterre qui monte sur le trône ! Jeannette, tout le mal que tu t'es donné n'aurait servi à rien.

Catherine a raison. En vérité, je ne puis accepter les soixante-dix articles, qui reprennent des propos et mensonges que j'ai réfutés : je cache une mandragore en mon sein, espérant par ce moyen avoir fortune prospère en richesses et choses temporelles ; j'évoque des démons et esprits malins ; j'ai adoré des fées ; j'ai fait mettre à mort Franquet d'Arras ; j'ai sauté de la tour de Beaurevoir pour me tuer volontairement ; je porte habit d'homme court, réduit et dissolu ; je sortirais de prison par l'aide du diable si je n'étais pas bien gardée et entravée ; et autres sornettes. Je refuse l'admonestation, puisque j'ai déjà nié absolument que je cache une mandragore et commerce avec le diable.

Comprenant, ce me semble, qu'il dessert sa cause en accumulant les accusation stupides et impossibles, le promoteur réduit le nombre d'articles à douze. Je le sais parce que messire Jean Massieu me le dit, mais on ne me lit pas ces douze articles, qui sont écrits en latin. Si on me les lisait, je ne pourrais pas les entendre.

---

[1] On disait que l'Eglise était "fille de Dieu". Jeanne se met donc sur le même plan que l'Eglise, au lieu de se soumettre.

[2] Procureur.

Messire d'Estivet, le promoteur, est un Français renié qui a quitté Reims en même temps que l'évêque Cauchon. C'est un homme cruel et plein de haine. Quand l'huissier, le bon Jean Massieu, m'amène au tribunal, il me laisse approcher de la chapelle du château et faire mon oraison. Un jour, le promoteur nous a surpris. Il a menacé messire Jean Massieu.

– Truand, qui te fait si hardi de laisser approcher cette putain excommuniée de l'Église sans permission ? Je te ferai mettre en telle tour que tu ne verras lune ni soleil d'ici un mois si tu le fais encore.

Cela fait déjà bien longtemps que je suis enfermée et enferrée dans la tour couronnée. Le printemps est revenu. Dehors, de tendres bourgeons naissent aux branches des arbres et des oisillons pépient dans les nids. L'air que je hume au fond de ma chambre me paraît nouvelet et fleuri. Je crois que je ne vivrai pas jusqu'à l'été.

Vers le milieu du mois d'avril, je tombe malade. Je ne sais si c'est par lassitude d'être prisonnière, ou seulement parce que j'ai mangé une mauvaise carpe. L'évêque Cauchon vient me voir dans ma pièce.

– Je vais ordonner que des docteurs et maîtres viennent à toi familièrement et charitablement te visiter dans ta maladie, afin de te consoler et te réconforter.

La duchesse de Bedford et le comte de Warwick envoient leurs médecins, à savoir Maître Jean Tiphaine pour la duchesse et Maître Guillaume de La Chambre pour le comte. Ils tâtent mon pouls et me demandent ce que j'ai.

– J'ai mangé une carpe que m'a envoyée monseigneur l'évêque et je crois que c'est la cause de ma maladie, pour ce que je vomis beaucoup.

Messire d'Estivet, le promoteur, assiste à la consultation des médecins, espérant peut-être que je commettrai quelque péché. Il devient tout rouge.

– Tu accuses monseigneur ? C'est toi, paillarde, qui a mangé trop de carpe !

– Je n'ai pas même mangé la moitié d'une carpe, et chacun vous dira que je ne mange jamais beaucoup.

– Tu n'es qu'une putain ! Accuser monseigneur !

J'entends une grande discussion dans ma tête.

– L'indignation de ce promoteur me paraît suspecte. Jeannette a seulement dit que l'évêque a envoyé la carpe. Il réagit comme si elle l'accusait d'avoir voulu l'empoisonner. D'où sort-il cette idée ? C'est louche… Comme ils ne trouvent aucun moyen de la condamner pour hérésie, il veulent se débarrasser d'elle.

– Voyons, Michel, ne laissez pas votre imagination vous emporter. Si les Anglais envoient leurs meilleurs médecins, c'est qu'ils ne veulent surtout pas qu'elle meure de mort naturelle. L'ayant achetée très cher, ils attendent une condamnation en bonne et due forme, afin de déshonorer le roi de France.

Les médecins me saignent pour me guérir. Quand le promoteur m'a traitée de putain, j'ai pleuré larmes abondantes. J'ai mal à la tête et je me sens très faible et dolente.

Je prie Dieu de me prendre en pitié. Tous ces savants évêques et chanoines préparent des pièges pour que je dise des choses qui me feront condamner, et moi je suis toute seule pour leur répondre. Je me mets à genoux et je lève les yeux vers le coin de ciel que je vois par le soupirail.

– Très doux Dieu, en l'honneur de votre sainte passion, je vous requiers, si vous m'aimez, que vous me révéliez comment je dois répondre à ces gens d'Église. Je sais bien, quant à l'habit, le

commandement comment je l'ai pris, mais je ne sais point par quelle manière je le dois laisser. Pour ce, plaise vous me l'enseignez.

Quelques jours plus tard, alors que je me sens un peu mieux, l'évêque entre dans ma pièce pour m'interroger. Frère Isambart de la Pierre, un assesseur qui est venu me voir plusieurs fois, m'a dit que parmi les assesseurs, nombreux sont ceux qui me croient innocente et pensent que ce procès est injuste. Ils ont demandé au promoteur de traduire les douze articles en français et de me les lire, afin que je sois informée des accusations qu'il porte contre moi, mais le promoteur ne l'a pas fait. Ils disent que je devrais être aidée et assistée par un avocat, comme cela est de coutume dans les procès. Catherine dit que l'évêque craint sans doute une révolte des assesseurs pendant une séance publique du tribunal et qu'il préfère donc m'interroger dans ma pièce, sous prétexte que je ne suis pas encore assez vaillante pour me présenter devant le tribunal.

L'évêque Cauchon est un serviteur de Dieu. Pourquoi son visage est-il si sévère ? Pourquoi veut-il ma mort ? Ne possède-t-il pas un cœur que je puisse toucher ? Je lui parle en pleurant.

– Il me semble, vu la maladie que j'ai, que je suis en grand péril de mort. S'il est ainsi, et que Dieu veuille faire de moi son plaisir, je demande à avoir confession et le sacrement de l'Eucharistie et à être enterrée en terre sainte.

– Puisque tu demandes que l'Église te donne le sacrement de l'Eucharistie, veux-tu te soumettre à l'Église militante ? Si tu te soumettais, je te promettrais de te donner le sacrement.

Le bon frère Isambart de la Pierre m'a avertie que l'évêque n'a rien trouvé contre moi, si ce n'est que je refuse de me soumettre à l'Église militante, et que je dois donc prendre bien garde à ce que je dis sur ce sujet si je ne veux pas être brûlée.

Que faire ? Que dire ? Je crois qu'il ne reste rien de la carpe gâtée dans mon corps, mais l'envie de vomir me revient quand je vois le sourire méprisant de monseigneur l'évêque et quand je pense que les mots que je prononce peuvent me tuer.

– Quoi qu'il doive arriver, je ne ferai ou dirai autre chose que ce que j'ai dit auparavant au procès. Je suis bonne chrétienne et bien baptisée, et mourrai en bonne chrétienne. Quant à Dieu, je l'aime, je le sers, et je voudrais aider et soutenir l'Église de tout mon pouvoir.

– Moi aussi, j'aime Dieu et je Le sers. Je L'ai servi toute ma vie. Je pense et j'espère qu'Il me soutient, et que par conséquent ce n'est pas par Sa volonté que tu m'as chassé de Reims et de Beauvais. Crois-tu que j'étais heureux de partir par les chemins, à mon âge ? Tu n'es qu'une fillette ignorante, mais tu prétends en savoir plus que les clercs de l'Église et leur donner des leçons.

– Le Roi du Ciel ne m'a pas ordonné de vous chasser de Reims. Je désirais seulement bouter les Anglais hors du royaume et faire couronner le dauphin. Si vous êtes parti de Reims, c'est de votre propre volonté. Vous avez choisi le parti des Anglais et des Bourguignons.

– Comment aurais-je pu choisir l'autre parti ? J'ai vu les Armagnacs, à Paris et ailleurs, plus acharnés à cruauté qu'homme ni diable. Ils prenaient et tuaient hommes, femmes et petits enfants sans différence d'âge et de sexe, efforçaient femmes et filles, égorgeaient ou mutilaient maris et pères devant les femmes, égorgeaient femmes grosses et laissaient mourir leur fruit sans baptême, puis jetaient femme et enfant dans la rivière. Ils ont tué aussi le duc de Bourgogne, Jean sans Peur.

– Le dauphin était mal conseillé.

– Maintenant que tu l'as fait roi, est-il mieux conseillé ? Il s'est servi de toi. S'il croyait vraiment que Dieu te soutient, il t'aurait rachetée à rançon quand tu étais à Jean de Luxembourg. Pourquoi pleures-tu ?

– Je suis malade. Puisque vous vous dites bon chrétien, laissez-moi me confesser et entendre messe.

– Veux-tu que j'ordonne une belle et notable procession pour te ramener en bon état si tu n'y es pas ?

– Je veux bien que l'Église et les catholiques prient pour moi.

18. L'abjuration

Le samedi, douzième jour du mois de mai, messire Jean Massieu vient me chercher pour me conduire de nouveau devant le tribunal. En traversant la ville de Rouen, j'aperçois des pommiers en fleur dans les jardins. Je me demande si les pommes de Normandie sont aussi douces que celles de mon pays. Dans les rues, les gens se réjouissent de voir le beau temps revenu. Ils vont sans manteau et tête nue.

L'évêque et ses assesseurs ne m'interrogent plus sur la mandragore, ni même ne me parlent des voix, mais me demandent encore et encore de me soumettre à l'Église militante. Je répète à l'évêque ce que je lui ai dit dans ma tour :

– Je crois bien à l'Église d'ici-bas. Je crois bien que l'Église militante ne peut errer, ni faillir. Je reconnais qu'elle a autorité en matière de foi, et il me semble que l'on ne peut me faire aucun reproche en ce qui concerne ma foi. Mais quant à mes dits et faits, je m'en rapporte entièrement à Dieu, qui m'a fait faire ce que j'ai fait.

– Regarde, Jeanne (il me montre un gros bonhomme vêtu de noir, dont le visage tout cabossé me rappelle une casserole que nous avions chez nous). Cet homme que voici se nomme Maugier Leparmentier. C'est le bourreau de Rouen. Devrons-nous te faire subir torture pour que tu te soumettes ?

– Vraiment, si vous deviez me faire arracher les membres et faire partir l'âme du corps, je ne vous dirai pas autre chose ; et si je vous en disais quelque chose, après je dirais toujours que vous me l'avez fait dire par force.

– Emmenez cette fille obstinée ! Nous allons délibérer.

Plus tard, le bon frère Isambart de la Pierre vient me dire que trois assesseurs seulement, amis et serviteurs de l'évêque, ont déclaré qu'il serait expédient de me torturer pour savoir la vérité sur mes mensonges. Un chanoine m'a sauvée, disant qu'il fallait éviter de me torturer, afin qu'un procès aussi bien mené que l'avait été celui-ci ne pût être calomnié.

Au milieu de la nuit, je vois et entends la bonne Marguerite, je ne sais si c'est en rêve ou en réalité. Des larmes coulent à grands flots sur ses joues. Elle s'approche de mon lit et me parle tout bas de sa belle voix chantante.

– Jeannette, je crains ne plus jamais te voir auprès de ma statue, priant dévotement dans l'Église de ton village. Pour te condamner par tes paroles, ils te proposent interrogatoires si subtils et cauteleux que les grands clercs qui sont là à grand peine y sauraient donner réponse. Ils te prendront parce que tu dis, au sujet de Notre-Seigneur et de ses saints, "je sais de certain". Si tu disais "il me semble", ils ne pourraient pas te condamner.

– Etes-vous vraiment dans ma chambre, bonne Marguerite, ou bien dois-je dire "il me semble" ?

Le lendemain dimanche, treizième jour de mai, je reçois la visite de plusieurs seigneurs vers le milieu de l'après-midi. Ce sont des Anglais, à savoir le comte de Warwick, le comte de Stafford et autres, et aussi des Bourguignons, parmi lesquels messire Jean de Luxembourg, qui m'a tenue prisonnière en son château de Beaurevoir. Je me souviens qu'ils m'ont prise devant Compiègne l'année dernière. C'était au mois de mai, ce me semble.

Tous ces seigneurs ont dîné ensemble dans les appartements du comte de Warwick. Ils parlent haut comme gens qui ont mangé bon gibier et bu vin vieux. Messire Jean de Luxembourg s'approche de moi en riant.

– Jeanne, je suis venu te mettre à rançon[1], pourvu que tu veuilles bien promettre que tu ne t'armeras jamais contre nous.

– En nom Dieu, vous vous moquez de moi, car je sais bien que vous n'en avez ni le pouvoir, ni le vouloir.

– Je le veux, je le peux et je le ferai. Ma femme dit que je le dois…

– Je sais bien que les Anglais me feront mourir, parce qu'ils croient après ma mort gagner le royaume de France. Mais fussent-ils cent mille Godons de plus qu'ils ne sont à présent, ils n'auront pas le royaume !

Entendant ces mots, le comte de Stafford, qui est déjà tout rouge d'avoir bu trop de vin, devient encore plus rouge et tire sa dague à moitié pour me frapper. Le comte de Warwick lui saisit le bras, car personne ne doit prendre ma vie tant que je n'ai pas été déclarée hérétique.

La semaine suivante, on m'admoneste une fois de plus dans ma chambre. On me dit que l'Université de Paris a approuvé les douze articles et me déclare apostate[2] parce que j'ai coupé mal à propos la chevelure que Dieu m'a donnée pour voile et abandonné l'habit de femme ; menteuse quand je me dis envoyée de Dieu et voyant des saints et des anges ; schismatique[3] puisque je n'obéis pas à l'Église militante ; et hérétique quand je dis que je suis certaine d'aller en paradis. L'évêque confie à un docteur en théologie, maître Pierre Maurice, le soin de me convaincre que je dois obéir à l'Église militante. Croyant que je ne comprends pas ce qu'on me reproche, il donne des exemples :

– Je suppose que ton roi, de son autorité, t'ait baillé la garde de quelque place, en te défendant d'y laisser entrer quiconque. Voici quelqu'un qui dit venir par autorité du roi, sans apporter ni lettre ni signe certain. Eh bien, le dois-tu croire et recevoir ? De même, Notre Seigneur Jésus-Christ a baillé le gouvernement de son Église à Saint Pierre l'apôtre et à ses successeurs, leur défendant d'accepter quiconque se présenterait en son nom, si cela n'était pas établi suffisamment. Ainsi, tu n'aurais pas dû ajouter foi à ceux que tu dis s'être présentés à toi ; et nous, nous ne devons point croire en toi, puisque Dieu nous a prescrit le contraire. Jeanne, amie très chère, considère ceci : si quelque chevalier, en la seigneurie de ton roi, s'était levé, disant : "Je n'obéirai point au roi et ne me soumettrai à aucun de ses officiers", n'aurais-tu pas dit qu'il fallait le condamner ? Que diras-tu donc de toi-même, qui fus engendrée dans la foi du Christ par le sacrement de baptême, si tu n'obéis pas aux officiers du Christ, à savoir aux prélats de l'Église ? Désiste-toi de tes dires, je te prie, si tu aimes Dieu, ton Créateur, et obéis à l'Église en te soumettant à son jugement. Sache que si tu ne le fais pas et persévères en cette erreur, ton âme sera condamnée au supplice éternel et perpétuellement tourmentée ; et pour ce qui est de ton corps, je ne fais pas grand doute qu'il ne vienne à perdition.

Je me sens encore assez forte pour soutenir ma foi et mon roi.

---

[1] Te racheter.

[2] Qui a renoncé à sa foi.

[3] Qui reconnaît une religion différente de la vraie religion.

– La manière que j'ai toujours dite et tenue en ce procès, je la veux maintenir et, si j'étais en jugement et que je voie le feu allumé, et les bourrées[1] prêtes et les bourreaux prêts à bouter le feu, et que je sois dedans le feu, je n'en dirais pourtant autre chose et soutiendrais ce que j'ai dit au procès jusqu'à la mort.

Le jeudi, vingt-quatrième jour du mois de mai, l'huissier Jean Massieu vient me chercher.

– Où m'emmenez-vous aujourd'hui, messire ?

– Monseigneur l'évêque a déplacé le tribunal à l'abbaye Saint-Ouen, de l'autre côté de la ville. Je crois qu'un chanoine vous fera un sermon.

Nous n'entrons pas dans l'abbaye. Des tribunes ont été dressées dans le cimetière qui la jouxte. Pour moi, une haute estrade. Et puis, là derrière, un affreux tas de bois : le bûcher. L'homme au visage cabossé, le terrible bourreau, se tient à côté du tas de bois, se reposant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre.

L'évêque et les assesseurs sont assis sur les tribunes. Les moines et chanoines sont encore plus nombreux qu'à l'accoutumée, ce me semble. Je reconnais aussi le comte de Warwick et quelques autres Anglais et Bourguignons. Des braves gens de Rouen, hommes et femmes, se tiennent derrière les tribunes, dans les allées du cimetière.

Je remarque une tombe ouverte. Pour faire place à de nouveaux morts, on a retiré plusieurs cadavres qui s'y trouvaient. Les squelettes, couverts de lambeaux de chair et de tissu, sont posés en tas à côté du grand trou noir.

Messire Guillaume Erart, un chanoine que j'ai déjà vu parmi les assesseurs et qui parlait souvent avec l'évêque comme s'ils étaient les meilleurs amis du monde, prononce une prédication solennelle à mon intention. Il parle longuement, disant que je suis comme un sarment qui ne peut pas produire de fruit parce qu'il s'est détaché de la vigne. Je crois qu'il veut dire que je me suis détachée de l'Église. Il montre le bûcher.

– Ces sarments détachés et desséchés, on les jette au feu et ils brûlent !

Il lève les bras de telle manière que les manches de sa robe se gonflent de vent comme les voiles d'un bateau.

– Ô Maison de France ! Tu n'as jamais connu de monstre, et voilà que Charles, qui se dit ton roi, t'a déshonorée en prêtant foi à cette femme diffamée, magicienne, hérétique, superstitieuse ! C'est à toi, Jeanne, que je parle, et te dis que ton roi est hérétique et schismatique…

– Par ma foi, messire, révérence gardée, je vous ose bien dire et jurer sur peine de ma vie que mon roi est le plus chrétien de tous les chrétiens et n'est point tel que vous dites.

Le chanoine se tourne vers l'huissier Jean Massieu, qui se tient à côté de moi sur l'estrade.

– Fais-la taire !

Il termine son sermon par une exhortation.

– Vois mes seigneurs les juges, Jeanne. Plusieurs fois, ils t'ont sommée de soumettre tous tes dires et faits à Notre Sainte Mère l'Église. Ils t'ont expliqué et remontré qu'en tes dires et faits il y avait plusieurs choses qui, à ce qu'il semblait aux clercs, n'étaient pas bonnes à dire et soutenir.

Je répète une fois de plus que je m'en rapporte à Dieu et à Notre Saint-Père le Pape. Le bon frère Isambart de la Pierre m'a dit que mon procès pourrait être interrompu s'il fallait attendre l'avis du

[1] Fagots de branchettes servant à allumer le feu.

Pape. L'évêque est si courroucé de l'aide que m'apporte le bon frère qu'il a menacé de le faire jeter dans la Seine.

Messire Erart me somme encore de me soumettre. Il me fait apporter par l'huissier Jean Massieu et par un secrétaire un parchemin appelé "cédule", me demandant d'y poser ma marque en signe de soumission. Le secrétaire ouvre un petit encrier et y trempe une plume d'oie. Messire Jean Massieu me lit le texte de la cédule, qui a pour longueur six ou sept lignes environ. Je m'engage à ne plus faire divinations superstitieuses ; à ne porter ni armes, ni harnois, ni habit d'homme dissolu contraire à la décence de nature ; à ne plus rogner mes cheveux en rond à la mode des hommes ; à ne plus dire que j'ai fait toutes ces choses par commandement de Dieu et de ses saints.

Je me tiens debout sur l'estrade depuis plusieurs heures et me sens bien fatiguée. Le sermon du chanoine était si long et si morne… Combien de fois devrai-je encore paraître devant ces chanoines, docteurs et autres gens d'Église, avant qu'ils ne me condamnent à mourir sur le bûcher ? Je ne peux pas m'empêcher de regarder le bûcher… Ils ont entrecroisé des grosses branches coupées à la hache, entre lesquelles ils ont placé des branchettes de bois mort. Tout en bas, il y a de la paille et de l'étoupe pour donner vie au feu. Je me souviens qu'à la Saint-Jean, dans mon village, nous dansions toute la nuit autour d'un grand feu. Ont-ils vraiment dressé ce bûcher pour moi ? Le bourreau est resté debout toute la journée, lui aussi, mais il ne paraît pas fatigué. Dieu et ses parents lui ont donné un bien vilain visage… Soudain, je remarque… Je n'avais pas remarqué… Tenait-il déjà cette torche allumée tout à l'heure ?

J'entends que mon bon Saint Michel est très inquiet. Pourtant, ce n'est pas lui qui brûlera.

– Il faut que tu sauves ta vie, Jeannette. Signe leur cédule. Tu pourras toujours dire qu'ils t'ont forcée à signer en te menaçant du bûcher.

– Vous lui donnez un piètre conseil, Michel. Ne crains rien, Jeannette. Ils ont dressé ce bûcher pour te faire peur. C'est une comédie. On ne brûle pas les hérétiques, mais on les incite à se repentir afin que leur âme ne soit pas perdue. On brûle ceux qui se sont repentis et qui sont retombés ensuite dans l'hérésie, ceux que l'on appelle les relaps. Si tu signes la cédule, tu annules tous les efforts que tu as accomplis depuis que tu es partie de Vaucouleurs, et tu rends un bien mauvais service à ton roi. Demande encore l'arbitrage du Pape !

Je demande au tribunal que l'on montre la cédule au Pape, pour qu'il me dise si je la dois signer. Le chanoine me répond d'une voix irritée.

– Il est impossible d'aller chercher le Pape aussi loin.

– On pourrait la montrer à des clercs, ce me semble, afin qu'ils donnent conseil.

– Signe donc, sinon aujourd'hui tu finiras tes jours par le feu !

Je trouve ce mois de mai déjà bien chaud. Si seulement je pouvais m'asseoir, je me sentirais mieux. Il me semble que l'air devient brûlant, comme si le bourreau s'approchait de moi avec sa torche… Ma chambre dans la tour est bien fraîche. Je veux en finir avec ce procès, ce tribunal, ces gens d'Église qui ne connaissent pas la compassion, ces Anglais qui ricanent et se moquent de moi dans leur langue de Godons. Je veux retourner dans ma tour…

Je crie en sanglotant que j'accepte, que je me repens, que je m'en rapporte à la pitié de mes juges. Je sors la plume de l'encrier et je trace une croix au bas de la cédule. Le frère Jean Pasquerel, mon bon confesseur, m'avait montré comment écrire mon nom, mais je ne sais plus le faire depuis un an que je suis emprisonnée.

Un sourire effrayant apparaît sur le visage de l'évêque.

– Tu as fait une bonne journée, Jeanne, car tu as sauvé ton âme, s'il plaît à Dieu. Toutefois, parce que tu as délinqué témérairement envers la sainte Église, pour que tu fasses une salutaire pénitence, nous te condamnons finalement et définitivement à la prison perpétuelle, avec pain de douleur et eau de tristesse, afin que tu pleures tes fautes et n'en commettes plus désormais.

J'entends de grandes clameurs derrière les tribunes. Les gens de Rouen hurlent que les Anglais sont des marauds et que l'évêque Cauchon est un traître lâche et vil. Ils lancent des pierres sur les gens du Tribunal et leurs amis anglais.

Les Anglais sont furieux. Ils sortent leurs dagues. Je ne sais si mes larmes brouillent ma vue, mais il me semble qu'ils menacent les juges et assesseurs et non les gens qui leur jettent des pierres. Ils demandent à l'évêque, au promoteur, au chanoine et aux autres pourquoi ils m'ont laissé la vie sauve. Le comte de Warwick s'approche de l'évêque.

– Le roi a bien mal dépensé son argent avec vous.

– Seigneur, n'ayez souci, nous la rattraperons bien !

19. Le pantalon qui tue

L'huissier Jean Massieu me descend de l'estrade. Je le suis sans réfléchir, comme un mouton trottant derrière son berger. La voix de Catherine m'arrête soudain.

– Où vas-tu, Jeannette ? Tu ne peux pas retourner dans ta tour.

– Je veux me coucher sur mon lit et dormir jusqu'à la Saint-Jean.

– Le tribunal ne t'a pas condamnée à être livrée aux Anglais. C'est l'Église qui te condamne pour hérésie. Tu dois aller en prison d'Église.

Elle a raison, ma bonne Catherine. Pourquoi retournerais-je chez les Anglais ? J'appelle l'évêque, qui est resté sur la tribune avec le chanoine et quelques autres assesseurs.

– Or ça, vous gens d'Église, menez-moi en vos prisons, et que je ne sois plus en la main de ces Anglais.

L'évêque se tourne vers l'huissier Jean Massieu.

– Menez-là où vous l'avez prise.

Bien marrie et dolente, je retourne en ma tour. Vers le soir de ce même jour, le vicaire de l'inquisiteur, messire Jean Le Maistre, vient me voir en ma chambre.

– Dieu te fait grande miséricorde en permettant que tu reçoives le pardon de l'Église. Maintenant, tu ne dois plus retomber dans tes errements, car tu ne serais pas pardonnée une seconde fois. Il te faut quitter ton habit d'homme, ce pourquoi je te donne une houppelande de femme. Tu as aussi promis de renoncer à tes cheveux rognés en rond.

Il se tourne pendant que j'enlève mes chausses et le reste de mon habit d'homme. La robe de lin gris qu'il m'a apportée sent la vieillerie. Elle est toute froissée et bien trop grande. Un des pages du vicaire rase ma tête, afin de faire disparaître ma coiffure de garçon. En voyant mes cheveux blonds répandus sur le sol, je me souviens de la bonne Catherine, femme du charron de Vaucouleurs, qui a coupé ma longue natte l'autre année…

Quand le vicaire s'en va et me laisse avec les houspailliers qui me gardent, je pleure larmes brûlantes. J'ai trahi ma foi et mon roi, mais qu'ai-je gagné ? Une robe qui pue et une bien triste vie.

Quand je dois aller pour un besoin de nature, j'avance à petits pas comme un canard, à cause de mes chaînes, et je soulève le bas de ma robe à deux mains afin de ne pas marcher dessus et tomber. Les houspailliers imitent ma démarche en riant, soulevant une robe imaginaire de leurs grosses mains.

Je passe ma main sur ma tête. La peau de mon crâne ressemble à celle d'un mouton que l'on vient de tondre.

Le vendredi et le samedi, vingt-cinquième et vingt-sixième jours du mois de mai, je prie Dieu dans ma chambre, mangeant peu et pleurant beaucoup.

Je dors un peu dans la journée, mais la nuit m'effraie. Le soir du samedi, je me couche sur mon lit, ressentant grande lassitude en tous mes membres. Ils me traitent toujours comme une prisonnière de guerre, attachant ma chaîne à une solive. Ai-je commis une erreur ? Si j'avais refusé de signer, m'auraient-ils brûlée ? L'évêque a-t-il dressé un faux bûcher par ruse subtile ? J'aimerais cesser de penser, pourtant j'ai peur de m'endormir. Ayant coulé malgré moi dans l'abîme du sommeil, je me réveille aussitôt, trempée de sueur. J'ai rêvé que je revoyais le cimetière, la tombe ouverte, les

tribunes, la torche du bourreau et le sourire de l'évêque. Je prie Michel et Catherine de me tenir éveillée, mais je crois qu'ils se sont endormis.

Un nouveau cauchemar me réveille. Je m'étais assoupie. Je respire une affreuse odeur de bière. Une chose lourde pèse sur mon corps. Je rêve peut-être à une bataille dans laquelle mon cheval blessé serait tombé, moi dessous. Je sens qu'une bête se glisse sous ma robe entre mes jambes. Doux Jésus, c'est une main ! L'un des houspailliers est couché sur moi. Hurlant et griffant, je me redresse brusquement, de telle sorte que mon front heurte son nez à grande force. Je devine que le liquide tiède qui m'éclabousse dans l'obscurité est son sang. Il me maudit dans sa langue, tout en s'enfuyant. Je ne suis pas sûre que je reconnais sa voix. Ses vêtements, aussi, m'ont paru plus doux à toucher que ceux des houspailliers. C'était quelque milourt anglais, ce me semble.

Je passe le reste de la nuit assise sur mon lit, tremblant et pleurant, mes bras entourant mes genoux.

Ai-je tout de même dormi ? Le jour est déjà grand levé quand j'ouvre les yeux. Je découvre mon habit d'homme plié au pied de mon lit. Je croyais qu'ils l'avaient brûlé. Je le revêts sans hésiter, laçant mes chausses bien serré.

Je me sens beaucoup mieux. Je ne tremble ni ne pleure. J'ai presque envie de rire, mais j'entends soudain les lamentations de Michel.

– Jeannette, mon enfant, qu'as-tu fait ? Hier tu as sacrifié l'honneur de ton roi pour sauver ta vie, aujourd'hui tu perds ta vie en désobéissant à l'Église. Tout est perdu : ton roi et ta vie.

– Ne l'écoute pas, Jeannette. Hier, tu as eu un moment de faiblesse. Ce n'était pas Jeanne la Pucelle, la vaillante guerrière, qui a signé la cédule, mais une pauvre Jeannette, redevenue aussi craintive qu'une enfant. Aujourd'hui, je retrouve la vraie Jeanne. En sauvant ton honneur, tu sauves celui du roi. Bientôt, tu seras assise auprès de Notre Seigneur !

Le soir du dimanche, je m'endors comme un agneau auprès de sa mère. De doux rêves bercent mon sommeil. Je vois mon village, la maison de mon père, notre jardin fleuri, la Meuse infatigable. Je file la laine sous le grand orme qui est au milieu du pré. J'ai peur que le brin ne casse, mais il ne casse jamais. Mon rouet chante comme rossignolet et je comprends les paroles qu'il me dit : "Jeannette au paradis, Jeannette au paradis…"

Le lundi matin, vingt-huitième jour du mois de mai, l'évêque entre dans ma chambre avec le vicaire de l'inquisiteur et des assesseurs. L'évêque s'approche de moi. Ses yeux brillent de plaisir. Il parle d'un ton aussi doux et onctueux que de la crème.

– Quand as-tu repris cet habit d'homme, et pour quelle cause ?

– Vous le savez très bien.

– Dis-le moi, ma chère Jeanne.

– Je l'ai pris de ma volonté, parce que c'était plus licite et convenable d'avoir habit d'homme, puisque je suis avec des hommes, que d'avoir habit de femme. Je l'ai fait pour la défense de ma pudeur.

– Tu avais juré de ne pas le reprendre.

– Et vous, vous m'avez promis que je pourrrais entendre la messe et recevoir le corps du Christ, que je serais mise hors des fers et que j'irais en prison gracieuse.

– Dis-moi autre chose. Depuis ce jour de jeudi, as-tu entendu tes voix ?

– Oui.

– Qu'ont-elles dit ?

– Dieu m'a mandé par ses saints grande pitié de cette forte trahison à laquelle j'ai consenti en faisant abjuration et révocation pour sauver ma vie, et que je me damnais pour sauver ma vie.

– Ce que tu dis est très grave. Tu prétends que tes voix viennent de Dieu.

– Oui, elles viennent de Dieu !

– Devant tes juges et devant le peuple, tu as pourtant reconnu le contraire en signant de ta main.

– Tout ce que j'ai dit et révoqué, je l'ai fait seulement par peur du feu.

– Tu persistes et tu retombes dans ton erreur. J'en suis bien triste et marri.

– J'aime mieux faire ma pénitence en une fois, à savoir mourir, que d'endurer plus longue peine en prison.

Le lendemain, mardi, vingt-neuvième jour du mois de mai, le bon frère Isambart de la Pierre me rend visite tôt matin.

– L'évêque a convoqué le tribunal à l'archevêché. Bien que cela nous coûte, nous devrons te déclarer hérétique obstinée, rechue et relapse, puisque tu as remis ton habit d'homme.

– J'ai défailli au cimetière quand j'ai signé cette maudite cédule, mais ensuite je suis revenue à la vérité.

– Nous sommes nombreux à croire que tu as raison, mais nous ne pouvons pas t'aider.

– Vous pouvez m'aider en me confessant.

– Cela m'est interdit, parce que tu es hérétique et excommuniée. Prie le Seigneur toute seule, Jeanne. Il t'accordera miséricorde.

– Vous voyez la flèche d'une église, là-bas au loin ? Je prie en la regardant.

– Que Dieu t'accueille en Son sein, Jeanne la Pucelle !

Je reste dans ma chambre avec mes bons compagnons, Michel et Catherine.

– Vous souvenez-vous, mes amis, des belles aventures que nous avons connues ensemble ? Je chevauchais tout devant, portant bien haut mon étendard. Nous avons chassé les Godons de la bastille Saint-Loup. Ensuite nous avons pris la bastille des Augustins. Les capitaines voulaient rentrer à Orléans, mais je les ai convaincus de passer la nuit dans les vignes et d'attaquer le fort des Tourelles au matin.

– Tu as été blessée.

– Vous m'aviez avertie, ma bonne Catherine. Regardez, il m'en reste encore cette cicatrice au creux de l'épaule. Nous sommes rentrés dans Orléans par le pont. Le lendemain, Talbot a levé le siège ! Les habitants d'Orléans disaient que c'était le plus beau jour de leur vie. Ils ont fait grande et belle procession jusqu'à la cathédrale. J'allais à l'église tous les jours, si je le pouvais. Le bon frère Jean Pasquerel m'accompagnait partout et me confessait chaque matin. Ah, si seulement il était ici…

– Les frères, chanoines et évêques ne manquent pas, remarque !

– Bon Saint Michel, vous aimez plaisanter. Ces gens d'Église sont souvent de faux serviteurs de Dieu, ce me semble. À commencer par l'évêque… Déjà, quand j'ai amené le dauphin à Reims avec l'aide du Seigneur, il s'est enfui plutôt que de reconnaître le nouveau roi consacré par la volonté divine. Que la cérémonie du couronnement était belle ! Vous en souvenez-vous ? Mes capitaines sont entrés dans la cathédrale à cheval, portant la Sainte Huile. Aujourd'hui, l'évêque dit que je suis hérétique, mais je sais bien que Dieu a voulu le sacre du roi. Il gardera son trône même si je meurs. Les Anglais partiront de France.

Me sentant aussi fatiguée que si j'avais chevauché tout le jour, je me couche dès la nuit tombée. Je vois en rêve une femme très belle. Il me semble que c'est la reine Yolande de Sicile, qui m'a déclarée femme et pucelle vraie à Poitiers. Ou est-ce pas plutôt la dame de Luxembourg, mon amie et protectrice ? Je vois aussi un homme. Je reconnais mon premier compagnon, Jean de Metz. Je devine que je rêve, car son visage se change en celui du bon frère Jean Pasquerel. Je tente de changer le visage moi-même à force de volonté… Je voudrais revoir le dauphin, tel qu'il était quand je lui ai annoncé la délivrance d'Orléans, mais je n'y parviens pas. Et puis je comprends que cet homme et cette femme sont en vérité Michel et Catherine. J'ai entendu leur voix, j'ai vu leur figure dans le lointain, mais je n'ai jamais vu leur visage de près. Je me sens bienheureuse de les voir enfin. Ils me parlent d'une voix si douce et tendre que j'en suis remuée jusqu'aux entrailles.

– Adieu, Jeannette.

– Nous allons te quitter, mais nous nous reverrons bientôt.

20. Aux fagots, tout le monde !

Le mercredi, trentième jour du mois de mai, l'huissier Jean Massieu et deux bons frères du couvent de Rouen entrent dans ma chambre tôt matin. Jean Massieu me montre un parchemin.

– C'est un exploit à comparaître, ce matin à huit heures, sur la place du Vieil Marché.

L'un des frères, Martin Ladvenu, était assesseur à mon procès. Je l'ai vu souvent à côté de frère Isambart de la Pierre. Comme lui, comme tous les frères du couvent de Rouen, il m'était favorable. L'autre est un petit novice, frère Jean Toutmouillé, qui me rappelle mon page Louis.

– Ah, Jeanne, dit frère Martin, j'ai une affreuse nouvelle à vous annoncer.

– Je la devine bien.

– Hier, monseigneur l'évêque a réuni quarante-deux assesseurs pour délibérer sur votre sort. Il vous a déclarée insoumise à l'Église et relapse, ajoutant que vous aviez cédé à la suggestion du diable. Trente-neuf assesseurs ont dit qu'à leur avis, il fallait vous lire et expliquer la cédule encore une fois, en vous prêchant la parole de Dieu. Trois seulement ont dit qu'il fallait vous remettre à la justice séculaire sans attendre. L'évêque a choisi de suivre l'avis de ces trois-là. Il a annoncé qu'il prierait la justice de bien vouloir agir envers vous doucement.

– Ils vont me tuer doucement ?

– Certes. Vous n'êtes pas condamnée à la torture, mais seulement à consomption de feu.

– Hélas ! Me traite-t-on ainsi horriblement et cruellement, que mon corps net et entier, qui ne fut jamais corrompu, soit aujourd'hui consumé et rendu en cendres ! Ah, j'aimerais mieux être décapitée sept fois que d'être ainsi brûlée. Hélas ! Hélas ! Si j'eusse été en la prison ecclésiastique, à laquelle je m'étais soumise, et gardée par des gens d'Église, non par mes ennemis et adversaires, il ne me fût pas si misérablement arrivé comme il est. Mes geôliers, ou d'autres qu'on a fait entrer contre moi, ont tenté de me violenter pour m'inciter à remettre mes chausses… Ah, j'en appelle devant Dieu, le grand Juge, des grands torts et ingravances qu'on me fait.

– Je vous invite à contrition et pénitence, ma chère Jeanne. Sachant que vous l'aviez souvent demandé, l'évêque m'a autorisé à vous confesser.

– Pourrai-je aussi recevoir la Sainte Eucharistie ?

– Euh… Je ne sais pas si je peux donner communion à une excommuniée… Messire Massieu, pouvez-vous aller et demander à monseigneur l'évêque ? S'il répond que je peux, apportez-moi une étole et un cierge, afin que le sacrement soit donné honorablement.

L'huissier s'en va. Pendant ce temps, le bon frère me confesse. Je pleure tellement que je crains de ne pas arriver à lui dire mes péchés. Jean Massieu revient bientôt.

– Monseigneur a dit que vous pouvez lui accorder la Sainte Eucharistie et tout ce qu'elle demandera.

Je communie, voyant à grand peine l'hostie à travers mes larmes. Je reste agenouillée et adresse de ferventes prières à Dieu et à la très Sainte Vierge Marie.

L'évêque en personne vient me chercher. Il paraît aussi fier de lui qu'un capitaine se préparant à célébrer un grand triomphe.

– Ah, évêque, évêque, je meurs par vous !

– Ah, Jeanne, vous mourrez pour ce que vous n'avez pas tenu ce que nous aviez promis et êtes retombée dans votre premier maléfice.

– Hélas ! Si vous m'eussiez menée aux prisons d'Église et rendue entre les mains de gardes ecclésiastiques, cela ne fût pas advenu. J'en appelle de vous devant Dieu !

Nous descendons dans la cour du château. Toutes sortes de gens d'Église m'attendent. Une escorte comptant plusieurs centaines de soldats anglais armés de haches et de glaives me presse de toutes parts, comme s'ils redoutaient que les braves habitants de Rouen ne tentent de me délivrer.

La place du Vieux-Marché a été arrangée comme le cimetière l'autre jour. L'évêque, les assesseurs, les Anglais et les Bourguignons sont assis sur une tribune. On a dressé une estrade pour moi. Et puis il y a le bûcher, beaucoup plus haut que l'autre jour, étant posé sur un socle de plâtre pour être vu de loin. Les habitants de Rouen ont envahi la place et se pressent aux fenêtres des maisons.

Maître Nicolas Midy, un assesseur envoyé par l'Université de Paris, prononce une dernière admonestation, à mon intention et pour l'édification du peuple. Il annonce qu'il va répéter ce que Saint Paul a dit aux habitants de Corinthe. Il parle en latin, si bien que je ne comprends rien du tout. Ensuite, il parle en français, mais je ne comprends pas beaucoup plus. Même si les membres du corps se révoltent, dit-il, ils appartiennent toujours au corps. Si un membre prétendait : "Je ne suis plus du corps", il serait pourtant toujours du corps. Il ajoute que l'Église est le corps de Notre Seigneur. Je suppose que je suis le membre qui prétend ne plus appartenir à l'Église. Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui, dit-il. J'ai envie de lui demander s'il souffrira autant que moi quand je brûlerai.

Je n'écoute pas ce savant docteur, pour ce que je ne peux pas m'empêcher de regarder le bûcher. Ils ont entassé des fagots de bois tout semblables à ceux qui nous servaient à franchir les douves quand nous donnions l'assaut. Je criais : "Aux fagots tout le monde !" Je revois la douve devant le rempart de Paris, près la porte Saint-Honoré… Mon pauvre page Raymond a reçu entre les deux yeux un trait qui l'a tué. J'espère que Notre-Seigneur l'a accueilli en paradis, bien qu'il soit mort sans confession, et que je l'y reverrai bientôt. Mon beau destrier Lancelot est mort aussi ce jour-là. Je ne sais si les chevaux vont au Ciel… Quand les fagots brûleront, mon corps partira en fumée. Mon âme immortelle s'élèvera dans le ciel avec cette fumée et connaîtra délivrance et bonheur parfait, si Dieu le veut.

C'est maintenant l'évêque qui parle :

– *In nomine Domini, Amen*. Les décrets des saints pères ont prescrit que les hérétiques endurcis devaient être séparés du milieu des justes, plutôt que de laisser réchauffer dans le sein de notre pieuse mère l'Église ces vipères pernicieuses, pour le grand péril des fidèles. C'est pourquoi nous, Pierre, par la miséricorde divine, humble évêque de Beauvais, et nous, frère Jean Le Maistre, vicaire de l'insigne docteur Jean Graverent, inquisiteur de la perversité hérétique et spécialement député par lui en cette cause, juges compétents en cette partie, nous déclarons par juste jugement que toi, Jeanne vulgairement dite la Pucelle, tu as été trouvée par nous rechue en diverses erreurs et crimes de schisme, d'idolâtrie, d'invocations de diables et plusieurs autres méfaits. Toutefois pour ce que l'Église ne clôt jamais les bras à ceux qui veulent retourner à elle, nous estimâmes que, de pleine pensée et de foi non feinte, tu t'étais retirée de toutes tes erreurs auxquelles tu avais renoncé. Tu avais voué, juré et promis publiquement de ne jamais rechoir en telles erreurs ni en quelconques autres hérésies, mais de demeurer en l'union catholique et communion de notre Église et de notre Saint Père le Pape, ainsi qu'il est convenu en une cédule souscrite de ta propre main. Toutefois derechef tu es rechue, comme le chien qui a coutume de retourner à son vomir, ce que nous récitons à grande douleur. Pour cette cause, nous te déclarons avoir encouru les sentences

d'excommunication dans lesquelles tu étais premièrement enchue, et que tu es rechue dans tes erreurs précédentes. Pour quoi te déclarons hérétique. Par cette sentence, séant en tribunal de justice, proférons que, comme membre pourri, nous t'avons déboutée et rejetée de l'unité de l'Église et t'avons déclarée à la justice séculière ; que nous prions de te traiter doucement et humainement, soit en perdition de vie ou d'autres membres.

L'évêque se tourne vers le bailli de Rouen et le prie de me considérer comme sienne. Ce matin, frère Martin Ladvenu m'a dit que le bailli devrait me juger et condamner à son tour. Tout en pleurant chaudes larmes, je prie Notre Seigneur, Notre Dame la Sainte et glorieuse Vierge Marie, et tous les bénis saints du paradis, de m'avoir en pitié. Ma voix est brisée par mes sanglots, mais un grand silence se fait sur la place, si bien que chacun peut m'entendre. Je supplie très humblement l'évêque et le vicaire de l'inquisiteur, les chanoines et frères du couvent de Rouen et autres assesseurs, et aussi le comte de Bedford et le comte de Warwick et autres Anglais, de m'accorder leur merci, requérant qu'ils prient pour moi et leur pardonnant le mal qu'ils m'ont fait.

Les soldats anglais se pressent tout autour de mon estrade. Tantôt je lève les yeux au ciel, espérant apercevoir les anges qui m'emmèneront devant mon vrai Juge, tantôt je regarde la foule. Qu'ils soient de mon parti ou de l'autre, il me semble que tous ces gens me sont familiers et que je connais leur visage. Au pied de l'estrade, parmi les soldats, se tient l'un des houspailliers qui me gardaient. Je l'ai souvent entendu se vanter que de sa propre main il porterait un fagot à mon bûcher. Or je vois que les larmes coulent de ses yeux comme si c'étaient fontaines. C'est grande merveille que par la grâce de mon supplice, Dieu lui accorde repentir sincère de ses vilennies. Je lui demande une croix. Il en fabrique une aussitôt avec deux petits morceaux de bois et me la tend au bout d'un bâton. Je la prend et la porte à mes lèvres, me lamentant à la pensée de la croix sur laquelle notre Sauveur a souffert pour notre rédemption, puis je la cache en mon sein, entre ma chair et mes vêtements.

Je me tourne vers frère Martin Ladvenu, qui se tient à côté de moi sur l'estrade avec le bon frère Isambart de la Pierre et l'huissier Jean Massieu.

– Mon bon Martin, vous pourrez peut-être trouver une croix en l'église là-bas et me la montrer, afin que continuellement je la puisse voir jusques au pas de la mort.

Le bon huissier Jean Massieu descend de l'estrade et va dans l'église prochaine pour y chercher une croix. Alors qu'il la rapporte au frère Martin, un capitaine anglais lui dit de se hâter.

– Comment, prêtre, nous ferez-vous ici dîner ?

Incontinent ce capitaine demande au bailli de me prendre et de me remettre aux bourreaux, sans perdre plus de temps à me juger. Messire Maugier Leparmentier, le bourreau au visage bosselé, verse de l'huile sur le bûcher. Le bailli lui dit :

– Fais ton office.

Un autre bourreau, messire Geoffroy Thérage, glisse par-dessus mes vêtements une longue robe rouge enduite de soufre et pose sur ma tête une mitre portant les mots (à ce que me dit le bon frère Martin) : "Hérétique, relapse, apostate, ydolâtre." Les deux bourreaux me montent sur le bûcher et me lient à la branche d'attache avec des chaînes de fer, puis ils descendent. Je crie :

– Jésus Maria ! Jésus ! Jésus !

Un enfant au regard effrayé et au visage bosselé, le fils de Messire Maugier Leparmentier ce me semble, tient une torche. Messire Geoffroy Thérage prend la torche et allume l'étoupe et les branchettes. Le bon frère Martin lève la croix bien haut. Les fagots s'enflamment et crépitent. Ma robe s'embrase.

Je crie :
– Jésus !

Postface

Le duc d'Alençon, le Bâtard d'Orléans, La Hire, Poton de Xaintrailles et autres vaillants capitaines ont bel et bien bouté les Anglais hors de France après la mort de Jeanne. Les troupes du roi reprennent Paris en 1436, la Normandie en 1449, Bordeaux et la Guyenne en 1453. La Bourgogne devient française en 1482, sous le règne de Louis XI, fils de Charles VII. Le pays de Jeanne, la Lorraine, n'est rattaché au royaume de France qu'en 1737, sous Louis XV.

En 1450 commence le procès de réhabilitation de Jeanne. Charles VII désire se laver du soupçon d'avoir été couronné avec l'aide d'une hérétique inspirée par le diable. L'Église veut annuler un procès truqué, mené par des collaborateurs de l'occupant, qui ne lui fait pas honneur. Ce qui est commode, c'est que l'évêque Cauchon est mort. On peut donc dire que tout était de sa faute. L'Université de Paris oublie son rôle. Les assesseurs déclarent qu'ils ont seulement assisté à une ou deux séances, contraints et forcés, et qu'ils ne se souviennent de rien.

Parmi les nombreux historiens qui se sont intéressés à Jeanne, certains ont tenté de réhabiliter l'évêque Cauchon. Il défendait, avec une brutalité et une cruauté qui nous paraissent aujourd'hui excessives mais qui étaient banales au quinzième siècle, un point de vue légitime : celui de l'Église. Cette institution puissante, qui regroupait tous les clercs, c'est-à-dire les intellectuels, qui représentait la principale autorité religieuse et morale, luttait pour sa survie. Le "grand schisme", qui a duré de 1376 à 1417, l'avait si bien déchirée qu'au début du quinzième siècle il y avait jusqu'à trois papes – l'un à Rome, l'autre à Avignon, le troisième en Espagne. Chacun se proclamait pape légitime et déclarait les autres "anti-papes". Cette situation absurde favorisait l'apparition d'hérésies comme le hussisme, qui préfigurait la Réforme protestante du siècle suivant. La guerre n'arrangeait pas les choses. On brûlait les églises, on les transformait en prisons ou en bastilles (comme l'Église Saint-Loup, près d'Orléans). Les prêtres et abbés vendaient reliques et joyaux sacrés pour survivre, devenaient vagabonds ou brigands, oubliaient la règle du célibat. Le peuple, abandonné par ses bergers, écoutait les faux prophètes, adorait volontiers images et idoles. Des moines mendiants et frères précheurs allaient par les campagnes, disant que l'on ne pouvait plus faire confiance à cette Église dévaluée et qu'il fallait s'adresser directement à Dieu. Jeanne, comme sa mère et le frère Jean Pasquerel, relevait de ce courant contestataire, dont elle affichait le slogan, "Jhesus Maria", sur son étendard.

L'Université de Paris, dans un compte-rendu adressé au pape, expose clairement l'enjeu du procès.

"C'est notre opinion, très Saint Père, qu'il faut repousser avec d'autant plus de vigilance les atteintes pestilentielles dont l'Église est contaminée par les erreurs variées des pseudo-prophètes, que la fin des temps semble davantage imminente (…) Facile serait en effet à ces rusés et pernicieux semeurs d'inventions mensongères, qui se vantent d'avoir reçu révélations de Dieu, qui annoncent l'avenir et des choses dépassant l'acuité de l'humaine pensée, d'infecter le peuple catholique, si chacun, sans l'approbation et le consentement de notre sainte mère l'Église, était libre de feindre à son bon plaisir des révélations surnaturelles, s'il pouvait usurper l'autorité de Dieu et des saints (…)

"Le révérend père en Christ monseigneur l'évêque de Beauvais et le vicaire de monseigneur l'inquisiteur de la perversité hérétique ont pris soin de faire examiner certaine femelle, prise dans

les limites du diocèse de Beauvais, portant l'habit d'homme et des armes, accusée judiciairement devant eux de feindre mensongèrement des révélations divines (…) Pleins de douleur et gémissant sur l'âme de cette misérable pécheresse prise aux rets pernicieux de tant de crimes, par de fréquentes admonitions et charitables exhortations, ses juges mirent tout en œuvre pour la retirer de la voie de son erreur et faire en sorte qu'elle se soumît au jugement de notre sainte mère Église. Mais l'esprit du mal avait à ce point rempli son cœur que, bien longtemps, elle avait vomi nos salutaires monitions d'un cœur endurci, refusé de se soumettre à nul homme au monde vivant, de quelque dignité qu'il brillât, ne reconnaissant d'autre juge que Dieu.

"Enfin il arriva que le persévérant travail desdits juges a diminué un peu une telle présomption : elle a révoqué et abjuré de sa bouche ses erreurs, en présence d'une grande multitude de peuple, et signé de sa propre main une cédule d'abjuration et de révocation. Mais, à peine quelques jours s'étaient-ils écoulés que cette malheureuse femme adhéra de nouveau aux erreurs qu'elle avait révoquées. C'est pourquoi les susdits juges la condamnèrent, par sentence finale, comme relapse et hérétique, et l'abandonnèrent au jugement de la puissance séculière. Or, quand cette femme connut que la destruction de son corps était proche, elle confessa, avec bien des gémissements et devant tous, qu'elle avait été moquée et déçue par ces esprits qu'elle disait lui être visiblement apparus et, menant pénitence à l'article de la mort, à tous elle demanda pardon. Ainsi elle quitta ce monde.

"Par quoi tous reconnurent combien il était redoutable de donner croyance aux inventions modernes qui ont été depuis peu répandues dans ce très chrétien royaume, non seulement par cette femme, mais encore par plusieurs autres. Tous les fidèles de la religion chrétienne doivent être avertis par un si misérable exemple de ne point agir suivant leur propre sentiment, et qu'ils doivent écouter les doctrines de l'Église et les enseignements de leurs prélats plutôt que les fables des femmes superstitieuses. Car enfin, si nous sommes arrivés à ce point que les devineresses, vaticinant faussement au nom de Dieu, sans mission de Sa part, soient mieux accueillies par la légèreté populaire que les pasteurs de l'Église et les docteurs, à qui naguère le Christ a dit : "Allez, enseignez toutes les nations", c'en est fait, la religion va périr, la foi s'écroule, l'Église est foulée aux pieds, et l'iniquité de Satan dominera l'univers entier !

"Daigne Jésus-Christ empêcher tout cela et, sous l'heureuse direction de votre Béatitude, préserver son troupeau de toute tache et contamination !"

Nous connaissons l'histoire de Jeanne par les compte-rendus en latin de ses procès, complétés par quelques fragments en français. Dans le premier procès, c'est Jeanne elle-même qui raconte certains épisodes de sa vie en répondant aux questions de ses juges. Dans le procès en réhabilitation, de nombreux témoins parlent d'elle : ses amis d'enfance, son oncle Durand Laxart, son compagnon Jean de Metz, ses capitaines le duc d'Alençon et le Bâtard d'Orléans, son confesseur Jean Pasquerel, les frères Isambart de la Pierre et Martin Ladvenu, l'huissier Jean Massieu. Les témoignages ont été étudiés, analysés, traduits, reconstitués au dix-neuvième siècle. J'ai utilisé principalement la version proposée par la grande spécialiste moderne de Jeanne, Régine Pernoud (qui est morte en 1998, au moment où j'écrivais ce livre) et parfois celle d'un autre biographe de Jeanne, Georges Bordonove (par exemple, pour la lettre de l'Université citée ci-dessus).

Jeanne se nommait elle-même "Jeanne la Pucelle". Le compte-rendu du procès en réhabilitation mentionne ses frères Jean et Pierre Darc. On trouve à l'époque les orthographes Darc, Dars, Day, Dai, Darx, Dare, Tarc, Tard, Dart et Tart. L'orthographe "d'Arc" apparaît mystérieusement dans un poème à la fin du seizième siècle.

Principaux personnages

ALENÇON, Jean, duc d'. Descendant d'un roi de France, élevé à la cour du dauphin, marié à la sœur du duc d'Orléans, ce grand prince devient un fidèle admirateur et compagnon de Jeanne dès leur première rencontre. Ayant promis aux Anglais de ne pas les combattre tant qu'il n'a pas remboursé une rançon de 80 000 livres, il ne participe pas à la libération d'Orléans, mais mène ensuite la campagne sur la Loire qui aboutit à la victoire de Patay. Plus tard, il complotera contre Charles VII et Louis XI, sera condamné à mort et grâcié deux fois, et mourra en prison. Louis XI annexera le duché d'Alençon.

ALIÉNOR D'AQUITAINE. Bien qu'elle ait vécu près de trois siècles avant Jeanne, elle joue un rôle essentiel dans son histoire. En 1137, elle épouse le roi de France Louis VII, lui apportant en dot tout le sud-ouest de la France actuelle. Quinze ans plus tard, le roi fait annuler le mariage par le pape : d'une part il la soupçonne de l'avoir trompé pendant qu'il était parti en croisade, d'autre part elle ne lui a donné que des filles. Elle reprend sa dot et se remarie avec Henri Plantagenet, comte d'Anjou et duc de Normandie, qui reçoit peu après l'Angleterre en héritage (parce que sa mère était fille d'un roi d'Angleterre). À partir du milieu du douzième siècle, le roi d'Angleterre possède donc une partie de la France, pour laquelle il est vassal du roi de France. C'est le début d'une rivalité qui aboutira à la guerre de cent ans.

AMBLEVILLE. L'un des deux hérauts, c'est-à-dire messagers, de Jeanne. Les capitaines communiquaient sur le champ de bataille par messagers, faute de téléphone de campagne.

ARAGON, Yolande d'. Fille du roi d'Aragon (en Espagne), elle épouse le duc d'Anjou, qui est roi de Naples et de Sicile. C'est pourquoi, même si elle préfère habiter au bord de la Loire, on l'appelle "reine de Sicile". Ayant arrangé un mariage précoce entre sa fille Marie et Charles, troisième fils de Charles VI, elle recueille son gendre, encore enfant, pour le soustraire aux émeutes qui ravagent Paris au moment où les Bourguignons chassent les Armagnacs de la ville. Quand Charles devient dauphin, ses deux fères aînés étant morts de manière inattendue, elle tient une place importante à la cour, soutient telle faction ou tel favori, etc. Après avoir vérifié la virginité de Jeanne, elle met son poids considérable dans la balance pour l'aider à obtenir les troupes qu'elle demande.

ARC, famille d'. Jacques Darc, père de Jeanne, est peut-être né en Champagne, près de Troyes. On dit qu'il est mort de chagrin après le supplice de sa fille. Isabelle Romée, mère de Jeanne, quitte Domrémy en 1440 et s'établit à Orléans, dont la municipalité l'a invitée et lui verse une pension. C'est elle qui demande officiellement la réhabilitation de sa fille. On dirait aujourd'hui qu'elle est "partie civile" dans le procès en réhabilitation. Jean, frère de Jeanne, après avoir combattu avec sa sœur, devient prévôt de Vaucouleurs, puis bailli de Vermandois. Pierre, l'autre frère, capturé à Compiègne, s'établit à Orléans après sa libération.

ARMAGNAC, comte d'. Au moment où Charles VI devient fou, le comte d'Armagnac prend le parti du frère du roi, le duc Louis d'Orléans, dont le fils Charles est marié à sa fille. Après l'assassinat du duc par les Bourguignons en 1407, comme le jeune duc Charles a seulement seize ans, c'est le comte d'Armagnac qui devient le chef de fait du parti d'Orléans, si bien que l'on dit "les Armagnacs et les Bourguignons" pour désigner les deux partis. Depuis le dix-neuvième siècle, Jeanne d'Arc est considérée comme une grande héroïne française (surtout par les partis d'extrême droite). En vérité, outre qu'elle venait d'un pays plus ou moins étranger et disait "je vais en France",

elle avait choisi un parti que les Parisiens ne trouvaient pas bien français : les troupes du comte d'Armagnac, qui s'étaient livrées à d'horribles massacres dans la capitale, parlaient un dialecte gascon proche de l'espagnol que personne ne comprenait. En 1418, les Parisiens se soulèvent contre les Armagnacs, tuent le comte et offrent la ville aux Bourguignons.

AULON, Jean d'. Écuyer du dauphin. Celui-ci le nomme intendant et garde du corps de Jeanne parce qu'il considère que c'est "le chevalier le plus sage et le plus honnête". Il suit Jeanne dans toutes ses campagnes, jusqu'à Compiègne, où il est capturé lui aussi. Libéré au bout de peu de temps, il revient au service du roi.

BAR, Jeanne de. Fille de la dame de Béthune et de son premier mari, Robert de Bar, tué à Azincourt.

BARETTA, Bartolomeo. Jeanne engage ce routier, à la tête de deux cents mercenaires piémontais, pour délivrer la ville de Compiègne assiégée.

BAUDRICOURT, Robert de. Bailli de Vaucouleurs, un des rares partisans du dauphin au nord de la Loire (avec les défenseurs de Tournai et du Mont-Saint-Michel). Il commence par refuser son aide à Jeanne. Quelques mois plus tard, il accepte de l'envoyer à Chinon avec une escorte. On ne sait pas si l'obstination de Jeanne l'a convaincu, ou s'il a informé l'entourage du dauphin par courrier et obtenu en retour une autorisation. Les historiens sont bien malheureux qu'il soit mort avant le procès en réhabilitation, car ils auraient aimé lire son témoignage.

BEDFORD, Jean, duc de. Frère du roi d'Angleterre Henry V, il devient "régent du royaume de France" à sa mort, en attendant que le petit Henry VI grandisse. Fin politicien, marié à la sœur du duc de Bourgogne, il comprend vite combien Jeanne est dangereuse et insiste pour qu'elle soit éliminée.

BÉTHUNE, Jeanne de. Femme de Jean de Luxembourg, elle adoucit la captivité de Jeanne au château de Beaurevoir.

BOURGOGNE, Philippe le Bon, duc de. Fils de Jean sans Peur, il se rapproche des Anglais après l'assassinat de son père par l'escorte du dauphin Charles à Montereau. En 1435, par le traité d'Arras, il se réconcilie avec Charles VII. Son domaine comprenait la Bourgogne, le nord de la France actuelle, la Belgique et la Hollande, ce qui représentait un des pays les plus puissants d'Europe. Sa cour, à Dijon, était particulièrement fastueuse. Son fils, Charles le Téméraire, commettra la même erreur que les Français à Bouvines et Azincourt : n'ayant pas compris que l'âge d'or de la chevalerie est achevé, il sera vaincu par une armée de paysans suisses. Ce sera la fin du grand pays de Bourgogne.

BOUSSAC, maréchal de. Mène les troupes royales, avec Jeanne et le sire d'Albret, dans l'attaque des places fortes de Perrinet Gressart.

BRUYSE, Jean. Ecuyer de Jean de Luxembourg, il emmène Jeanne à Arras pour l'échanger contre dix mille écus.

CATHERINE de la Rochelle. Cette femme voyait une "dame blanche", mais Jeanne, ayant veillé plusieurs nuits avec elle, ne l'a pas vue. Les visionnaires et autres personnes inspirées étaient nombreuses au moyen-âge. Peu après la mort de Jeanne, l'archevêque Regnault de Chartres a amené à la cour un "berger du Gévaudan" qui prétendait lui succéder. Sainte Colette de Corbie, une religieuse mystique visionniare, était contemporaine de Jeanne.

CAUCHON, Pierre. Né à Reims vers 1371, recteur de l'Université de Paris, puis évêque de Beauvais. Partisan des Bourguignons, il élabore le traité de Troyes (1420), qui déshérite le dauphin

Charles au profit du roi d'Angleterre. Chassé de Beauvais en 1429, il se réfugie à Rouen. Il meurt en 1442 pendant qu'on lui rase la barbe.

CHARLES de Lorraine. Il reçoit Jeanne d'Arc, qui lui reproche son infidélité conjugale. La Lorraine était un pays indépendant rattaché à l'empire germanique, mais le duc Charles a combattu aux côtés des Français à Azincourt.

CHARLES VI. Né en 1368, il hérite d'un royaume de France que son père l'excellent Charles V, aidé par de sages conseillers et par le connétable du Guesclin, a reconstitué en chassant les Anglais de la plupart de leurs possessions. Malheureusement, il devient fou en 1392 au cours d'une expédition en Bretagne. Son oncle Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, et son frère Louis d'Orléans se disputent le pouvoir, déclenchant la guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons et le retour des Anglais. Il meurt en 1422.

CHARLES VII. Né en 1403, onzième enfant mais troisième fils survivant de Charles VI, il devient dauphin quand ses deux frères meurent – dans des conditions que certains ont trouvé suspectes. En 1418, quand les Bourguignons reprennent Paris aux Armagnacs, il réussit à s'échapper et se réfugie à Bourges, auprès de sa belle-mère Yolande d'Aragon. D'abord timide et hésitant, il s'affirme et devient un bon roi après la mort de Jeanne d'Arc. Il se réconcilie avec le duc de Bourgogne, chasse les Anglais, réorganise le royaume, crée une armée qui débarrase le pays des écorcheurs, rétablit la monnaie, favorise le commerce. Il meurt en 1461.

CHARTRES, Régnault de. Archevêque de Reims, proche du pape qui l'envoie en mission diplomatique dans toute l'Europe, c'est un conseiller très écouté du dauphin Charles. Ayant examiné Jeanne à Poitiers avec d'autres docteurs de l'Église, il comprend qu'elle peut rendre des services sur le plan militaire, mais cesse de la soutenir après le couronnement du roi, car il considère que la diplomatie doit succéder à la guerre. Il veut s'allier au duc de Bourgogne pour contrer les Anglais. Cette politique aboutira au traité d'Arras, en 1435.

COLET de Vienne. Messager royal, autrement dit une sorte de facteur, il connaît bien les routes et chemins et sert de guide à la petite escorte de Jeanne de Vaucouleurs à Chinon.

COUTES, Louis de. L'un des deux pages de Jeanne. Les pages s'occupaient de porter les armures, panser les chevaux, etc. En tant que capitaine, Jeanne avait reçu du dauphin une douzaine de chevaux : cinq destriers de combat et sept "trottiers" pour ses pages et hérauts. Âgé de quatorze ou quinze ans, Louis accompagne Jeanne jusqu'au moment où l'armée est dissoute après le sacre et l'échec devant Paris. Son témoignage au procès de réhabilitation est très vivant et plein de détails intimes.

ERART, Guillaume. Ce professeur de théologie était si anglophile qu'il a fini par émigrer en Angleterre. Il sermonne Jeanne au cours de l'horrible scène du cimetière de Rouen.

ESTIVET, Jean d'. Promoteur, c'est-à-dire procureur, du diocèse de Beauvais. Ami intime de l'évêque Cauchon, c'est lui qui rédige le réquisitoire contre Jeanne. Renommé pour son langage ordurier, il se montre brutal et grossier avec elle. Quand il ne noie dans un égout en 1438, tout le monde considère que c'est une punition divine.

FALSTOLF, John. Capitaine anglais, vaincu par Jeanne à Patay – sans avoir combattu. Shakespeare en a fait un personnage comique.

GAUCOURT, Raoul de. Fidèle capitaine du dauphin, qui le nomme gouverneur d'Orléans. Jeanne, le trouvant trop timoré, part au combat contre son avis.

GLASDALE, Guillaume. Ce capitaine anglais, que Jeanne appelle Classidas, commande la bastille des Tourelles à Orléans. Il meurt noyé dans la Loire pendant l'assaut de la bastille.

GRESSART, Perrinet. Fameux routier, il s'allie avec l'un ou l'autre selon ses intérêts. D'origine modeste, il se constitue un fief autour de La Charité-sur-Loire et s'anoblit lui-même. Il se met au service de Charles VII après le traité d'Arras et finit sa vie comblé d'honneurs.

GUYENNE. L'un des deux hérauts de Jeanne. Ayant porté une sommation aux Anglais à Orléans, il est retenu comme otage, contrairement aux lois de la chevalerie et aux règles de politesse.

HENRY V. Roi d'Angleterre de 1413 à 1422, grand chef de guerre, vainqueur d'Azincourt, il force le roi de France Charles VI à lui donner sa fille Catherine comme épouse. S'il n'était pas mort prématurément, à trente-cinq ans, la France serait certainement devenue anglaise.

HENRY VI. Né en 1421, fils du précédent, petit-fils du roi de France Charles VI. En vertu du traité de Troyes (1420) qui déclare le dauphin bâtard, il hérite du trône de France. Son oncle Bedford gouverne à sa place en attendant sa majorité, mais la reconquête du royaume par Charles VII l'empêche de régner en France. De retour en Angleterre, souffrant de troubles mentaux semblables à ceux de son grand-père, il connaît un destin tragique : le duc d'York le dépose en 1461, l'enferme dans la Tour de Londres et le fait assassiner en 1471. Le règne de Henry VI constitue le sujet de la première pièce historique de Shakespeare (dans laquelle apparaît une Jeanne d'Arc très fantaisiste).

ISABEAU de Bavière. Femme de Charles VI, elle lui donne douze enfants, dont seulement trois survivent. Bornée et futile, elle s'amuse et donne de grandes fêtes malgré les malheurs de la guerre. On lui reproche de rester allemande (comme plus tard Marie-Antoinette). Elle déteste tellement les Armagnacs, qui l'ont maltraitée pendant les émeutes de Paris, qu'elle désavoue son fils Charles au profit de son gendre Henry.

ISAMBART de la Pierre. Moine de Rouen, assesseur au procès de Jeanne, il la prend en pitié et la soutient jusqu'au dernier moment.

LADVENU, Martin. Autre moine de Rouen et assesseur au procès. Il confesse Jeanne le jour de sa mort et l'assiste jusqu'à la fin.

LA HIRE, Etienne de Vignolles, dit. Capitaine gascon, fidèle compagnon de Jeanne, épouvantail des Anglais. En 1421, une cheminée d'auberge tombe sur sa jambe pendant son sommeil, ce qui le rend boîteux. Après la mort de Jeanne, il participera à la reconquête de la Normandie. Sa personnalité haute en couleur a sans doute séduit l'imagination populaire, qui l'a immortalisé en donnant son nom au valet de cœur du jeu de cartes français.

LA TRÉMOUILLE, Georges de. Né en 1382, élevé à la cour du duc de Bourgogne Jean sans Peur, il devient le favori du dauphin et cherche à le rapprocher des Bourguignons. Le peuple, qui le soupçonne de profiter de sa position pour s'enrichir énormément, ne l'aime pas.

LARCHER, Richard. Membre de l'escorte de Jeanne de Vaucouleurs à Chinon. J'ai suivi les historiens qui écrivent son nom L'Archer et qui considèrent qu'il était effectivement archer.

LAXART (ou Lassois), Durand. Mari d'une cousine de Jeanne. Elle l'appelle "mon oncle", sans doute parce qu'il est plus âgé qu'elle. Il la conduit à Vaucouleurs auprès du sire de Baudricourt. Il a raconté cette visite au procès de réhabilitation, de manière hélas un peu trop laconique.

LE MAISTRE, Jean. Représentant ou "vicaire" de l'inquisiteur Jean Graverent, il juge Jeanne avec l'évêque Cauchon – à contre-cœur, semble-t-il.

LEPARMENTIER, Maugier. "Appariteur" de l'archevêque de Rouen, il est présent comme bourreau quand on menace Jeanne de la torture. Il assiste à son supplice et le racontera au procès de réhabilitation, mais le bourreau principal, ce jour-là, s'appelle Geoffroy Thérage.

LE ROYER, Henri et Catherine. Ce charron de Vaucouleurs et son épouse hébergent Jeanne pendant trois semaines, alors qu'elle attend d'être reçue par le sire de Baudricourt. C'est eux qui racontent, au procès de réhabilitation, l'épisode de l'exorcisme de Jeanne par le curé qui l'avait confessée le matin même.

LOISELEUR, Nicolas. Chanoine de Chartres et Rouen que l'évêque Cauchon emploie comme espion auprès de Jeanne dans sa prison.

LUXEMBOURG, Jean de. Capitaine indépendant au service des Anglais et des Bourguignons, il tient Jeanne prisonnière dans son château de Beaurevoir après que l'un de ses lieutenants l'ait capturée à Compiègne, puis la vend aux Anglais pour dix mille livres. NB : On ne doit pas qualifier cette somme de rançon, puisqu'une rançon sert à faire libérer un prisonnier…

LUXEMBOURG, Jeanne de. Tante du précédent, marraine de Charles VII, elle protège Jeanne et empêche son neveu de la vendre. Malheureusement, elle meurt au cours d'un pélerinage à Avignon.

MASSIEU, Jean. Ce prêtre de Rouen est "huissier" pendant le procès. C'est lui qui va chercher Jeanne dans sa prison et l'amène au tribunal. Il se tient auprès d'elle jusqu'au dernier moment, avec Martin Ladvenu et Isambart de la Pierre. Son témoignage au procès de réhabilitation est très émouvant.

METZ (ou Novelonpont), Jean de. Cet homme d'armes de la garnison de Vaucouleurs est séduit par Jeanne et devient son premier compagnon, la conduisant de Vaucouleurs à Chinon.

MIDY, Nicolas. Théologien, assesseur au procès, proche de l'évêque Cauchon et de Bedford, il prononce le dernier sermon à l'intention de Jeanne le jour de son supplice. Trois and plus tard, il est atteint de la lèpre, ce que le bon peuple considère comme un châtiment divin.

ORLÉANS, Jean, Bâtard de. Né en 1403, fils du duc Louis d'Orléans et de sa maîtresse Mariette d'Enghien. En 1407, le duc d'Orléans est assassiné rue Vieille du Temple, à Paris, sur l'ordre de Jean sans Peur, duc de Bourgogne. Son épouse Valentine Visconti recueille alors le petit bâtard, disant à ses enfants : "Jean est mon fils, comme vous ; on me l'avait dérobé, je l'ai repris ; et, j'en suis sûre, nul aussi bien que lui ne vengera son père." Elle meurt un an plus tard. L'enfant est alors élevé avec le dauphin Charles, né la même année que lui. Au moment du siège d'Orléans, il dirige la Maison d'Orléans en attendant le retour de son demi-frère Charles, prisonnier à Londres depuis Azincourt. Compagnon fidèle de Jeanne, il tentera en vain de s'approcher de Rouen pour la délivrer. Plus tard, il reprendra la Normandie aux Anglais et préparera le traité d'Arras entre la France et la Bourgogne. Le roi le nommera comte de Dunois ; on le désigne souvent sous ce nom.

PASQUEREL, Jean. Frère mendiant, il rencontre la mère de Jeanne, Isabelle Romée, alors qu'elle effectue un pélerinage au Puy en Velay. Elle le prie de veiller sur sa fille. Il devient son confesseur et la suit depuis Tours jusqu'à sa capture devant Compiègne.

POULENGY, Bertrand de. Homme d'armes de la garnison de Vaucouleurs, compagnon de Jeanne de Vaucouleurs à Chinon.

RAIS, Gilles de Laval, baron de. Chevalier breton, compagnon de Jeanne, il est l'un des quatre "otages de la Sainte Ampoule" au sacre de Reims. Il est devenu célèbre après la mort de Jeanne pour avoir pratiqué l'alchimie, adoré le diable et assassiné des centaines d'enfants. On le considère souvent comme le modèle de la légende de Barbe Bleue.

RAYMOND. L'un des deux pages de Jeanne, tué devant Paris.

RICHEMONT, Arthur de. Connétable de France, c'est-à-dire général en chef des armées, il tente d'éliminer les favoris débauchés du dauphin. L'un d'eux, La Trémouille, se montre plus fort que lui et le fait renvoyer dans ses terres. Il donne tout de même un coup de main à Jeanne au cours de la

campagne de Patay, mais le dauphin refuse sa présence au sacre. Après la mort de Jeanne, il se réconcilie avec Charles VII et joue un rôle essentiel dans la libération de la France.

SUFFOLK, William de La Pole, comte de. Le principal capitaine anglais, Salisbury, ayant été tué par une balle de couleuvrine au début du siège d'Orléans, Suffolk le remplace à la tête des troupes. Jeanne le capture à Jargeau.

TALBOT, John. Capitaine anglais, il porte un nom français parce que sa famille, comme celle de nombreux nobles britanniques, est d'origine normande. Chassé d'Orléans par Jeanne, il est capturé à Patay par Poton de Xaintrailles. Libéré en 1433, il succède à Bedford à la tête des troupes anglaises en 1435. Il meurt à quatre-vingts ans, en 1453, à la bataille de Castillon.

TOUTMOUILLÉ, Jean. Ce jeune moine a vu Jeanne le jour de sa mort et donné un témoignage très émouvant au procès de réhabilitation. C'est lui qui cite la terrible plainte de Jeanne : "Hélas ! Me traite-ton ainsi horriblement et cruellement, etc", ainsi que le dialogue avec l'évêque : "Evêque, je meurs par vous, etc."

WANDONNE, Lionel de. Lieutenant de Jean de Luxembourg. Il capture Jeanne devant Compiègne et la remet à son capitaine, avec lequel il partage la rançon versée par les Anglais.

WARWICK, Richard Beauchamp, comte de. Précepteur du petit roi Henry VI, gouverneur militaire de Rouen, gardien de Jeanne à Bouvreuil, il contrôle discrètement le procès, mené en principe par l'autorité religieuse.

XAINTRAILLES (ou Saintrailles), Jean Poton de. Aventurier, capitaine de Charles VII, compagnon de La Hire, il capture Talbot à la bataille de Patay. Prisonnier dans le château de Bouvreuil en même temps que Jeanne, il est beaucoup mieux traité qu'elle, puisqu'il dîne à la table de Warwick. C'est que non seulement il est noble, mais Warwick veut l'échanger contre Talbot, qui est son gendre.